This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

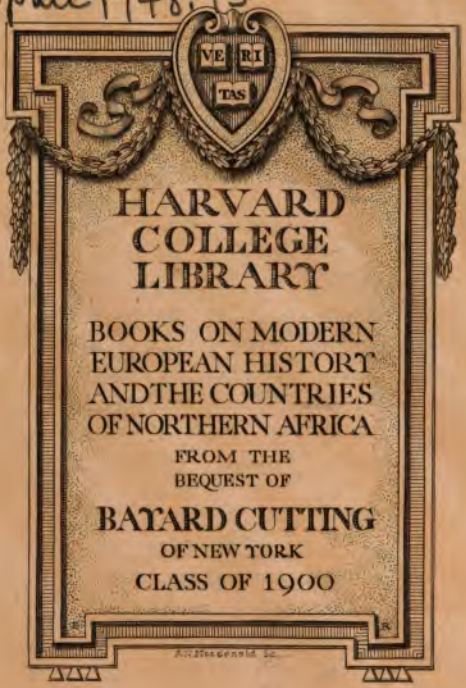
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Span 1748.93


VE RI
TAS
HARVARD
COLLEGE
LIBRARY
BOOKS ON MODERN
EUROPEAN HISTORY
AND THE COUNTRIES
OF NORTHERN AFRICA
FROM THE
BEQUEST OF
BAYARD CUTTING
OF NEW YORK
CLASS OF 1900

ALPHONSE PICARD & FILS
EDITEURS
RUE BONAPARTE
82
PARIS VIe ARRond^t

LIBRAIRIE ANCIENNE D'OCCASION
COMMISSION
LIVRES NEUFS FRANÇ
ETRANG

E. DUCÉRÉ

SOUVENIRS D'Espagne

ÉTUDES ET DOCUMENTS

BAYONNE
IMPRIMERIE A. LAMAIGNÈRE, RUE JACQUES LAFFITTE, 9.
1893

E. DUCÉRÉ

SOUVENIRS D'Espagne

ÉTUDES ET DOCUMENTS

BAYONNE
IMPRIMERIE A. LAMAIGNÈRE, RUE JACQUES LAFFITTE, 9.
1893

Mlle A. Détroyat
Hommage respectueux
E Ducéré

SOUVENIRS D'ESPAGNE

E. DUCÉRÉ

SOUVENIRS D'Espagne

ÉTUDES ET DOCUMENTS

BAYONNE
IMPRIMERIE A. LAMAIGNÈRE, RUE JACQUES LAFFITTE, 9.
1893

Span 1748.93

Harvard College Library
July 22, 1913
Cutting fund

SOUVENIRS D'ESPAGNE

(ÉTUDES ET DOCUMENTS)

AVANT-PROPOS

Deux voyages successifs en Espague, le dernier surtout, dans les conditions que l'on sait, ayant principalement pour objet des recherches dans les premières bibliothèques de la Péninsule et dans ses Archives les plus riches et les plus réputées, m'ont permis de recueillir un grand nombre de notes qui paraissent devoir intéresser le lecteur. De plus, quelques membres de la Société, qui avaient déjà lu dans divers journaux quelques-unes de ces études rapides, m'ayant témoigné le désir de les voir reproduire dans le *Bulletin,* moins éphémère à tous égards que les feuilles d'un périodique, je les publie de nouveau avec plaisir, en les augmentant et les corrigeant, mais en leur laissant leur forme toute spéciale de monographies séparées qui, à mon avis, leur donne une saveur plus grande et un intérêt plus puissant.

J'espère pouvoir continuer ainsi à détailler mes impressions, mes souvenirs et mes réflexions, mais en les

appuyant sur des faits historiques ou sur des ouvrages particuliers, passant de la description d'un pays, d'un édifice, d'une cathédrale, d'un palais, à celle d'une bibliothèque, d'un musée, ou à l'étude de mœurs, de coutumes ou de vie matérielle. C'est, à mon avis, le meilleur moyen de présenter un pays aussi ancien que l'Espagne, qui, cependant, pour beaucoup, paraîtra entièrement nouveau.

I

DE BAYONNE A MADRID

Celui qui voudrait lire tous les ouvrages qui ont été publiés sous forme de voyages en Espagne, n'aurait pas trop de sa vie tout entière pour la consacrer à cet effrayant labeur. Depuis les temps les plus reculés jusqu'à ce dernier siècle; depuis l'époque où la foi la plus ardente engendrait ces nombreux pèlerins de Saint-Jacques de Compostelle, jusqu'à nos jours railleurs et sceptiques qui se moquent impitoyablement des choses les plus belles et les plus vénérables, combien de voyageurs ont écrit sur cette Espagne que, malgré leurs excursions, ils ont si peu connue. L'ardent sensualisme des uns, les désillusions des autres ne permettent guère, à ceux qui sont avides d'apprendre, de se former une idée bien précise des pays dont on leur offre la description.

Mais parmi ces écrivains, voyageurs de passage, combien y en a-t-il de véritablement préparés à voir et à comprendre les pays qu'ils se disposent à traverser. La plupart se contentent de transcrire leurs impressions d'après ce qu'ils ont vu, s'instruisant à l'aide des guides et des descriptions abrégées que l'on vend partout aux portes des monuments, mais qui ne sont véritablement bien faits que depuis un très petit nombre d'années. Enfin, combien parmi ceux-ci ont une connaissance suffisante de cette belle langue espagnole? Le plus petit nombre, sans doute, et cela paraît amplement démontré par les mots qu'ils citent à tout propos et par les textes qu'ils estropient. De plus, les étrangers à ces régions se trouvent complétement dépaysés en passant, grâce à la rapidité des chemins de fer, du sein des climats froids et tempérés, sous un ciel presque tropical. Là, tout les étonne, les surprend, les ravit jusqu'au délire, ou bien leur inspire une sorte de crainte qui va jusqu'à la répugnance. Tout leur est étranger, les cou-

tumes, les mœurs, les vêtements; c'est un monde nouveau dans une civilisation déjà vieille; c'est un langage inconnu pour eux et dont ils surprennent çà et là quelques bribes ou quelques morceaux. Théophile Gautier, dont on connaît le livre admirable sur l'Espagne, dit quelque part qu'il ne savait pas deux cents mots de la langue du pays dont il a fait une description si attachante. Que l'on juge des autres !

Mais avant de décrire les mille merveilles qui sont passées sous mes yeux pendant ce voyage d'Espagne, que l'on me permette de retracer ici, d'une manière aussi fidèle que possible, ce panorama magique, cette succession de paysages enchanteurs que l'on traverse, et qui s'étendent de Bayonne à Madrid. Le sujet en vaut la peine et mérite les quelques lignes que je vais lui consacrer ici.

La vapeur siffle, le train s'ébranle, et après avoir franchi le tunnel qui s'étend sous le faubourg de St-Esprit, il revient bientôt à la lumière et ralentit encore sa marche pour passer sur ce beau pont de fer si hardiment jeté sur l'Adour. Comme dans une vision, un panorama féerique se déploie un instant sous mes yeux. Au-dessus du large fleuve qui étincelle sous les rayons du soleil, j'aperçois le pont de pierre qui relie ses deux rives. Les hautes maisons des Allées de Boufflers, avec leurs façades blanches, et les immenses toitures bleues de l'hôpital militaire, sont presque cachées sous les arbres touffus du Jardin Public.

Le train qui roule sur le pont de fer, avec le bruit du tonnerre, s'engage dans un autre tunnel et débouche presque aussitôt dans la vallée de la Nive. J'ai, pendant une minute, la brusque perception de Bayonne, qui s'étend toute blanche entre ses quais et ses ponts inondés de lumière. Les arbres qui couronnent ses murailles font un panache de verdure au-dessus des toitures de ses maisons. Je jette un adieu aux élégantes flèches de la cathédrale, et la voie, qui s'élève insensiblement, longe bientôt les sombres profondeurs du parc centenaire de Marrac. Cette résidence me rappelle la

belle et hautaine reine de Neubourg, dont je vais retrouver en Espagne tant de souvenirs encore si vivants.

Le pays que nous traversons est un peu sauvage, mais aussitôt le lac de la Négresse déploie sa belle nappe d'azur; le train traverse rapidement Bidart, Guéthary, dont les maisons blanches sont pittoresquement semées sur le bord de la mer. Les flots brillants du golfe Cantabrique viennent doucement mourir sur la plage de sable en se frangeant d'écume. Pendant le court arrêt, on entend le sourd murmure de la mer qui balance quelques petites barques de pêcheurs, et nous voici presque aussitôt à St-Jean-de-Luz, la petite et coquette ville basque, encore toute pleine des souvenirs du grand Roi.

Avec Hendaye, nous quittons la terre française, et le train traverse la Bidassoa sur un beau pont de pierre. Je jouis du beau spectacle de la baie du Figuier, et, plus près, l'ancienne ville de Fontarabie paraît être encore une sentinelle vivante et armée, prête à défendre le sol espagnol contre les menaces incessantes des envahisseurs. Mais la rage des constructions modernes a découronné la vaillante cité militaire, et elle a aujourd'hui perdu la plus grande partie de son attrait.

A Irun on change de train, et on se hâte de me délivrer cette fameuse patente de santé contre le choléra, dont je raconterai quelque jour la grotesque histoire. Le buffet est beau et confortable, la gare est pleine de bruit et de rumeurs. C'est un va-et-vient continuel; on est en présence d'uniformes nouveaux : *carabineros*, *miqueletes* et *guardias civiles*, ces éternelles *parejas* que je dois rencontrer si souvent sur ma route.

Le pays qu'on traverse en quittant Irun est beau et accidenté; les coteaux sont presque partout plantés de pommiers, cette vigne du Pays Basque. On passe successivement Lezo et Renteria, et on arrive à Passages, dont le port est l'objet des plus constants efforts du gouvernement espagnol. Quelques instants après paraît une large échappée de mer : c'est la

jolie ville de San Sebastian, tout entière groupée au-dessous des rampes verdoyantes du mont Orgullo. Hernani réveille, avec son nom romantique, le souvenir du héros de Victor Hugo. On aperçoit du train la rue principale bordée de maisons noires et hautes; à la sortie d'un tunnel on laisse la ville d'Andoain, et la voie, qui monte sans cesse, est bordée de petites collines bien cultivées.

Mais nous arrivons à Tolosa : l'Orio a ses bords semés de grandes fabriques de papier et autres produits; c'est la ville industrielle par excellence du Guipuscoa. En quittant celle-ci, les tunnels commencent à se succéder d'une manière presque ininterrompue. On arrive à Villafranca : le convoi, traîné par deux locomotives, franchit difficilement les pentes qui s'élèvent toujours : *Beasain!* s'écrie un jeune homme qui s'arrête à cette station, *es el pueblo lo mas frio de Guipuscoa.*

Il est de fait que le temps, qui était très beau et très pur en passant la Bidassoa, s'est assombri peu à peu ; le soleil s'est voilé, et il tombe une petite pluie très fine, mais très glaciale. Bientôt, les tunnels recommencent de plus belle, il y en a neuf, paraît-il, sur un espace de treize kilomètres. Ormaizteguy rappelle le nom du célèbre chef carliste Zumalacarréguy : c'est une station perdue au milieu des contreforts des montagnes.

A droite, mes regards sont arrêtés par des pentes abruptes, mais couvertes d'une puissante végétation. En revanche, de l'autre côté, on jouit d'un coup d'œil féerique. Entre chaque tunnel, des espaces à l'air libre laissent entrevoir des vallées splendides, admirablement cultivées, et qui sont si éloignées qu'elles paraissent presque inaccessibles ; je distingue cependant plusieurs villages, dominés par leurs églises : ils sont reliés par une route que la distance fait paraître mince comme un lacet, et qui serpente au milieu des champs et des prairies. Nous passons successivement Zumarraga et Villareal, cette dernière dominée par le château carré d'Ipeñarieta ; puis les tunnels se succèdent encore, tandis que la voie redescend ;

voici Alsasua et la petite ville de Salvatierra entourée de ses anciennes murailles.

La plaine de Vitoria commence à se faire sentir. Le convoi court rapidement à travers des prairies coupées de nombreux ruisseaux bordés de grands arbres. De jolis villages sont placés çà et là. Vitoria montre aux voyageurs ses maisons constellées de *miradors,* puis on traverse successivement des stations aux noms pittoresques, et je cite en passant : Nanclarés de la Oca, Manzanos, Armiñon ; il est déjà sept heures lorsque le train s'arrête à Miranda de Ebro, et la halte est assez longue pour que l'on puisse y dîner commodément.

La ville, que l'on aperçoit très bien du chemin de fer, paraît sale et les maisons mal entretenues. On traverse l'Ebre, qui coule sur un lit de rochers, et la voie commence à s'engager dans ces gorges étroites, devenues célèbres dans notre histoire des guerres de la Péninsule sous le nom de *Gargantas de Pancorbo.*

On ne peut se faire une idée du panorama magique qui se déroule sous mes yeux. Les gorges se resserrent, et d'affreux rochers qui s'élèvent jusqu'au ciel paraissent devoir barrer le passage. C'est dans cet horrible entonnoir que les guérilleros attaquèrent et massacrèrent si souvent les convois français dont les escortes étaient insuffisantes. La petite ville de Pancorbo est étranglée dans ce défilé, car les maisons, très anciennes et le torrent qui coule à côté n'occupent qu'un espace restreint. C'est un véritable décor de grand opéra, et les derniers rayons du soleil couchant dorent les murailles jaunies, les crêtes des rochers et les tours dorées des églises qui sont surmontées de campaniles assez élégants. On aperçoit encore les ruines de deux châteaux qui défendaient la ville.

La plaine, qui succède presque aussitôt à cet entassement de rochers, est traversée par la grande route royale de Madrid. A Briviesca, la nuit tombe rapidement, une belle nuit fraîche et toute brillante d'étoiles.

Nous passons ainsi Santa Ololla, Quintanapalla, et nous

voici à Burgos, qui paraît tout entière groupée à peu de distance. Je puis distinguer à travers le crépuscule les tours de la cathédrale et la fameuse *Capilla del Condestable*. Au bout de quelques minutes le train reprend sa marche, et je profite des derniers instants de clarté pour voir les murailles du célèbre couvent de *las Huelgas ;* puis voici Quintanilleja. Estopar, Villaquiran, Villodrigo, Quintana, Torquemado, et enfin Venta de Baños, qui me débarrasse d'un seul coup de tous mes compagnons de voyage.

Je m'étends sur les coussins de la *Compañia del Norte*, mais il m'est impossible de dormir, car les voitures me secouent d'une manière affreuse Malgré cela, je réussis à m'assoupir quelque peu, lorsque je suis brusquement réveillé de ma torpeur par la voix du chef de train qui se promène en criant, d'un ton nasillard, le long des voitures :

— *Valladolid, cinco minutos de parada, fonda !*

Villa por villa
Valladolid en Castilla

Ce dicton populaire, qui revient aussitôt à ma mémoire, me fait mettre la tête à la portière pour essayer de voir quelque chose de l'ancienne capitale de l'Espagne. Une foule de gens se promènent sur l'*anden*, il est déjà onze heures ; mais les gares m'ont toujours paru être le lieu de réunion favori des Espagnols. Au milieu des *señoras* qui sont venues pour accompagner des parents ou des amis, je distingue des officiers de cavalerie et d'infanterie, des jeunes gens, des flâneurs, en un mot, qui se sont rendus par simple curiosité à l'arrivée du train. Au fond de la gare, qui paraît assez mesquine, le provisoire durant quelquefois bien longtemps en Espagne, on voit briller les fenêtres du buffet dont les nappes blanches et les cristaux étincelants semblent appeler les voyageurs.

Mais le train repart presque aussitôt, l'obscurité est complète, et il est impossible de rien voir au dehors. Le froid de

la nuit pénètre peu à peu par les fenêtres ouvertes, et le train traverse les solitudes de la Nouvelle Castille, frémissant sous le puissant effort des deux locomotives qui l'entraînent.

A Avila, la patrie de sainte Thérèse, mes yeux essayent en vain de percer l'épaisse obscurité : des femmes, qui parcourent le trottoir, crient par moments : *Agua fresca! Agua mantecada!* Mais je trouve la température trop fraîche pour avaler une boisson glacée.

A partir d'Avila, la terre devient affreusement inculte et stérile, et on arrive bientôt au point le plus élevé qu'ait atteint un chemin de fer en Espagne. Le jour, qui commence à se lever, permet aux regards de planer sur un paysage d'une grande tristesse, mais qui surprend par son extrême étrangeté. Il semble que la terre se soit entr'ouverte pour laisser percer ses rudes ossements : des pierres énormes sont semées de tous côtés, et on dirait qu'une colossale grêle de granit est tombée, il y a des siècles, sur cette contrée. Ces blocs affectent les formes les plus bizarres, et quelques-uns d'entr'eux sont même posés en pyramide, comme si quelque fils de géant les avait pris pour jouet. Quant aux cultures, on n'en aperçoit que de faibles vestiges, entourées de murs en blocs de pierre, et seulement aux endroits où se fait voir un peu de terre végétale.

Maintenant tout est nouveau pour moi, et mes yeux avides parcourent avec étonnement ce pays désolé. A partir de Navalperral commence une immense forêt de chênes-liéges et de pins. Ces derniers sont en pleine exploitation et portent sur leur tronc une entaille béante. Ils appartiennent, m'assure-t-on, à un domaine de la duchesse de Medina-Cœli. Enfin, après un dernier tunnel, nous voici à l'Escurial.

Ce grand nom me fait me précipiter en avant. Je vois la *sierra*, au pied de laquelle est construit le monument que les Espagnols appellent la *octava maravilla*. Écrasés par les cimes rocheuses qui les surplombent, le palais et le monastère me font l'effet d'un de ces châteaux de liége découpés par un

artiste patient. Mais j'aurai occasion de revenir avec détails sur cette résidence du sombre Philippe II.

Les trottoirs de la gare sont envahis par une foule d'oisifs ou de gens qui vont passer la journée à Madrid. Deux jeunes filles, aux cheveux noirs comme l'ébène, portent autour du cou des rubans supportant de grandes corbeilles contenant les bonbons et le chocolat de Matias Lopez, le Ménier de l'Espagne. Elles regagnent la gare, ombragée de quelques grands arbres, pendant que le train, qui glisse d'abord lentement, reprend peu à peu toute sa vitesse.

Je suis accoudé à la portière, et mes yeux errent sans cesse sur la contrée triste et aride qui se déroule devant moi. L'esprit plein de lectures sur ces pays mystérieux, il me semble, à chaque nom de ville, voir se dérouler devant moi l'une des scènes de l'histoire espagnole. Voilà, à l'horizon, les sierras du Guadarrama, dont les cimes étincellent sous les rayons du soleil levant : elles portent à leurs flancs des rubans de neige qui brillent comme de l'argent fin. Le vent du Guadarrama souffle tous les soirs sur Madrid et rend les nuits de cette capitale d'une fraîcheur quelquefois redoutable ; c'est ce qui a donné naissance au proverbe bien connu :

El aire de Madrid es tan sutil
Que mata á un hombre
Y no apaga á un caudil.

Mais voici Villalba, Torre Lodones, Las Rosas et Pozuela, lorsque tout à coup, en jetant les regards en avant, j'aperçois Madrid qui s'élève en amphithéâtre et qui est couronné de cent clochers.

Bientôt les plaques tournantes résonnent avec fracas au passage des wagons. Une foule compacte encombre l'*anden*, je traverse les salles de la gare qui sont littéralement encombrées, et me voici en face des *coches de punta*. Ils portent tous un écriteau sur lequel on lit : *Se alquila!* et sont pour

la plupart attelés d'un seul cheval. Nous sortons de la cour de la gare, nous passons sous la porte monumentale de San Vicente et, laissant à droite le Palais Royal et les *caballerisas reales*, nous nous engageons dans les rues de Madrid.

II

LES RUES DE MADRID

Je ne sais rien de plus intéressant que ces courses sans but et à l'aventure dans les rues d'une capitale. Madrid, quoique ne possédant, dit-on, que très peu de souvenirs historiques, n'est sans doute pas assez visité dans ses coins les plus reculés, car pour moi, qui l'ai parcouru dans tous les sens et à toutes les heures, j'y ai amplement trouvé matière aux plus curieuses observations. Ici, c'est une maison ancienne, d'un type qui devient de plus en plus rare, écussonnée d'armoiries gigantesques, qui réveille les souvenirs de cette antique grandesse espagnole; des fontaines monumentales placées aux angles des rues; des inscriptions rappelant la naissance ou la mort d'un homme illustre. Puis, dans les principales artères, des magasins splendides brillamment décorés, des cafés-restaurants remplis de monde. Enfin, si l'on s'enfonce davantage dans les vieilles rues, on saisit plus sur le vif les mœurs de la capitale des Espagnes, on étudie des physionomies originales et particulières, des métiers inconnus, jusqu'à ce qu'on arrive dans les faubourgs, à l'extrémité desquels on aperçoit la campagne désolée des environs de Madrid.

La *Puerta del Sol*, c'est le centre même de la ville, mais qui tend sensiblement à se déplacer. Il y a toujours du soleil sur cette place, mais depuis fort longtemps il n'y a plus de porte. Ce nom lui vient de ce qu'au temps de Charles-Quint, les

comuneros s'étant soulevés, on y construisit quelques ouvrages de fortification, au nombre desquels se trouvait un château avec un arc en forme de porte, au-dessus duquel était peint un soleil. Les anciennes maisons ont été abattues, et des édifices de construction régulière ont été élevés au même endroit. Mais ce dont on ne peut se faire une idée, c'est du bruit et du mouvement qui s'y fait sentir comme une fièvre et agite la population espagnole, d'ordinaire si nonchalante.

C'est surtout à l'entrée de la nuit que le spectacle est vraiment féerique. Je me souviens que ce fut lorsque le jour commençait à tomber que j'y arrivai par la *carrera San Geronimo*. Toutes les classes de la société madrilène s'y trouvaient mélangées : les uniformes aux couleurs voyantes des soldats d'infanterie et des hussards jetaient seuls une note vive au milieu de cette foule habillée comme on s'habille en France. Des équipages de maître passaient au grand trot sur la chaussée macadamisée, les sifflets des conducteurs de tramways, les omnibus de la compagnie Oliva, les véhicules de toute sorte paraissaient s'entasser les uns sur les autres sans qu'il arrivât jamais un accident. J'entre dans un café de la *Plaza* et, par une jalousie à claire-voie, une petite main brune, qui s'étend vers moi, me fait entrevoir un nouveau genre de mendicité. — *Señor, un terron?* s'écrie une voix d'enfant, et le gamin se sauve avec un de ces gros morceaux de sucre qui sont remis à discrétion aux consommateurs.

Lorsque je reviens sur la place, la nuit est complétement tombée et présente un décor nouveau. Des milliers de lumières répandent un torrent de clarté, les magasins étincellent, les feux électriques sont allumés sans compter; les cafés regorgent de monde, et la circulation est devenue presque impossible. Des magasins de bijouterie attirent la foule devant leurs vitrines qui ruissellent de diamants et de pierres précieuses. Des ateliers de photographes ont, dans une sorte de vestibule bien éclairé, des étalages magnifiques où les œuvres les plus belles sont constamment exposées. Des portraits

d'actrices, des toreros, des grandes dames, des généraux, des jeunes filles dans le costume national propre à chaque province de l'Espagne et, tout à côté, la Reine régente et Alphonse XIII, que l'on appelait, il y a bien peu de temps encore, *el rey chico*, comme autrefois le dernier des rois de Grenade. C'est à la *Puerta del Sol* que débouchent les principales rues de Madrid, mais l'espace me manque pour en parler comme le sujet le mérite.

La *calle Alcala* est la plus importante de Madrid, elle descend vers le Prado, et à mesure qu'on s'éloigne de la *Puerta del Sol*, elle prend une grande largeur. Un certain nombre de monuments y sont situés, depuis l'Académie de *San Fernando*, l'élégant théâtre de *Apolo* et le ministère de la guerre.

Je me souviens qu'en flânant sur les trottoirs et m'arrêtant à toutes les devantures, je fus singulièrement frappé par un genre d'industrie qu'on dérobe en France à tous les yeux, mais que l'Espagne, avec son reste de fatalisme oriental, tient sans doute à avoir sans cesse présent à l'esprit. Entre un magasin de pâtisserie exposant les gâteaux les plus appétissants et un marchand de tableaux, se trouvait un magnifique établissement, aux grandes glaces sans tain, et exposant aux regards des passants des cercueils de toutes les tailles et toutes sortes d'objets funéraires. L'assortiment était bien complet, depuis le cercueil d'un enfant jusqu'à celui d'une jeune fille, long, mince et élégant, recouvert de soieries blanches; depuis l'enveloppe de damas noir, aux poignées de nickel, qui devait servir de dernière demeure à un grave sénateur, jusqu'à la bière du grand d'Espagne, constellée de ses armoiries. Ils étaient là, attendant leur destination. Partout l'image de la mort, au milieu de cette foule vivante et joyeuse, qui passait le sourire aux lèvres, et qui regardait ces croix, ces fleurs, ces couronnes, ces attributs de regrets éternels, sans que sa gaieté en fût un instant altérée. Dans les autres quartiers de la capitale j'ai retrouvé des établissements

de ce genre, mais moins luxueux, et celui-ci ne devait avoir pour clientèle que l'aristocratie de la fortune ou du nom.

La *carrera San Geronimo* est, après la *calle Alcala*, la rue la plus fréquentée de Madrid. Là se trouve la Chambre des députés, et cette fameuse *calle del Turco*, à l'extrémité de laquelle Prim fut assassiné. A mesure que l'on avance vers la *Puerta del Sol*, la *carrera* se rétrécit considérablement, et l'on rencontre une foule de rues adjacentes, parmi lesquelles je citerai la *calle del Principe*, qui doit son nom à un fait historique très curieux.

Les rues qui débouchent à la *Puerta del Sol* sont pleines de bruit et de mouvement ; la *calle Preciados* contient plusieurs magasins de luxe qui exposent à leurs devantures des croix, des plaques et des ordres en diamants de tous les pays de l'Europe, et qui produisent les plus beaux effets sous les feux puissants des lampes et des réflecteurs. Mais je ne puis tout citer, et je terminerai cette étude déjà trop longue par quelques lignes sur les *Casas de prestamos*, ou maisons de prêts usuraires.

C'est principalement dans la *calle de la Montera* que sont placées les plus riches maisons de ce genre. D'ailleurs, dans toute l'étendue de Madrid, on voit sur des écriteaux, aux devantures, au premier ou au second étage, ces offres alléchantes, en grosses lettres : *Prestamos* sur bijoux et sur argenterie. Je me suis bien souvent arrêté devant les *escaparates* de la *calle Montera*, où se trouvent exposés les bijoux qui n'ont pas été réclamés, et qui sont devenus la propriété des prêteurs. Le taux, très élevé, n'est pas de moins d'un *real* par *duro* (5 fr.) et par mois, ce qui est écrasant. Là, je remarque ces lourds pendants si à la mode autrefois dans toutes les provinces d'Espagne, dont chacune avait les siens propres. Ils sont là, armés de brillants et d'émeraudes, avec un fil d'or qui était destiné à passer par-dessus l'oreille afin d'en atténuer quelque peu la pesanteur. Ici, les pendants de Valence, les anneaux ronds des provinces du Nord, les uns décorés d'*asa-*

bache, ou jais ; ceux d'Andalousie, en corail. La collection est complète en fait de bijoux anciens et de famille, *relicarios*, croix, médaillons, *rosarios* montés en or et en argent, des *presentallos*, *votos* ou *milagros*, des *lazos*, que l'on appelait ainsi parce qu'ils ressemblaient à des nœuds de rubans, des croix de Caracas en émaux translucides, et de magnifiques objets en filigrane d'or et d'argent.

Voilà, en quelques lignes, une première physionomie des rues les plus luxueuses de Madrid ; je dis les plus luxueuses, car il y en a bien d'autres, étroites, laides et misérables, qui font étrangement sourire en songeant au fameux dicton de : *Solo Madrid es corte.*

III

LE BUEN RETIRO

Rien ne me ravit plus que la vue des jardins, des parcs, des pièces d'eau, et je me souviens encore de l'impression de fraîcheur délicieuse que je ressentis en pénétrant sous les ombrages de Versailles. Aussi, dérobant une journée aux recherches que j'ai entreprises dans les Archives du ministère de la marine, et où, je dois le dire, la récolte est plus abondante que je ne pouvais le croire, me suis-je dirigé vers ces fameux jardins qui ont une histoire particulière et sont si fréquentés par la belle société madrilène.

J'aperçois déjà leur masse verte à travers les larges grilles. Les rayons du soleil, qui inondaient la place de la *Independencia*, s'éteignent tout à coup lorsqu'on pénètre sous ces sombres ombrages. Dès l'entrée, on voit les gardiens du jardin assis sur des bancs ; ce sont, pour la plupart, des hommes déjà vieux, des vétérans, sans doute, de l'armée

espagnole, qui gagnent leurs invalides en occupant un poste peu fatigant. Ils sont aidés dans leurs fonctions de surveillance par des détachements d'*ordenes publicos*, les sergents de ville de Madrid, et par des rondes de *guardias civiles*, qui montrent leurs beaux chevaux, bien caparaçonnés, dans les larges allées du parc. L'uniforme des gardiens du *Retiro* se compose seulement d'une large bandoulière en cuir blanc : on dirait des tambours qui ont déposé leurs caisses dans quelque coin des charmilles ; ce négligé, dû à la parcimonie de l'administration, ne s'accorde guère avec la beauté du lieu.

Ces jardins datent de 1630, c'est-à-dire du règne de Philippe IV, et ils furent commencés par le ministre du roi, Olivarés. Les Madrilènes peuvent bénir la mémoire du comte-duc, qui a créé dans Madrid un lieu aussi agréable et aussi bien disposé. Le puissant favori y avait fait bâtir un palais dont Saint-Simon parle dans ses *Mémoires*, car il le trouve même plus beau que l'ancien palais de Madrid. Il devint la proie d'un incendie qui le dévora tout entier en 1734. Bon nombre de tableaux du Titien et de Velazquez y furent complétement détruits.

On ne retrouve plus, dans le *Retiro*, aucun souvenir des règnes de Philippe IV et de Ferdinand VI. Les jardins furent occupés, en 1808, par l'armée française, qui y avait établi son quartier général.

Au lieu de suivre la large voie qui mène directement à l'*Estanque* ou pièce d'eau, je m'enfonce dans les allées tortueuses qui conduisent à un rond-point garni de bancs de pierre et bien ombragé. Le soleil est encore chaud quoique nous soyons en octobre. Puis, prenant une allée, j'arrive à la porte d'une construction assez vaste où, pendant l'été, on sert du chocolat et des rafraîchissements de toutes sortes. De là, on a devant soi un charmant spectacle qui se déroule sous les yeux.

La pièce d'eau est assez grande, plus longue que large, et la rive opposée est bordée d'une balustrade en pierre ; une

haute futaie entoure les pelouses qui lui servent de cadre, et le miroir de ses eaux est à peine ridé par un souffle léger. La pureté du ciel espagnol est vraiment merveilleuse, le bleu en est à la fois plus intense et plus vaporeux que chez nous ; il se réfléchit admirablement dans le brillant cristal des eaux avec une bordure plus sombre produite par les branches des grands arbres. A mes pieds, un large plancher de bois, avec des escaliers, conduit à des embarcations qui sont rangées les unes à côté des autres. De temps en temps des apprentis marins vont faire leurs preuves et essayer leur adresse sur ce lac miniature ; la plupart d'entr'eux manient leurs rames d'une façon très grotesque, mais ils n'ont rien à craindre sur cette mer qui n'a jamais connu de tempêtes. Dans un coin, une chaloupe à vapeur attend les promeneurs.

Derrière l'*Estanque* se trouvent des jardins immenses, autrefois réservés, mais qui ont été mis depuis quelque temps à la disposition du public. Leur étendue a beaucoup accru le parc de Madrid, et ils sont très curieux à visiter, car ils offrent une série de perspectives et une grande variété d'ornements. On y trouve des charmilles, des parterres, des fontaines, des lacs, un canal, une montagne artificielle, une cabane cachant un beau salon asiatique, *la casa del pobre*, *la casa del pescador*, la faisanderie.

Plus loin se trouve la *casa de fieras*, dans laquelle il ne faut rechercher aucune assimilation avec le magnifique Jardin des Plantes de Paris. Les animaux exotiques y sont rares et je vois seulement, en passant près des grilles, quelques bisons d'Amérique et quelques buffles du Cap.

Sur ma droite s'étend, à perte de vue, la célèbre allée des voitures qui a, paraît-il, détourné à son profit une partie des équipages habitués de la *Fuente Castellana*. A l'entrée de la nuit, ils sont assez nombreux pour se suivre à la file, mais en ce moment l'allée est presque déserte, et quelques rares cavaliers y font parader leurs beaux chevaux.

Toujours marchant sans fatigue à travers ces allées, j'arrive

au *Baño de la Leona*, où deux sphinx de bronze jettent par la bouche un mince filet d'eau. Le Bain de la Lionne est un bassin de forme régulière, rempli d'eau croupissante et boueuse. Derrière, une maison singeant le château-fort et d'une architecture d'un mauvais goût, montre sa peinture criarde au milieu des tons harmonieux de la verdure.

Ici, le jardin est moins bien tenu; je suis à l'extrémité du parc et j'aperçois déjà la campagne jaune et pelée des environs de Madrid. Partout des allées, des parterres, des fontaines; celle de *la Alcarchofa*, ou de l'Artichaut, qui a été enlevée du *Paseo de Atocha* et transportée au parc de Madrid. L'eau qui en coule sans cesse est très pure, très légère et très appréciée par les Madrilènes, tous grands buveurs d'eau.

Puis me voici devant le parterre, aussi joli que bien soigné. Il est divisé en compartiments, à peu près comme le Jardin du Roi, à Versailles; les vives couleurs des fleurs que l'on y élève lui donnent le plus brillant aspect. Enfin je débouche dans ce fameux *Paseo de las Estatuas*, qui a fait crier avec juste raison les journaux espagnols. Il y a là, en bordure des allées, une double rangée de rois et de reines du style rococo le plus exagéré; ils ont tous des attitudes grotesques, et semblent au moment de danser des gavottes et des menuets. Il paraît qu'elles avaient été faites pour orner la balustrade du Palais Royal; il est à désirer qu'elles soient enlevées au plus tôt de ces promenades charmantes, où elles ne sont pas à leur place.

Voilà, en quelques lignes, ce qu'est ce fameux *Buen Retiro*, dont on a tant parlé. Les jardins d'Aranjuez sont, paraît-il, encore plus remarquables à tous les points de vue, et nous ne quitterons pas l'Espagne sans aller visiter ce séjour des rois et le décrire, pour le plus grand amusement des curieux bayonnais qui soupirent, depuis si longtemps, pour la création dans notre ville d'un jardin public qui sera le complément obligé de nos promenades si vantées.

IV

LES RUES POPULAIRES DE MADRID

La partie véritablement populaire des rues du vieux Madrid s'étend principalement de la *Puerta del Sol* et de la *calle Mayor* à la *Ronda de Toledo*. Là, les physionomies si caractéristiques des gens du peuple abondent, et les rues sont remplies de petits marchands qui transportent avec eux leurs marchandises. Les noms des rues eux-mêmes sont des plus intéressants à étudier, comme d'ailleurs tous ceux de Madrid, qui a eu le bon esprit de ne pas les débaptiser. Que l'on me permette de signaler ici, et pour n'y plus revenir, quelques-uns des plus curieux. C'est la *calle de los Afligidos*, qui a pris son nom d'un couvent; la *calle del Aguila*, d'un aigle en bronze doré qui servait autrefois aux processions de l'ayuntamiento; la *calle de Amendio*, d'un gigantesque amandier; la *calle Ave Maria*, dans laquelle se trouvaient, au temps de Philippe II, quelques maisons habitées par des femmes de mauvaise vie. Lorsqu'on ordonna leur démolition, il paraît qu'on trouva des corps humains dans un puits : le P. Simon Rojas poussa un *Ave Maria* d'indignation, et le nom en resta à la rue.

Mais si je continue cette intéressante revue, je trouve encore la rue de la *Ballesta*, dont le vocable indique suffisamment la destination; la rue de *Botoneras* ou des boutonniers, qui indique que cette corporation y était cantonnée; la rue *Cabarrus*, du célèbre ministre qui naquit à Bayonne au dix-huitième siècle et fut le père de la séduisante Mme Tallien; la *calle del Codo*; la *calle de Desengaño*, qui prit son nom d'une apparition qui eut lieu la nuit à deux seigneurs qui s'y battaient en duel, et bien d'autres que nous ne pouvons citer.

Mais me voici dans la *calle de Toledo*, qui est le centre de ces quartiers populeux. Ce ne sont de toutes parts qu'étoffes

aux couleurs voyantes suspendues aux murailles des magasins, mantes valenciennes rayées, étoffes de Palencia ou de Burgos, *fajas* rouges des Basques, *moradas* ou violettes des Aragonais, ceintures de soie des Andalous. Des éclairs s'échappent des lames des couteaux empilés dans les vitrines, dans lesquelles sont exposées des collections bien complètes de ces cruels engins du meurtre et de l'assassinat.

Puis ce sont les harnais de mules aux mille pompons de couleurs, les selles andalouses toutes piquées de clous innombrables et rappelant par leurs formes les hautes selles arabes. Des *jarreros* passent, portant en grappes leur fragile marchandise ; une activité extraordinaire règne dans ce quartier, où tout attire l'attention. Je m'arrête à l'angle d'une petite place où un grand magasin expose à l'admiration des badauds une horloge à figures automatiques qui frappent sur les cloches avec force. Là, tout attire les regards, ou plutôt les accroche : les devantures rouges et jaunes des *Tahonas*, les libraires exposant aux vitrines les images à sensation ; les oreilles sont assourdies par le bruit des voitures qui passent au grand galop et les sifflets des tramways ; au milieu de tout cela, les cris des petits marchands vont leur train.

Je me souviens être entré une fois sur la *plaza Mayor* au moment le plus actif d'une *verbena*. Déjà, dans toutes les rues, c'était un déploiement extraordinaire de guirlandes, tapisseries, lanternes vénitiennes et lampions de couleurs, mais sur la place il y avait un entassement prodigieux des marchandises les plus variées. Tous les marchands criaient à qui mieux mieux, et il me fallut un bon moment pour arriver à comprendre ce qu'ils voulaient dire. Ici, c'était un marchand de légumes qui criait : *la rica judia, como la seda !* c'est-à-dire : les beaux haricots, verts comme la soie ! plus loin on entendait : *y rabanos ! y rabanos !* des radis. Une petite fille annonçait sur le ton le plus aigu : *vaya el peregil !* voilà le persil ; une autre proposait : *nuevas avellanas como la leche ;* un marchand de melons hurlait : *melones á catar*, à goûter.

Puis les marchands de journaux, les bras chargés de feuilles encore humides, annonçaient l'*Imparcial*, *El Progreso*, *El Resumen*, en un mot tous les journaux qui paraissent à Madrid.

Mais à force de m'enfoncer dans les rues du vieux Madrid, j'arrive au *Rastro*, qui est ici ce qu'était autrefois le marché du Temple à Paris. On ne peut se faire une idée des marchandises qui y sont exposées en vente : meubles de rencontre, vieilles bottes, ferraille de toutes sortes, livres dépareillés, fusils sans chiens, épées sans fourreaux. Plus bas se trouvent les *Américas*, autre marché qui fait suite au *Rastro*, mais qui est fermé au milieu du jour.

A travers une foule de petites rues, je vais passer sur le fameux viaduc de Ségovie, qui est situé à une grande hauteur et duquel on a une vue magnifique sur la campagne de Madrid. Cette sorte de pont suspendu est garni de garde-fous très élevés, et des gardiens veillent incessamment, car les suicides y sont nombreux. Toute la misère étalée dans ce fameux marché du *Rastro* paraît être l'étape finale des malheureux qui vont aboutir au viaduc de Ségovie.

V

LA PLAZA MAYOR

Il y avait déjà près de huit jours que j'étais à Madrid et je n'avais pas encore vu la *Plaza Mayor*, qui est, avec la *Puerta del Sol*, la seule grande place qui existe dans la capitale des Espagnes. Elle est à peu près parallèle à la *calle Mayor* et se trouve, par ce fait, écartée du véritable centre de la ville, et c'est sans doute pour cela que je suis passé plusieurs fois auprès d'elle sans y pénétrer. Elle forme un grand carré de

helles maisons, uniformément construites sous le règne de Philippe III, mais restaurées à la moderne. Elle fut le nœud central de la capitale, et pendant de longs siècles on y donnait toutes les fêtes officielles. C'est là qu'avaient lieu les actes de foi de l'Inquisition, et on vit, dit-on, le roi Charles II, l'époux de la belle reine Anne de Neubourg, assister à une de ces sinistres cérémonies, qui dura plus de six heures. Là aussi se faisaient les courses royales de taureaux et de *caballeros en plaza.* Elle est entourée de tous côtés d'un portique formant de belles arcades, que l'on appelle *soportales*, et au centre se trouve la *Casa consistorial.* Au centre, on a planté un joli jardin tout émaillé de fleurs et orné d'une statue équestre de Philippe IV.

Autour du square, une promenade où se réunissent les enfants du quartier qui poussent mille cris de joie en se faisant voiturer dans des *coches* en miniature affectant des formes de bateaux et traînés par des ânes chamarrés de pompons de couleurs.

Autrefois, le petit commerce, qui s'était emparé des galeries de la *Plaza Mayor*, avait des limites étroitement circonscrites par des règlements sévères, et relatives à chaque sorte de marchandises.

Maintenant tout cela a changé et le commerce est libre : les magasins qui sont installés sous les galeries contiennent principalement des objets d'industrie locale.

On voit, aux *escaparates*, beaucoup moins luxueux que ceux de Alcala et San Geronimo, des *monteras* ou bonnets en fourrures, qui ont l'apparence de casques, et ces curieuses jarretières ornées de devises, que l'on fabrique dans la Manche et qui sont encore appelées *ligas manchegas*, quoiqu'elles ne soient plus guère portées que par les femmes du peuple et les *chulas*. Il y en avait là, devant moi, un véritable monceau, en soie ou en coton, larges ou étroites, avec des boucles dorées ou argentées ; tissées en fil d'or ou d'argent, brillaient

les fameuses devises dont nous reproduisons ici quelques échantillons :

Prefiere la dama fina
Ligas de color lila.

La dame au goût raffiné préfère la couleur lilas.

Soy de mi dueña y señora.

Je n'appartiens qu'à ma maîtresse.
Et enfin :

Feliz quien las aparta.

Heureux qui les détache.

Les jarretières ont heureusement inspiré les poètes populaires, et je regrette de ne pouvoir donner la charmante chanson andalouse bien connue sous le titre de : *Las ligas de mi morena.*

Je n'en finirais pas si je voulais citer tout ce que l'on vend sous les *soportales* de la *Plaza Mayor : mundadientes* ou cure-dents en bois de cèdre, couteaux de toutes formes et appartenant à toutes les provinces de l'Espagne, draps, soieries, dentelles espagnoles connues sous le nom de *blondes de Almagro.*

J'y suis revenu, de nuit, sur la *Plaza Mayor*, et elle présentait ce jour-là un aspect féerique. C'était une *verbena* et, autour du square, une foule de marchands de fruits avaient étalé des monceaux croulants jusqu'à terre ; ils étaient éclairés par de petites lanternes ou par des cires vacillantes, sous la fraîcheur d'une faible brise. Les maisons et les portiques, éclairés au gaz, la foule qui s'écoulait sans cesse par les passages qui donnaient accès dans les rues voisines, tout, jusqu'au ciel splendide émaillé de brillantes étoiles, contribuait à donner à ce décor un charme puissant, et qui n'était pas dénué de grandeur.

VI

LES JARDINS D'ARANJUEZ

Sans doute, les actives recherches dans les Archives de la capitale de l'Espagne, le dépouillement des liasses contenant les documents les plus inattendus sur l'histoire de notre héroïque marine basque et bayonnaise sont d'un puissant intérêt; mais il s'ensuit de ces trouvailles mêmes une sorte de surexcitation nerveuse qu'il est bon de couper de temps à autre par un délassement quelconque, et je ne sais rien de plus réparateur, et pour les yeux et pour l'esprit, que la vue des jardins, ainsi que le charme puissant qu'opère toujours sur moi un parterre de fleurs bien entretenu.

Aranjuez est là, à deux heures de Madrid, et je ne pouvais moins faire que d'accorder un jour ou deux à cette oasis jetée dans la campagne, où la vue n'a pour se reposer que des champs interminables, sans une apparence de verdure, ni même le plus petit arbrisseau.

C'est surtout en venant de Tolède que l'aspect de la campagne change rapidement, principalement à partir d'Algodor. De vertes prairies, semées de longues avenues d'arbres, témoignent de l'humidité du sol. Plus on approche et plus les essences du Nord deviennent nombreuses : les ormes, les frênes, les trembles, les bouleaux n'ont pas encore perdu leurs feuilles, mais ils présentent ces couleurs jaunâtres annonçant déjà la proximité de l'hiver.

Aranjuez forme, avec Tolède, le plus curieux des contrastes. Autant les rues de l'une sont entortillées, sombres et ténébreuses, autant les autres sont droites, rigides et tirées au cordeau. Si les murailles de l'ancienne capitale de l'Espagne attirent vos regards par des motifs d'architecture ou de sculpture sans cesse renouvelés, en revanche Aranjuez vous lasse bientôt par sa désespérante monotonie. Toutes les

maisons sont en briques et n'ont qu'un étage : ce sont des hôtelleries et des maisons meublées, car le *Patrimonio Real* tout entier ne vit, pour ainsi dire, que du passage de la cour dans le château, qui ne dure, chaque année, que quelques semaines. On voit alors la population monter subitement de 3,600 habitants à plus de 20,000.

Autour du palais se trouvent de longues galeries couvertes, qui précèdent les logements des employés de l'Etat. A part cela, la ville est triste et monotone. A la chute du jour, une seule rue, la *calle Stuart*, est un peu animée par la présence de la jeunesse, qui se promène en soulevant d'épais tourbillons de poussière.

Aranjuez est la ville de la poussière par excellence, et je n'aurais guère compris la persistance de ces jeunes filles à se promener ainsi dans le centre de la ville, tandis qu'il existe du côté du palais de si belles promenades, si je n'avais vu le café principal se garnir peu à peu des dolmans bleu de ciel des officiers de hussards en garnison. L'uniforme attirait doucement les *guapas* d'Aranjuez.

Je n'ai rien à dire du palais lui-même, qui contient cependant de belles peintures et des ameublements en bois précieux. Je me bornerai à quelques lignes sur ces jardins célèbres d'Aranjuez, qui forment la principale attraction de ce lieu charmant.

Nous ne nous occuperons donc ici que des jardins royaux, car il en existe bien d'autres, appartenant aux principales familles de la grandesse espagnole, mais dans lesquels on ne peut pénétrer qu'en vertu d'une autorisation spéciale.

Les jardins royaux sont les jardins de *la Isla* et *del Principe*, qui sont séparés par toute la largeur du Tage. Le premier sert de cadre au palais, et il se divise en jardin du parterre, des statues, de *la Isla* et *del Emparado*.

Le parterre fut commencé sous Philippe V, et il est situé sous la façade principale du palais ; un magnifique bassin, avec des jeux d'eau variés, décore l'entrée, et des cyprins,

aux écailles multicolores, accourent en foule et se livrent à de véritables batailles pour la moindre miette de pain.

Le petit jardin des statues fait suite, et on arrive ainsi à la cascade du Tage, qui roule avec un bruit de tonnerre. En ce moment, deux hommes, les pantalons retroussés jusqu'au haut des jambes et marchant avec difficulté sur l'arête glissante du sommet de la cascade, s'emparent d'un magnifique poisson, à la grande joie des spectateurs.

De là, le paysage est véritablement ravissant. De l'autre côté du Tage, on aperçoit le beau *Puente colgado* et, derrière, les masses sombres du jardin *del Principe*. Mais je m'enfonce sous les voûtes vertes du jardin de *la Isla*, ainsi nommé parce qu'une déviation du fleuve l'a complétement détaché de la terre ferme.

On ne peut exprimer le charme délicieux, les perspectives inattendues, la fraîcheur suave de ces longues charmilles. Des allées interminables sont formées par des arbres séculaires qui se rejoignent, à cent pieds en l'air, en dômes impénétrables aux rayons du soleil ; à peine si, de loin en loin, une claire flèche d'or fait éclater, en une gamme ardente, une charmille émaillée des fleurs les plus fraîches et les plus parfumées. A quelques pas se voit la fontaine d'Apollon.

Au milieu d'une allée se trouve un jet d'eau dissimulé, qu'on appelle le *Burladero* et qui, lorsqu'on le fait jouer, mouille, à l'aide de jets imperceptibles, les personnes qui s'aventurent en ces lieux.

Mais je continue ma promenade et je passe devant la fontaine *del Reloj*, ainsi nommée parce que son jet d'eau perpendiculaire marque son ombre sur les bords de pierre du bassin, divisés comme un cadran solaire ; puis voici la belle fontaine de *la Espina ;* mais les petits temples qui ornaient cette charmante décoration ont été démolis par la chute d'un ormeau gigantesque, et leurs colonnes gisent sur les plates-bandes voisines qu'elles ont écrasées. De larges canapés de marbre sont disposés de distance en distance, les fontaines devien-

nent de plus en plus nombreuses; on en trouve à chaque pas; les unes datant des temps les plus anciens, les autres plus modernes. Malheureusement, malgré l'entretien constant de ces jardins, il est des parties qui paraissent un peu abandonnées et me rappellent l'état de délabrement des Trianons.

En entrant dans la *plazuela del Baco*, je surprends une foule de petits oiseaux qui se baignent dans le bassin orné de quatre sirènes de bronze. Le mystérieux silence qui règne dans ce lieu enchanteur ajoute au charme puissant des allées désertes, car on n'entend que les chants des oiseaux dans la feuillée et le doux murmure des eaux qui coulent dans leur lit de briques ou de pierres grises.

Un peu plus loin se termine le jardin de *la Isla* en une jolie allée de tilleuls qui borde les fraîches rives du Tage ornées de bancs. De ce point on découvre les plaines fertiles d'Aranjuez et ses alentours couverts d'arbres fruitiers ; mais, après un instant de repos, je reprends une longue allée qui me conduit à la *Florera*, dont je ne puis assez admirer la délicieuse décoration. Il est fermé de chaque côté par une porte de feuillages et des pots de fleurs disparaissant sous la verdure, qui forment de superbes festons. Des milliers d'oiseaux chantent gaiement dans l'épaisseur des branches et se taisent par instant, lorsque le rossignol fait éclater tout à coup ses notes éclatantes et perlées. Cette partie du jardin contient des merveilles, tous les caprices de la fantaisie, tous les trésors de la végétation, des fleurs rares, des fruits de tous les climats. Dans l'épaisseur des charmilles, un jardin en miniature a été créé pour l'amusement du petit roi. Rien n'y a été oublié : allées minuscules, plates-bandes en raccourci, fabriques, un petit moulin avec son ruisseau d'eau courante, son écluse et sa roue à palette. C'est un lieu de récréation où l'enfant royal va se distraire en arrosant et en cultivant les jolies fleurs soigneusement entretenues.

Le jardin *del Principe* mériterait à lui seul toute une des-

cription détaillée que je serais heureux de faire si les lignes ne m'étaient pas comptées. Il est de création plus récente, car il a été tracé par les ordres de Charles IV, alors prince des Asturies.

On y pénètre par la sombre allée *del Embarcadero*, au milieu de laquelle est pratiqué un quinconce orné de huit grands vases en pierre de Colmenar, d'un gris bleuâtre. Oh ! ces arbres d'Aranjuez, quelle majesté ! Que l'on se figure les belles plantations de nos glacis, mais soignées avec respect, pieusement dépouillées de toutes branches gourmandes, et s'élevant à cent pieds en l'air. Dans ce jardin *del Principe* on trouve de tout : des pavillons, le jardin anglo-chinois, la *Primavera* avec son horloge monumentale, des ponts de pierre hardiment jetés sur des cours d'eau ; combien je regrette, en ce moment, de n'avoir point le crayon d'un dessinateur ou le pinceau d'un aquarelliste qui fait jaillir en quelques minutes, sur les pages blanches d'un album, des souvenirs inappréciables.

Mais ce qu'il est impossible de peindre, c'est la sensation que l'on ressent en arrivant au parterre, qui forme un tapis multicolore des fleurs les plus brillantes. Le soleil baigne de ses rayons les calices diaprés encore humides de l'abondante rosée du matin, et les parfums les plus délicats remplissent l'atmosphère : c'est celui des fleurs plantées en pleine terre. Au milieu, mes yeux ravis découvrent un bassin aux bords irréguliers et dont les eaux baignent trois îles d'un pittoresque achevé. L'une est ornée d'une rotonde monumentale ; la seconde, d'un pavillon chinois ; la troisième, de rochers surmontés d'un mausolée en granit égyptien.

Puis, toujours des allées, des charmilles, des parterres, de la verdure et des fleurs, les statues en marbre du Tage et du Jarama, des forêts vierges, des labyrinthes. J'erre des heures dans ce jardin immeuse, dont la grille extérieure se continue pendant deux kilomètres sur la fameuse *calle de la Reyna*, et j'arrive enfin à cette *casa del Labrador*, ravissante merveille

devant laquelle je m'arrête, car elle mérite, à elle seule, des pages de description.

VII

LES ARCHIVES DES INDES A SÉVILLE

Entre la magnifique cathédrale de Séville et les murailles dentelées de créneaux de l'Alcazar se dresse un vaste édifice à l'aspect sévère, et qui n'est autre que la *Casa Lonja*, ou de la *Contratacion*, dans laquelle ont été placées les Archives des Indes.

Tout d'abord, le lieu officiel des transactions si nombreuses auxquelles donnèrent lieu l'actif commerce de Séville et de l'Andalousie se tint dans les murailles de l'Alcazar et porta pendant longtemps le nom de *Casa de la Contratacion*.

La tendance naturelle qu'avaient les Sévillans, tendance commune à tous les habitants des pays chauds, d'aimer à se réunir dans des locaux découverts et aérés, les portèrent à se transporter dans le beau *patio de las Naranjas*, ou cour des orangers, de la cathédrale. A la porte se placèrent les courtiers et agents de commerce, fatigant de leurs cris et de leurs discussions les gens qui se rendaient aux offices divins. C'était en l'année 1572, où le fameux Thomas Gresham venait de faire ériger à ses frais le luxueux édifice de la Bourse de Londres, aussi appelé *Royal Exchange*, lorsque, suivant cet exemple, l'archevêque de Séville, Don Cristobal de Rojas, demanda à Philippe II la faveur de l'imiter, en ordonnant la construction d'un monument destiné aux transactions commerciales, afin de débarrasser le parvis du temple des gens de négoce qui s'y rendaient tous les jours.

La construction du nouvel édifice fut confiée au célèbre

architecte Juan Herrera, dont les plans coûtèrent mille ducats, et la majestueuse et monotone *Lonja* fut construite de 1595 à 1598, c'est-à-dire en trois années seulement.

Le caractère architectural de cet édifice forme le plus frappant contraste avec l'Hôtel de Ville, que l'on pourrait appeler un chef-d'œuvre d'orfèvrerie. Il est d'une grande régularité et forme un carré parfait, ses façades sont uniformes et son ornementation extrêmement sobre. De bons esprits ne peuvent attribuer cette curieuse absence de toute sculpture qu'à cette idée de réaction qui ne tarda pas à s'élever en Espagne contre ce qu'on appelait le style plateresque, et qui avait pour objet de fouiller les façades des monuments comme le filigrane le plus délié. Ici tout est régulier : pilastres toscans, fenêtres rectangulaires, portes sans sculptures, balustrade supérieure régulièrement ornée de boules, voilà la *Casa de la Contratacion* vue de l'extérieur. L'intérieur est d'un aspect un peu moins sévère : le rez-de-chaussée possède un *patio* orné de deux rangs de galeries ; au centre se trouve une jolie fontaine de marbre. Mais les négociants de Séville jouirent peu de temps de cette belle construction, car Philippe II réunit leur Consulat à celui de Cadix, et cette incorporation dura plus d'un siècle. Charles III, par une cédule royale, datée du 24 novembre 1784, restitua au commerce de Séville toute son indépendance et, pour l'indemniser en quelque sorte de son ancienne exclusion, il lui octroya de nouveaux priviléges. Mais les dépossédés ne devaient pas revenir seuls dans l'édifice qui avait été construit pour eux et où ils avaient été les maîtres : ils devaient y trouver les témoins écrits des vastes entreprises qui leur avaient ouvert les deux Amériques. Depuis cette époque, les Archives des Indes vécurent côte à côte avec le Consulat et le Tribunal de commerce dans le somptueux palais édifié comme Bourse ou *Lonja* ou *Casa de la Contratacion.*

Les documents qui sont conservés dans ces Archives étaient autrefois disséminés un peu de tous les côtés. Les

principaux, ceux surtout relatifs aux époques de Magellan et de Colomb, étaient aux Archives de Simancas ; quant aux autres, on les trouvait soit au secrétariat de la Nouvelle-Espagne et du Pérou, au greffe du conseil supérieur des Indes, dans les sections des colonies de tous les ministères, soit dans les Archives de l'ancienne amirauté de Cadiz, et enfin dans l'antique *Casa de la Contratacion*. En 1784 parut l'ordre royal de les réunir tous à la *Lonja*, et on forma à cet effet une commission composée du grand Inquisiteur de Séville et d'un chanoine de Cuenca, nommé don Antonio de Lara, qui s'était déjà fait remarquer par son immense savoir. Aussitôt que ces précieux documents furent réunis à Séville, on travailla à tout disposer pour les bien recevoir. Le spacieux escalier qui donnait accès dans le local qui leur avait été destiné fut décoré d'un beau jaspe de Moron. Les appartements furent divisés en trois salles vastes et spacieuses, garnies de superbes armoires d'acajou et de cèdre affectant l'ordre dorique, et surmontées d'une frise sculptée sur laquelle on représenta les usages, les coutumes des Indiens, leurs armes et leurs embarcations. Grâce aux travaux du chanoine Lara, les tablettes ne tardèrent pas à se remplir de dossiers bien constitués ; mais telle était l'abondance des documents, qui affluaient de toutes parts, que l'on fut encore obligé d'agrandir le local des Archives des Indes en leur affectant les galeries intérieures.

Don José Villa-Amil y Castro, archiviste-bibliothécaire, publia, en 1884, un curieux opuscule non signé, dans lequel il fait une rapide description historique des Archives et dit quelles furent les sommes dépensées pour leur établissement. Il ajoute que, lors du dernier recensement qui fut fait de cet important dépôt, il consistait en 26,000 dossiers placés en 158 armoires ; les plus anciennes sont, ainsi que je l'ai déjà dit, d'acajou massif à l'extérieur et de cèdre à l'intérieur ; les autres sont tout simplement de bois de pin.

Dans de belles vitrines on a placé un certain nombre de

documents visibles pour quiconque parcourt ces galeries, et contribuent à lui donner une très haute idée de la valeur de ces collections. Ces pièces sont au nombre de trente-six, parmi lesquelles je citerai principalement : la précieuse *Bulle du Pape Alexandre VI* sur la division de la terre après la découverte du Nouveau Monde sous les rois catholiques; la *Lettre de Vasco Nuñez de Balboa au roi Ferdinand le Catholique*, lui rendant compte de ses découvertes ; le *Testament de Jean Sébastien del Cano*, le fameux navigateur basque ; des lettres de *Fernand Cortés*, de *Pierre Albarade*, de *Pizarre*, de *Diego de Almagro*, de *Pierre de Valdivia*, de *F. Bartolome de las Casas ;* la couverture de la *Relation de la captivité de Michel Cervantes à Alger*, par lui-même ;. de curieux dessins représentant les contrées nouvelles découvertes par les Espagnols, avec figures enluminées des hommes, animaux, outils et édifices de ces pays nouveaux, ainsi que tant d'autres qu'il nous faut passer sous silence.

Il est cependant une partie de cette collection sur laquelle on me permettra d'appuyer quelque peu : je veux parler des cartes et documents nautiques qui y sont conservés en si grand nombre. Et ceci s'explique aisément parce que tous les pilotes qui faisaient le voyage des Indes ou des autres contrées d'outre-mer tenaient à honneur de tracer les routes qu'ils avaient suivies et les pays qu'ils avaient découverts. Je me contenterai cependant de citer seulement quelques pièces à titre de simple curiosité :

La *Carte générale du Nouveau Monde*, feuille en parchemin, de la première moitié du XVIe siècle et grossièrement dessinée. Elle contient les routes tracées depuis San Lucar à la Terre-Ferme, Rio de la Plata et détroit de Magellan. Au revers, on peut lire l'inscription suivante : « Veuillez me pardonner ce dessin, car je n'ai jamais fait l'office de peintre; mais cependant on pourra, à l'aide de ce tracé, faire exécuter une bonne carte par quelqu'un d'entendu.

Tracé de la rivière de la Plata et de ses principaux

affluents, îles, populations, etc., par Fr. Jean de Rivadeneyre, en 1581.

Capitulation faite par Jean de Borjas sur la pacification des Indiens Paezes, de la province de Popayan. Elle accompagne d'autres papiers relatifs à la guerre faite aux Indiens *Pijaos*, ainsi qu'une description avec carte de cette province.

Plan du Rio Negro des Patagons, dessiné par le pilote D. Basilio Villarino, dans son voyage de 1782-1783.

Voilà dans leur ensemble et en quelques lignes ce que sont ces fameuses Archives des Indes, qui jouissent d'une réputation si justifiée parmi le monde savant. Dans ces armoires magnifiques, sur ces planchettes de cèdre incorruptibles, gisent les illusions, les découvertes, les désespérances et aussi les triomphes de ces hommes énergiques qui dotèrent l'Espagne des plus riches colonies : ils attendent patiemment les efforts des travailleurs qui doivent les mettre en lumière pour la plus grande gloire de leur pays.

L'une des plus belles vues de Séville est celle dont on jouit de la terrasse de la *Casa Lonja.* Mais aussi de cette même terrasse on découvre, au milieu des masses de verdure qui ombragent l'autre rive du Guadalquivir, les murailles blanches de Castillejo où mourut, en 1544 et dans la plus profonde misère, le célèbre conquérant qui avait nom Fernand Cortés. La pauvre maison qu'avait habitée le vainqueur de Montézuma fut achetée, en 1855, par le duc de Montpensier, qui la fit restaurer afin que la demeure du grand capitaine fût à l'abri de la ruine. Dans une salle qui porte le nom du héros ont été rassemblés quelques objets lui ayant appartenu, des portraits et des vues du Mexique. On n'y a pas oublié des rameaux de cet arbre qui croît encore dans les environs de la capitale et au pied duquel il passa la dernière nuit, au moment où il allait abandonner l'immense empire qu'il avait donné à son ingrate patrie.

VIII

UN PALAIS DE CORDOUE

MEDINA-AZZARAH OU LA VILLE DES FLEURS

Lorsque j'atteignis les dernières stations du chemin de fer de Madrid à Cordoue, le jour venait de se lever et me permettait de jeter un regard curieux sur la campagne, qui commençait à se peupler de maisons. Nous venions de passer Montoro et quelques autres *pueblos;* la contrée avait pris un aspect véritablement enchanteur et les sierras, qui forment un fond à la ville des califes, étaient émaillées de façades blanches à demi cachées dans les masses sombres de la verdure.

Mais je n'étais occupé en ce moment qu'à scruter du regard cette immense *dehesa,* c'est-à-dire cette lande inculte qu'on appelle aujourd'hui *Cordoba la Vieja,* et où se trouvait autrefois ce merveilleux palais de *Medina-Azzarah,* en arabe la *Ville des fleurs,* qui fut, à l'époque des califes, ce que devait être plus tard Versailles sous le règne du grand roi.

C'est de cette ville enchanteresse que je désire aujourd'hui vous entretenir, et vraiment le sujet en vaut la peine; quelque fantastique que ce récit puisse paraître, je dirai seulement que ce qui va suivre a été extrait des historiens Ibn-Al-Makkari, de la *Chronique* de Margreb, de Ben Adzari, des notes publiées par le célèbre Gayangos, ainsi que d'autres travaux d'érudits castillans; on me pardonnera de n'être ici que le traducteur plus ou moins fidèle de morceaux rares et excellents.

D'ailleurs, pourquoi n'ajouterait-on pas foi aux assertions des écrivains arabes, puisque ce qu'ils ont dit de la fameuse *Mesquita de Cordoue* s'est trouvé rigoureusement exact, et que la mosquée est encore debout afin que tout le monde puisse juger et comparer. Mais voici dans quelles conditions *Medinah-Azzarah* fut construit :

Le grand *Amir-el-moumenin*, le Commandeur des croyants, calife d'Occident, Abd-er-Rhaman An-Nasir, avait une sultane qui mourut en laissant un trésor immense, et sa volonté très expresse fut qu'on l'employât tout entier au rachat des musulmans captifs des chrétiens. Mais les écrivains arabes racontent que, quelque recherches qui furent faites, telle était la puissance du calife, que les envoyés d'Abd-er-Rhaman revinrent à Cordoue sans avoir trouvé un seul fils de Mahomed dans les prisons des princes étrangers.

Abd-er-Rhaman réfléchissait un jour sur l'emploi qu'il pourrait bien faire de ces trésors, lorsque la belle *Azzarah*, qu'il aimait tendrement, lui conseilla de faire construire une villa à laquelle il donnerait son nom, et le calife, qui tenait de ses ancêtres un goût artistique très développé, commença à élever sur la coupe de la *Montagne de la Fiancée (Giebal-al-arus)*, à environ une lieue et demie de Cordoue, un superbe palais qui, réuni un peu plus tard à la ville qui se forma autour de lui, prit le nom de l'esclave favorite, et s'appela *Medina-Azzarah*.

Dès le principe, tout le travail se réduisit simplement à une élégante maison des champs pour la bien-aimée du sultan, mais celui-ci s'éprit si fort du nouvel édifice et de sa délicieuse situation, qu'il le convertit bientôt en un vaste palais, dans lequel il commença à résider avec sa famille et ses femmes : des dépendances contenaient ses serviteurs et sa garde. C'était un Alcazar exécuté sur un plan très heureusement conçu et dont l'intérieur était splendidement décoré ; l'image de l'esclave favorite brillait, sculptée en haut relief, au-dessus de la porte principale.

Les chroniqueurs arabes disent que lorsque la belle Azzarah se vit pour la première fois à côté de son glorieux maître, dans un des salons de ce palais enchanté, elle resta longtemps appuyée à un aljimez, contemplant avec ivresse la splendide perspective qui se déroulait sous ses yeux. Mais, cependant, son imagination fut bientôt blessée par le contraste qui se

présentait si vivement entre la blancheur et la gaieté des nouvelles constructions et la sombre montagne qui leur servait de fond. Après un instant de réflexion, elle s'écria tout à coup, en s'adressant au calife : « Regarde, ô mon maître, comme cette jeune fille paraît jolie entre les bras de ce géant éthiopien ». Pour le Commandeur des croyants, entendre c'était obéir : au même instant il donna des ordres exprès pour faire disparaître cette montagne. Mais il fut promptement convaincu que cette entreprise dépassait cette fois les forces humaines, et il la révoqua aussitôt, ordonnant seulement que les pins et les chênes qui la recouvraient jusqu'à la cime fussent arrachés, et qu'en leur place il fut planté des amandiers, des grenadiers, des figuiers et autres arbres d'une ombre plus épaisse et d'un aspect plus riant.

Le calife avait chargé des travaux de son palais l'architecte le plus renommé de Constantinople, centre principal des sciences et des arts à cette époque. Il divisa l'œuvre entière en trois parties bien distinctes : la première, qui était appuyée à la montagne elle-même, se composait des Alcazars et devait comprendre, en sus des logements du maître, 6,300 femmes, concubines de première et de deuxième catégorie, domestiques et suivantes, et pour l'usage desquelles avaient été disposés 300 bains. La seconde, qui venait immédiatement après, comprenait 400 maisons dans lesquelles logeaient les gens de sa domesticité, ses eunuques et sa garde ; les pages et les esclaves qu'entretenait le calife étaient au nombre de 3,750, les eunuques et les gardes, 12,000, magnifiquement vêtus, aux épées et aux ceinturons dorés. Les pages consommaient chaque jour 13,000 livres de viande, sans compter les volailles, perdrix et autres gibiers, ainsi que de nombreuses espèces de poissons. Enfin, la troisième partie de la montagne avait été transformée en jardins et en potagers, dominés par les Alcazars.

On fut occupé de ce grand travail depuis l'an 325 de l'hégire, c'est-à-dire 936 de notre ère ; pendant de longues années,

Abd-er-Rhaman en personne, son fils Al-Hakem, plusieurs architectes et douze esclaves chrétiens d'une grande habileté, y travaillèrent constamment. Trois hommes, dont les connaissances étaient très étendues, Abdullah, inspecteur général des travaux, Hassan-Ibn-Mohamad et Ali-Ben-Jafar, avaient été envoyés en Afrique pour le choix des marbres, et il leur était payé dix dinars d'or pour chaque colonne de marbre amenée à Cordoue. Le puissant calife éprouvait un tel plaisir dans la direction de ces travaux, qu'il lui arriva à plusieurs reprises de manquer, le vendredi, à la réunion de la Aljama, si bien que le fameux théologien Mundhir-ben-Said, qui prêchait ce jour-là, finit par le menacer des feux de l'enfer.

Il était employé journellement pour cette construction environ 6,000 pierres de toute taille et de toute dimension, brutes ou taillées, et cela sans compter les briques et autres matériaux enterrés dans les vastes fondations. On entretenait chaque jour pour les transports 1,400 bêtes de somme et 400 chameaux appartenant au sultan, sans parler de 1,000 mulets loués aux habitants; 10,000 charges de chaux et de sable étaient quotidiennement consommées. Quant aux colonnes de marbre, grandes ou petites, qui entrèrent, au nombre de 4,300, dans cette étonnante construction, leur provenance si diverse est assez curieuse à étudier. Quelques-unes vinrent de Rome, 19 de terres chrétiennes, probablement de Narbonne, alors sous la domination du calife, 140 furent envoyées en présent par l'empereur grec, 1,013 colonnes de marbre rose et vert arrivèrent de Carthage d'Afrique, de Tunis et autres villes situées de l'autre côté de la Méditerranée; les autres furent taillées dans les carrières d'Andalousie : celles de marbre noir et blanc, de Tarragone et d'Almeria; celles de *marmol de agua*, ou marbre d'eau, venaient de Raya; les ouvriers employés étaient au nombre de 10,000.

Les dépenses faites dans les constructions de Medina-Azzarah montèrent annuellement à la somme de 300,000 dinars d'or durant le règne d'Abd-er-Rhaman, et comme on a

fait le calcul de ce que coûta la construction tout entière, on trouve qu'elle montait à l'effrayant total de sept millions et demi de dinars d'or. On assure que les portes étaient au nombre de 15,000, revêtues de fer bronzé ou de cuivre doré et argenté.

Cela deviendrait une chose fastidieuse que de conter par le menu les beautés que l'art et la nature avaient rassemblées dans la délicieuse enceinte de Medina-Azzarah. Ces charmes s'alliaient encore avec les splendeurs de cette cour orientale, la multitude des soldats, pages, eunuques et esclaves de tous les pays et de toutes les religions, richement vêtus de soie et de brocart, circulant sans cesse au milieu des larges rues, et les groupes nombreux de juges, katibes, prêtres ou poètes, se promenant gravement dans les somptueux salons, dans les spacieux vestibules et les vastes antichambres. Il y avait là, en plus de l'Alcazar royal, des demeures magnifiques pour loger les hauts fonctionnaires de l'État; ici, c'étaient des aqueducs qui, amenant les eaux abondantes de la *sierra*, entretenaient une perpétuelle fraîcheur dans les jardins et les bocages ; là, des jardins plantés des fleurs les plus rares, au milieu de charmilles d'orangers, de myrtes et de lauriers; plus loin, des jeux d'eau surprenants, des fontaines, des lacs, des étangs de toute forme et de toute grandeur, des pavillons et des fabriques garantis, par une ombre mystérieuse, des grandes ardeurs du soleil.

Les écrivains de cette époque, les historiens et les poètes, épuisèrent leur talent si varié en descriptions de cette merveille. Lorsque les étrangers visitaient ce palais, sous le règne d'Al-Hakem, à l'époque où les nouvelles constructions avaient été achevées, tous confessaient qu'il n'y avait rien qui pouvait lui être comparé dans les vastes possessions de l'Islam. Les voyageurs, venant des pays les plus lointains, les princes, les ambassadeurs, les trafiquants, pèlerins, religieux ou poètes, plus familiarisés avec les constructions de ce genre, reconnaissaient n'avoir rien vu de comparable dans

le monde entier. Et de fait, la terrasse de marbre poli qui s'élevait au-dessus de l'Alcazar et dominait les jardins, les pavillons d'Orient et d'Occident, le salon doré du pavillon circulaire qui occupait le centre, les extraordinaires travaux de son architecture, la beauté de ses lignes et de ses proportions, la richesse de son ornementation intérieure, ses marbres brillants, l'or bruni, les colonnes du jaspe le plus capricieux, les peintures reproduisant les fleurs les plus variées d'un parterre, son lac d'argent liquide, ses citernes toujours pleines des eaux les plus pures, ses précieuses fontaines ornées de bas-reliefs, chacun de ces objets eût été plus que suffisant pour faire Medina-Azzarah supérieur aux palais si vantés de Bagdad, de Damas et de Constantinople.

Entre toutes ces merveilles on distinguait particulièrement le pavillon central, les fontaines et la mosquée. Le pavillon était soutenu par des colonnes de marbre d'eau incrustées de perles et de rubis et couronnées de chapiteaux d'or massif. Il portait le nom de Salon des Califes *(Kasrul-Kholafa)*, parce que, à leur avènement, c'était là qu'était placé le trône sur lequel ils faisaient leur serment et leur proclamation. Les murailles étaient recouvertes d'or et de marbres transparents de diverses couleurs ; la toiture était composée des mêmes matières, et au centre était suspendue une perle d'une grosseur énorme et d'une valeur inestimable, qui avait été envoyée au calife, entr'autres dons précieux, par l'empereur Constantin-Porphyrogénète. Les tuiles qui recouvraient ce pavillon étaient d'or et d'argent, alternées ; au milieu de ce magique réduit se trouvait un bassin de porphyre rempli du vif argent le plus pur, enfermé dans une arcature de huit arcs d'acier, d'ébène et d'ivoire, incrustés d'or et de pierres précieuses ; le tout était soutenu par des colonnes de marbre poli et de cristal. Lorsque le soleil pénétrait par les ouvertures, ses rayons, qui frappaient la toiture et les murailles, suffisaient pour aveugler. Mais quand An-Nasir voulait intimider quelqu'un des hauts personnages dont la fidélité lui donnait quelque soupçon,

il faisait un signe à un de ses esclaves, et aussitôt la nappe de mercure se mettait à se mouvoir, produisant dans le salon les éclairs les plus fulgurants.

Rien n'était plus imposant et plus majestueux que le serment d'un calife ou la réception d'un grand personnage étranger dans le palais de Medina-Azzarah. Ces deux actes peignent fidèlement la tradition orientale qui est dérivée, on le sait, des puissants rois assyriens et babyloniens. Dans ces deux cérémonies, le but principal que l'on désirait atteindre était d'en imposer à tout le monde et d'amoindrir les spectateurs par l'aspect d'un pouvoir formidable et d'une richesse supérieure à tout ce que l'on pouvait imaginer; pour ces solennités, rien n'était fait à l'improviste. Si, par exemple, la nouvelle arrivait au calife qu'une ambassade lui était envoyée par un empereur, on commençait à tout préparer pour sa réception. Aussitôt que l'ambassadeur touchait terre dans le royaume d'Andalousie, des envoyés du calife s'emparaient de sa personne sous le prétexte qu'ils devaient veiller à ce que rien ne vînt à lui manquer pendant son voyage. Puis ils le conduisaient, avec une nombreuse escorte de cavaliers armés, dans un palais désigné d'avance et situé dans les environs de la capitale. Là, deux eunuques de la propre chambre du roi, fonctionnaires de haut grade, étaient employés à assurer le service autour de l'ambassadeur et de sa suite, mais veillaient à ce que personne n'eût avec lui aucune relation. Pour cela, on joignait aux eunuques d'autres officiers du palais et des *mantis* du calife, qui se hâtaient de balayer les intrus (1).

Pendant ce temps, le roi s'occupait avec activité du cérémonial de la réception. Il allait et venait de l'ancien palais au nouveau, dictait des ordres, et indiquait enfin le jour où les étrangers devaient être admis en sa présence. Tantôt c'était

(1) Il faut voir dans *All-Makkari* la curieuse description de la réception de l'ambassade envoyée par l'empereur Constantin à Abd-er-Rahman III.

dans l'intérieur du pavillon central, tantôt dans les pavillons d'Orient ou d'Occident, où tout était préparé pour la cérémonie (1).

Alors ce salon s'ouvrait dans toute sa splendeur, luxueusement décoré, ayant en son centre un trône magnifique, joyau inappréciable, resplendissant d'or et de pierreries, et sur lequel était assis le calife dans toute sa majesté. A sa droite et à sa gauche ses fils étaient rangés ; puis venaient ses vizirs, ses gentilshommes, les fils des vizirs, les gardes, les *wakiles* et les officiers de la maison. Le patio de l'Alcazar était recouvert de riches tapis et les murailles de *guadamaciles* ou cuirs dorés de Cordoue, dont le secret est aujourd'hui perdu : voiles, dossiers, courtines de soie brillantes, ornaient les portes et les arcades et reflétaient les vives couleurs des oiseaux et des bouquets de fleurs dont elles étaient semées.

Maintenant, que l'on se figure la réception de l'envoyé de Constantin par le calife An-Nasir. En se voyant introduit dans ce magnifique salon, le Grec, à l'imagination ardente, ne pouvait dissimuler son émotion, et sa suite, éblouie et confuse, l'accompagnait jusqu'au pied du trône, où le sultan siégeait dans une attitude hiératique. Il lui remettait ses lettres de créance, et Ben Hayyan, l'un des chroniqueurs arabes de cette époque, nous en a conservé la description.

La lettre de Constantin au Commandeur des croyants était écrite sur vélin azur céleste, avec des caractères d'or ; au centre, en caractères d'argent, se trouvait la liste des présents que lui envoyait l'empereur. Elle était scellée d'un sceau d'or du poids de quatre mitcall, avec l'image du Messie d'un côté et, de l'autre, les effigies de Constantin et de son fils. Ce document précieux était enfermé dans une bourse tissée d'argent, et cette dernière dans une boîte d'or enrichie d'un

(1) Ben-Hayyan dit qu'An-Nasir reçut l'envoyé de Constantin dans le *Pavillon Voûté*, ce qui tendrait à prouver qu'il n'y avait dans le palais qu'un seul pavillon à voûte : ce dernier devait être probablement le Pavillon Central, appelé aussi Pavillon Circulaire, Pavillon Doré et Salon des Califes.

portrait de l'empereur admirablement émaillé. Enfin, le tout était placé dans un étui de soie et d'or tissé.

La lettre aussitôt reçue, le *faguih* Mohammed ben Adi-l-barr, choisi par le calife comme étant l'orateur le plus éminent par son génie et son éloquence, commença une pompeuse harangue, longuement préparée à l'avance, sur le pouvoir et la splendeur de l'empire d'An-Nasir et sur la consolidation définitive de l'empire de Cordoue sous son glorieux règne. Mais, dit le même chroniqueur, cette imposante cérémonie, le silence de cette illustre assemblée, l'éblouissante lumière qui enveloppait le sultan, le troubla au milieu de son discours : sa voix devint défaillante, sa langue se glaça, et il tomba à terre privé de sentiment.

Un étranger, consommé dans le discours et réputé à Iraca comme le prince de l'art oratoire, Abn Ali Al-Kali, en ce moment l'hôte du calife, voulut remplacer l'orateur : il commença par plusieurs phrases éloquentes, mais, à lui aussi, les paroles lui manquent, il devient muet et se retire. Enfin, Ibn-Saïd reprend le discours commencé là où l'avait laissé Abn-Ali, improvise une péroraison brillante en prose et en vers qui ravit tous les assistants, et le calife, d'un geste gracieux, lui témoigne sa satisfaction, quitte à le récompenser plus tard royalement. Malheureusement cette cérémonie est inachevée chez les chroniqueurs arabes. Maintenant nous ferons pénétrer de nouveau le lecteur dans ce même salon transformé pour la cérémonie du couronnement d'Al-Hakem, peu de temps après la mort de son père An-Nasir, et cette scène peut figurer dignement parmi les cadres les plus magiques des *Mille et une Nuits*.

Les huit frères du nouveau calife, conduits à Azzarah au milieu de détachements de troupes armés, et moitié de force, occupaient les pavillons d'Orient et d'Occident : les autres pavillons du palais étaient réservés aux nobles, employés ou courtisans, qui tous attendaient le moment de saluer le puissant souverain. Al-Hakem était assis sur le trône du pavillon

doré. La cérémonie commençait, et les premiers qui s'approchaient de sa personne étaient ses frères, qui lisaient la formule d'inauguration et prêtaient ensuite le serment accoutumé; puis venaient tour à tour les vizirs, leurs fils et frères, les gardes du roi et les serviteurs du palais. Cela fait, les frères du calife, les vizirs et les nobles prenaient place de chaque côté du trône, à l'exception de Isa-ben-Fotoeys, qui restait debout, un peu en avant, pour faire prêter le serment à tous ceux qui entraient.

Dans ce beau salon doré, et de chaque côté de leur maître, se tenaient les eunuques, armés de leurs épées et vêtus de tuniques blanches; aussitôt après, deux autres longues files d'eunuques couverts de mailles et l'épée nue à la main. Les eunuques de garde, aussi armés d'épées, les esclavons, également vêtus de blanc et armés, s'étendaient de chaque côté du parapet. Après ceux-ci c'était encore d'autres esclaves d'un ordre inférieur, puis les archers de la garde avec leurs arcs et leurs carquois. A côté des esclavons se trouvaient les esclaves noirs superbement vêtus et couverts d'armes resplendissantes : ils portaient des tuniques blanches, des casques siciliens, au bras des écus de couleurs variées et des épées damasquinées d'or. A la porte de *As-Suddah*, c'étaient les alcaïdes de l'Alcazar et, non loin d'eux, la garde à cheval des esclaves noirs qui s'étendait jusqu'à la porte des Coupoles *(Babu-l-Akaba)*. Puis se continuait sans interruption la garde des *maulis* ou affranchis du calife, aussi à cheval, et le reste de l'armée, des esclaves et des archers, se prolongeant jusqu'à la porte de la ville qui donnait sur la campagne. La cérémonie terminée, le peuple se retirait et les frères du calife, les vizirs et autres dignitaires demeuraient au palais pour reconduire à Cordoue le cadavre du dernier Commandeur des croyants et lui donner la sépulture dans le cimetière des rois, qui était placé dans l'enceinte des anciens Alcazars.

Mais avant de passer à la description des autres richesses artistiques de la Ville des Fleurs, je terminerai le récit des

splendeurs de la cour de Omniades de Cordoue, par la réception du roi Ordoño IV de Galice, lorsqu'il vint solliciter du même calife Al-Hakem son aide et sa protection. Il s'agissait pour lui de recouvrer le trône dont il avait été dépossédé par son cousin D. Sanche, appuyé de la puissante intervention de Abd-er-Rhaman An-Nasir.

L'hôte royal fut logé dans un palais de Cordoue appelé la *Noria*, et en arabe *An-Na'urah*. Le jour de la réception fut fixé, et le calife envoya ses ordres pour que toutes les troupes prissent les armes, la garde royale et les esclavons ; les ulémas, les théologiens, katibes et poètes furent invités pour assister à l'audience royale et en augmenter l'éclat par leurs harangues et leurs improvisations. Al-Hakem était assis sur son trône, au centre du pavillon, entouré de ses frères, de ses parents, de ses vizirs, cadis et principaux fonctionnaires, tous assis suivant la hiérarchie de leur rang. Ordoño, accompagné des premiers personnages chrétiens de Cordoue, parmi lesquels se distinguait le juge des Mozarabes, Walid Ben Khayrun y Obeydullah, fils de Kasim Al Matram, évêque de Tolède, s'avançait vêtu d'une tunique de brocart blanc et d'un *albornoz* de même étoffe, la tête coiffée, selon l'usage chrétien, d'un bonnet orné de précieux joyaux. Il arriva à cheval jusqu'à la porte extérieure du Palais des Fleurs, appelée des Coupoles, où se trouvaient placés ceux qui devaient le recevoir. Puis, arrivés à la porte intérieure *(Balu-s-suddah)*, tous, à l'exception du roi et de son introducteur Ibn-Talmis, reçurent l'ordre de mettre pied à terre. Lui-même descendit de cheval à la porte du Pavillon Méridional, nommée *Daru-l-jaudal*, sur une plate-forme où il s'assit, en attendant qu'il eût reçu l'ordre d'entrer. Enfin l'avis désiré arriva et Ordoño monta sur la terrasse des Pavillons et, arrivant devant celui de l'Orient où se tenait le calife, il se dépouilla de son burnous, de son bonnet, se découvrit la tête et resta un moment comme absorbé dans une attitude d'admiration pour la majesté et la gloire de celui qu'il venait solliciter. Il s'approcha

ensuite entre les deux haies de soldats et se prosterna à la porte, dans une attitude d'humiliation profonde; il fit quelques pas encore, se prosterna de nouveau et, s'étant relevé, il présenta avec timidité sa main à Al-Hakem, qui la serra amicalement dans la sienne. Il revint sur ses pas sans tourner le dos au calife, et alla prendre place sur un siége recouvert de drap d'or qui avait été préparé pour lui. Les comtes et les chevaliers qui l'accompagnaient furent aussitôt après admis à baiser la main du souverain musulman; ils s'approchèrent les uns après les autres, répétèrent les mêmes génuflexions, puis s'assirent à la file, laissant leur roi au centre.

Aussitôt qu'Al-Hakem eut rompu le silence, le juge des Mozarabes, qui servait d'interprète, souhaita la bienvenue au chrétien; puis, se tournant du côté du calife, il exposa, en termes concis, mais avec force protestations de soumission et d'obéissance, l'objet de sa requête, sollicitant pour lui la puissante intervention du Commandeur des croyants et s'obligeant, s'il voulait l'aider à recouvrer le trône, à le reconnaître toujours comme son seigneur féodal. Puis, afin de surenchérir encore sur son pouvoir et sur sa sagesse, il le priait de se constituer en arbitre et de juger impartialement les différends qu'il avait avec son cousin. Le calife écouta tout ce qui lui fut exposé avec une gravité toute orientale, et comme sa politique parlait surtout en faveur du solliciteur, il répondit que ce n'était pas une raison, parce que son père An-Nasir avait bien reçu don Sanche, pour qu'il déboutât don Ordoño sans aucune réflexion.

Le prince dépossédé renouvela alors ses humbles protestations, exaltant dans son enthousiasme la générosité et la gloire de son puissant protecteur. Puis il se retira, et les eunuques l'ayant conduit dans le pavillon Occidental, ils le firent asseoir sur un coussin de brocart d'or. On lui présenta le hagib Ja'far Al-Mus'hafi (1), qui conversa quelques instants

(1) Ce *hagib* dont nous parlons n'était pas le premier ministre du *mexnar* ou

avec lui, et après l'avoir confirmé qu'il était dans les bonnes grâces de son maître, lui fit revêtir un vêtement d'honneur qui lui était offert par le calife. Il consistait en une tunique tissée d'or et un albornoz de même étoffe ; il était accompagné d'un ceinturon d'or pur semé de perles et de rubis d'une telle grosseur que le grossier chrétien ne pouvait en détacher ses yeux, tandis que l'officieux hagib l'aidait à se revêtir. Les comtes et les chevaliers de sa suite reçurent aussi des vêtements dont la richesse était en rapport et, tous ensemble, ils sortirent de l'Alcazar le cœur rempli de reconnaissance. Au bas du Pavillon Central, où ils avaient mis pied à terre, une autre surprise attendait le prince : il trouva un superbe cheval luxueusement harnaché, avec une selle et une bride d'or bruni. Il le monta aussitôt en bénissant sa bonne étoile, et quitta avec les siens l'enceinte enchantée de Azzarah pour aller se remettre de ces fortes émotions dans le palais où il avait déjà reçu l'hospitalité.

J'ai dit que les fontaines et les jeux d'eaux étaient le principal ornement de ces Alcazars. Ben Hayyan assure que rien n'était comparable à deux d'entr'elles, qui furent rapportées d'Asie pour An-Nasir par Ahenca le Grec, soit pour leur travail exquis, soit pour la valeur intrinsèque de la matière dont elles étaient composées.

La plus grande, en bronze doré, avec des bas-reliefs représentant des figures humaines admirablement ciselées, fut conduite de Constantinople par Ahmed et l'évêque Rabi. La seconde était en marbre vert et fut achetée en Syrie ; elle était considérée par tous les artistes comme un véritable prodige d'art. Quand elle arriva au pouvoir du calife, il ordonna qu'elle fût placée dans l'alcôve du pavillon Oriental, connue sous le nom de *Salon de la familiarité et du soulas*, et il

conseil du calife, mais simplement un de ses chambellans. Cette charge changea sous les derniers Omniades, car chacun de ceux-ci avait un grand nombre de *hagibes*.

voulut qu'elle fût ornée de douze figures d'or rouge, représentant divers animaux, et qui furent exécutées dans les ateliers royaux de Cordoue. On y plaça un lion entre un antilope et un crocodile; de l'autre côté, un aigle et un dragon. Entre ces groupes, une palombe, un faucon, un paon, une poule, un coq, un milan et un vautour. Tous ces animaux étaient creux et versaient incessamment dans le bassin de la fontaine une eau pure comme du cristal.

Rien n'égalait la splendeur de l'appartement de la favorite Azzarah : il s'appelait *Megles almunus* (l'alcôve du lit nuptial). Les fleurs en relief, les mosaïques les plus fines faites par les esclaves chrétiens enlevés à Rome, les fonds d'azur et d'or, les rubans enroulés portant des versets du Coran, en faisaient une rare merveille. Le plafond était en marqueterie de cèdre et de mélèze, avec des ornements d'or et d'argent, et au milieu du salon s'élevait une vasque de porphyre dans laquelle se jouaient des poissons de couleurs variées. Une statue d'or de la favorite, bien que les préceptes du Coran défendissent la représentation des formes humaines, était posée au milieu du bassin.

Une autre statue de la belle Azzarah, tirée du bloc le plus blanc du marbre de Carrare, s'élevait au-dessus d'un portique à trois arcs en ogives, qui précédait l'entrée du pavillon.

La mosquée d'Azzarah, temple d'une structure extraordinaire, et dont toutes les parties avaient été précieusement travaillées, avait 97 coudées de long, depuis la *Algufia* à la *Quiblah*, sans compter le Mihrab, et soixante et une de large. Il fallut 48 années pour la terminer, An-Nasir y ayant employé journellement mille ouvriers consommés, parmi lesquels se trouvaient 300 maçons, 200 charpentiers, et le reste carriers, sculpteurs, doreurs, émailleurs, mosaïstes, peintres, stucateurs, tailleurs de pierre, bronziers, etc. Elle contenait cinq nefs et un patio de quarante-trois coudées, pavé de marbre rouge et dans le centre desquelles il y avait une fontaine versant sans cesse une eau très pure. Cette mosquée avait une

zoma ou minaret carré de cinquante coudées de hauteur. Dans la *Maksurah*, d'une ornementation merveilleuse, se trouvait un pupitre ou *mimbar*, d'une richesse surprenante.

Mais la jouissance de toutes ces merveilles ne pouvait encore distraire leur possesseur, blasé par sa puissance même, car Abd-er-Rhaman III, qui prenait, lui aussi, le titre pompeux d'Amir-al-Moumenim, ou Commandeur des croyants, disait mélancoliquement, vers la fin de sa vie :

« Cinquante ans se sont écoulés depuis que je suis calife de Cordoue : richesses, honneurs, plaisirs, j'ai joui de tout, j'ai tout épuisé. Les rois, mes rivaux, m'estiment, me redoutent et m'envient ; tout ce que les hommes désirent m'a été prodigué par le ciel. Dans ce long espace d'apparente félicité, j'ai calculé le nombre de jours où je me suis trouvé véritablement heureux, ce nombre se monte à quatorze ! Mortels, appréciez la grandeur, le monde et la vie ».

*
* *

Les palais d'Azzarah durèrent fort peu. Depuis l'année 961, en laquelle mourut le dernier de ses fondateurs, les laissant achevés, jusqu'à la triste époque dans laquelle commença l'extinction des Amérites et la guerre civile dans le califat du Cordovais, entre les Berbères et les Andalous, Suleyman et Almudhi, il ne s'écoula pas tout à fait un demi-siècle. Les deux rivaux, alternativement favorisés par le comte de Castille, Sancho Garcia, ravagèrent, l'un après l'autre, la sierra et la campagne, lorsqu'ils étaient vaincus et obligés d'abandonner la ville. Mais les Berbères de Suleyman furent plus féroces que leurs adversaires : ils commencèrent par réduire en cendres le charmant village de Azzahira, peu d'années auparavant les délices du hagib Almanzor et, entrant dans Azzarah en l'an 1010, ils le saccagèrent après avoir passé tous ses habitants au fil de l'épée. Ils y séjournèrent pendant quelque temps, puis ils l'évacuèrent, afin d'étendre leurs terribles

ravages sur toutes les contrées voisines, dont ils détruisirent les granges, incendièrent les moissons, et ne laissèrent pas subsister une seule maison des champs sans y poser leur horrible empreinte. Au milieu de cette grande dévastation, les habitants des campagnes s'enfuirent à Cordoue avec ce qu'ils purent parvenir à sauver, fuyant la rage de cette soldatesque effrénée et la famine qui ne tarda pas à régner dans tout le pays.

Les historiens arabes racontent que cette plaie s'étant étendue dans toute la province, il n'y eut que Tolède et Medina-Cœli qui en furent préservées. Le pays devint si dépeuplé qu'un voyageur pouvait chevaucher deux mois de suite sans rencontrer une âme vivante. Cependant, quoique bien maltraitée par une si affreuse tourmente, la précieuse fleur élevée par An-Nasir, pour la fleur la plus parfumée de son harem, existait encore.

Un roi chrétien qui avait conquis Tolède, le vaillant Alphonse VI, confiant dans l'humiliation dans laquelle avait été plongé l'islamisme et surtout dans l'éclatant prestige que lui donnaient ses victoires, eut envie de Medina-Azzarah et demanda cette fastueuse résidence pour son épouse, à son nouveau maître, l'émir de Séville. Mais Almotamed fut si indigné de cette demande qu'il donna la mort de sa propre main au juif porteur du message. Alfonso voulut le venger et assaillit l'émir avec des forces si considérables qu'il ne lui laissa d'autre ressource que de se jeter dans les bras des Almoravides.

Mais pendant ce temps que devenait Medina-Azzarah ? La Ville des Fleurs avait été abandonnée, et ses délicieux jardins convertis en repaires des animaux sauvages. Les Berbères avaient dépouillé ses pavillons luxueux, volé toutes ses richesses, ruiné cet admirable bassin rempli de minéral liquide, détruit ces trônes d'or et de pierreries, ces fontaines de bronze et de marbre, ces bains voluptueux, ces plafonds incrustés d'or, ces pierres transparentes et ces bois incorruptibles.

Au milieu des siéges nombreux qu'eut à souffrir la cité de Cordoue, la ruine et la désolation s'accumulèrent lentement, mais sûrement, sur le palais des califes. Lorsque le saint roi prit la ville, il ne restait plus debout que les murailles des Alcazars, et bientôt la Ville des Fleurs perdit jusqu'à son nom même, pour ne plus s'appeler que la vieille Cordoue, sous le vocable duquel son emplacement est parvenu jusqu'à nous.

Ce fut Antonio Conde qui, dans son *Histoire de la domination des Arabes*, commença le premier à ressusciter le nom et le souvenir de la villa célèbre du puissant Abd-er-Rhaman, et prononça ce nom mystérieux de Medina-Azzarah, lorsqu'enfin la traduction du compilateur arabe Ibn-Al-Makkari vint apporter de plus vifs détails sur cette merveille des temps et nous en apprendre ce que nous en savons.

Je ne suivrai pas Pedro de Madraso dans l'historique des travaux de la commission spéciale nommée par ordre royal pour opérer des fouilles à Medina-Azzarah; ces travaux furent arrêtés dès le principe par la plus évidente mauvaise volonté; cependant il faut espérer que d'autres savants la reprendront avec une meilleure fortune et feront sortir, de la *dehesa* de Cordoue la Vieja, les richesses artistiques, qui ont été ensevelies dans la plaine, de cette perle qui fut appelée la folie des califes d'Occident.

IX

LA BIBLIOTHÈQUE COLOMBINE

Par ce temps de Colombomanie qui court en Espagne, il semble qu'il ne peut être plus à propos que de s'occuper un peu de cette merveilleuse bibliothèque colombine, conservée encore à Séville dans presque toute son intégrité.

Certes, sous ce rapport, l'Espagne est un pays privilégié,

car n'ayant connu ni guerre de religion ni révolution, qui ont bouleversé l'état social de la France, on peut dire que ses anciennes collections ont traversé les siècles, entières et complètes, pour se développer sous nos yeux dans tout leur radieux éclat.

Ce qui est encore une particularité curieuse à noter, c'est cette sorte de provincialisme qui existe dans la péninsule au point de vue des productions, et principalement des centres intellectuels. Chez nous, Paris a tout absorbé, et à part des archives départementales ou des bibliothèques locales, quelquefois fort riches, il est vrai, tout a été centralisé à Paris. De l'autre côté des monts, il y a encore des traces des anciennes Espagnes, et pour n'en citer que quelques exemples, nous désignerons tout d'abord Simancas, petite ville tout près de Valladolid, où sont entassées les archives historiques du royaume, la bibliothèque de l'Escurial et ses douze cents manuscrits arabes, la plupart inédits, les magnifiques archives des Indes de Séville, et enfin cette bibliothèque Colombine, sur laquelle nous allons porter toute notre attention.

Elle fut formée par Fernand Colomb, fils de l'illustre navigateur. Celui-ci avait fait plusieurs fois le voyage des Indes, soit avec son père, soit avec son frère, l'amiral don Diego. Il mourut à 52 ans, ayant voyagé dans toute l'Europe dans le but d'acquérir les ouvrages les plus rares et les plus curieux. Il légua cette richissime collection au chapitre de la cathédrale de Séville et, après diverses difficultés avec quelques ordres religieux, elle fut définitivement remise aux chanoines.

En débouchant de la *calle Mercaderes*, qui aboutit directement sur la petite place qui entoure de tous côtés la cathédrale, on entre dans le fameux *Patio de los Naranjos*, cour des orangers, où ces beaux arbres sont plantés en pleine terre, non loin de la fontaine où les Arabes faisaient leurs ablutions avant d'entrer dans l'ancienne mosquée qui précéda la cathédrale. Dans un bâtiment qui forme l'un des trois côtés

de la cour a été placée la bibliothèque Colombine, qui comprend trois grands salons et un cabinet. Les ouvrages sont conservés dans de belles armoires en acajou massif et bien sculptées.

Il faudrait un volume si on voulait citer toutes les œuvres rarissimes qui sont conservées dans ce trésor. Je me contenterai donc d'appuyer plus particulièrement sur les principales.

Cette bibliothèque possède un grand nombre d'excellents manuscrits appartenant à la meilleure époque, et d'autres qui, quoique d'une époque plus ancienne, n'en sont pas moins bien écrits. Parmi ceux-ci on doit distinguer une *Divine Comédie,* exécutée bien peu d'années après que le Dante l'eut composée; des missels, des Bibles latines ou hébraïques, des offices de la Vierge, pontificaux et évangéliaires, d'une haute curiosité par leurs vignettes, encadrements et lettres initiales; le livre du *Tesoro,* que l'on a cru longtemps être l'original du roi don Alonso le Savant. L'un des plus notables de ces manuscrits est le fameux *Missel,* dit du cardinal Mendoza, écrit en beaux et grands caractères du XVe et quelquefois du XVIe siècle, et illustré de vignettes dignes de mention. L'une d'elles représente la mort de Jésus, et est d'autant plus curieuse que l'on peut dire que, dans cette composition, on peut voir l'art ancien rompant ses anciennes habitudes et s'élancer vers un monde nouveau. Il faut voir l'expression des visages de Marie et de saint Jean, qui sont assis sur l'un des côtés de la croix; de l'autre se trouve la Vierge, agenouillée et embrassant le bois sacré, les yeux fixés sur le corps de son divin fils. Les soldats, vêtus des costumes de l'époque, sont aussi très remarquables, surtout celui qui, après avoir donné à Jésus le suprême coup de lance, détourne les yeux avec effroi.

Du même prélat et provenant, dit-on, de sa chapelle, existe un autre missel in-folio, de source plus ancienne, moins riche en vignettes, mais précieux pour ses encadrements si variés.

Un pontifical grand in-folio, manuscrit de l'année même de

la mort du roi don Juan I de Castille, c'est-à-dire en 1390. C'est un livre d'une extrême richesse en vignettes, à l'aide desquelles il serait facile de faire une étude détaillée des vêtements, meubles, édifices, armes et vaisseaux usités pendant le moyen âge. Il explique la manière de bénir toutes choses, et il porte, en tête de chaque chapitre, une ou plusieurs miniatures relatives à son sujet. Un missel espagnol in-folio, du XIVe au XVe siècle, splendide par ses lettres capitales. Pour se faire une idée exacte de la richesse de son ornementation, il faut voir les pages 2 et 290, dans les encadrements desquelles, et au milieu d'une variété infinie de feuillages et de fleurs, sont figurés des oiseaux de tous plumages, animaux fabuleux, centaures et génies. Dans les lettres A et G de ces deux pages sont représentées l'Annonciation et la séparation de Jésus et de la Vierge, mais il est impossible de décrire la grâce, l'amour, le charme et surtout le sentiment de chasteté que respirent ces figures. Un missel in-folio, antérieur à l'année 1311, dans lequel le concile de Vienne institua la fête du *Corpus*. Ce livre est remarquable par les lettres d'en-tête de la nomenclature des saints ; ces ornements sont peints en miniature avec une délicatesse telle qu'elle paraît impossible à la main de l'homme. Un évangéliaire avec encadrements réguliers, belles lettres initiales, mais sans miniatures. Un épistolaire de très bon goût, avec beaux encadrements, mais peu de miniatures.

Parmi les manuscrits précieux pour l'histoire locale, qui sont conservés dans la bibliothèque Colombine, il faut en citer un qui a pour titre : *Memorias de Sevilla*, et dans lequel sont décrits les faits notoires et intéressant l'histoire, des lettres écrites à Philippe II et les réponses du roi, et une foule d'autres documents. Le livre est terminé par la description d'un tournois qui fut célébré dans la maison du marquis de Montesclaro, nommé peu après vice-roi de la Nouvelle-Espagne.

Un autre manuscrit, écrit vers 1700, contient un grand nombre de faits historiques sur la vie du roi Don Pedro le Cruel.

Parmi les manuscrits de littérature italienne recueillis par Fernand Colomb, il faut mentionner un recueil du plus haut intérêt contenant des vers de Ecco d'Ascoli, de Dante, Pétrarque, Facio de Uberti, et plusieurs autres parmi lesquels il y en a sûrement d'inédits.

Je passerai sous silence la collection des gothiques. Maintenant, comment les 20,000 volumes légués par Fernand Colomb sont-ils retombés à 10,000, c'est ce que je ne me charge pas d'expliquer. Le roi Louis-Philippe s'est plu à enrichir la Colombine d'une belle collection de livres modernes magnifiquement reliés, ainsi que d'un portrait de Christophe Colomb, de M. S. Lasalle, qui est très remarqué. On ne manque pas non plus de vous faire voir l'épée de Fernan Gonsalez, agrémentée d'une pièce de vers espagnols dans laquelle elle est qualifiée « de huitième merveille ; qu'elle coupa un nombre extraordinaire de gorges moresques, qu'elle ne peut en dire la quantité, mais que ce qu'elle sait bien, c'est qu'elle conquit Séville ».

La Colombine est aussi précieuse par les livres de Christophe Colomb qu'elle conserve sur ses tablettes, livres couverts de notes marginales. L'un d'eux, entr'autres, contient la carte géographique d'Hispaniola, avec le dessin des caravelles *Santa Maria, Pinta* et *Niña,* œuvre de la propre main de l'illustre amiral.

Je sors émerveillé de ces salons magnifiques et me retourne à la porte pour lire l'inscription suivante, dont voici à peu près le sens :

« A la mémoire de D. Fernand Colomb, fils de D. Christophe Colomb, premier amiral, qui découvrit les Indes, lequel, étant à l'âge de 50 ans 10 mois et 27 jours, et ayant travaillé autant qu'il l'avait pu pour les lettres, mourut le 12 du mois de juillet de 1539, trente-trois ans après le décès de son père ; priez Dieu pour eux ».

Cette plaque fut placée par les ordres du duc de Veraguas, dernier descendant du grand navigateur.

X

DE SÉVILLE A CORDOUE

C'est afin de voir tout à mon aise les riches campagnes sévillanes que je pris le train mixte, *tren carreta*, comme disent les Espagnols, qui devait me conduire de la capitale de l'Andalousie à Cordoue. S'il va plus lentement, il a du moins l'avantage de s'arrêter à toutes les stations et a perdu cette vélocité que l'express du Sud semble très envieux de conserver.

La gare du chemin de fer, qui n'a rien de monumental, s'élève entre la *Puerta de Triana* et la *Puerta Real*. Je laisse à droite le curieux faubourg de la Macarena, sur lequel je reviendrai plus tard, la statue en bronze de la Giralda, qui brille dans l'azur du ciel et s'efface petit à petit; bientôt on longe les coteaux au pied desquels sont les ruines de cette célèbre Italica, qui a encore aujourd'hui conservé de si beaux restes antiques, on revoit le Guadalquivir qui déroule ses méandres sinueux au milieu de ces riches campagnes, couvertes de la plus belle végétation.

Ces immenses plaines, à peine accidentées, offrent aux regards des plantations d'oliviers qui s'étendent à perte de vue; partout des *naranjadas*, car les oranges de Séville sont presque aussi estimées que celles de Valence et de Murcie; enfin, ce qui contribue à donner à la voie du chemin de fer et à ses alentours un aspect de paysages africains, ce sont les haies de nopals et de cactus qui ont remplacé ici les clôtures de la Gironde du Midi de la France. Grâce aux épines aiguës qui les garnissent, elles forment une barrière impénétrable aux nombreux bestiaux qui paissent dans la *dehesa*.

Mais, malgré sa lenteur, le train dépasse La Rinconado, Brenes, Tocina, *pueblos* de peu d'importance, et qui montrent dans la vaste plaine leur amas de maisons toutes blanches surmontées d'un clocher carré. Puis des oliviers, toujours des

oliviers, et il faut savoir la réputation des *aceitunas sevillanas*, pour comprendre l'importance capitale des olives comme condiments d'un repas andalous.

Una es oro, dos plata, la tercera mata. — Une c'est de l'or, deux de l'argent, la troisième tue, dit l'un des proverbes de cette riche collection qui règne en Espagne. Il y a des olives de forme ovale qui arrivent à dépasser la grosseur d'un œuf de pigeon, mais ce ne sont pas les meilleures, et il faut voir, dans toutes les tables d'hôte, les convives les piquer délicatement du bout de leur fourchette et en entasser les durs noyaux à côté de leur assiette. Les oliviers de Séville sont la source de l'une des plus grandes richesses du pays, et l'huile que l'on en extrait est envoyée dans toute l'Espagne.

Mais nous voici à Guadajoz où se trouve le petit embranchement qui conduit à la ville de Carmona, et dans laquelle existe encore un très bel alcazar arabe. Puis les plaines recommencent, soulignées au loin par les derniers contreforts de la *Sierra Morena.* Dans ces prairies immenses on aperçoit de nombreux troupeaux de taureaux et surtout des quantités prodigieuses de ces petits cochons, noirs, maigres et agiles, qui ont acquis parmi les gourmets espagnols une réputation qui me paraît parfaitement justifiée. Il est peu de *fondas* — j'entends de *fondas* espagnoles où l'on a conservé encore le culte de la cuisine du pays, où l'on ne vous serve à déjeuner le *jamon á la estremeña,* mais il en est de cela comme du vin de Bordeaux, et l'Estramadure, si vantée, aurait peine à fournir à elle seule tous les jambons qui se consomment en Espagne.

Ni olla sin tocino,
Ni boda sin tamborino.

Ni pot au feu sans lard, ni noce sans tambourin ; ce dicton populaire, d'une grande antiquité, indique bien, en effet, l'importance de ces pourceaux dans la cuisine du pays, où on les appelle *ganado de cerdo,* et qui se nourrissent en grande partie de glands doux.

Mais le train s'arrête à Soria del Rio, vieille ville d'origine romaine et, sans descendre de wagon, je puis voir les faïences incrustées de son clocher qui étincellent aux rayons du soleil. Puis le chemin de fer revient entre le Guadalquivir et un torrent, marche plus lentement, et me voici à Palacio del Rio, baigné par le fameux Génil qui arrive de Grenade, et dont les maisons disparaissent en partie sous les orangers et les grenadiers qui les environnent de toutes parts.

Le train reprend sa marche lente; maintenant ce sont les innombrables palmiers nains qui couvrent la plaine, toujours le Guadalquivir qui tantôt s'éloigne et tantôt se rapproche, et tantôt coule entre des rives couvertes d'arbres verts et de buissons épais : on s'arrête quelques minutes à Hornachuelos et à Posadas, et enfin on commence à voir se dessiner à l'horizon l'intéressant château d'Almodovar del Rio, qui est planté sur un rocher aigu et qui domine complétement la voie de la station.

Cette ancienne forteresse fut bâtie par les Arabes et présente encore des parties en excellent état, car du point où l'on se trouve on croirait voir briller, entre les créneaux de ses murailles, les casques d'acier des cawas et des mamelucks. Le donjon principal atteint une grande élévation et les quatre autres tours d'enceinte sont réunies par des courtines dont les pierres paraissent dorées par les rayons du soleil et se découpent vigoureusement sur l'azur du ciel. Ce château fut réparé par Don Pedro le Cruel, dont on retrouve toujours la trace dans toute l'étendue des Castilles et qui, s'il n'a pas été un bon roi, a du moins trouvé le moyen de faire beaucoup parler de lui.

Maintenant c'est la station de Villarubia, puis, après avoir traversé ces vastes prairies connues sous le nom de *Cordoba la Vieja*, je vois, à droite, en me penchant à la portière, grandir et s'élever cette célèbre Cordoue, dominée par sa mosquée, qui a été appelée bien souvent la huitième merveille, et qui fut le plus extraordinaire chef-d'œuvre de ces puissants Com-

mandeurs des Croyants, dont la bravoure et l'intelligence faillirent asservir le monde.

XI

TYPES ET COUTUMES DE MADRID

On pourrait chercher en vain, aujourd'hui, dans les rues et les promenades de Madrid, cette *manola* oubliée par les siècles, et que Théophile Gautier rencontra si heureusement à l'angle d'un carrefour de la rue de Tolède. Il y a beau temps que la basquine et la petite veste brodée de paillettes ont disparu avec la dernière *manola*, et on ne voit plus celle-ci que sur les éventails placés aux devantures des marchands, sur les aquarelles exposées par les bouquinistes à tous les coins de rue, ou bien dans les immortelles compositions de Goya, au musée du Prado et dans les salons de l'Académie de San Fernando.

La mantille elle-même est en bonne voie de disparaître, et elle n'est plus en usage que parmi les femmes de condition moyenne, à l'exception de certains jours de solennité religieuse, où les grandes dames la portent comme une sorte de souvenir pieux du passé.

Mais la capitale des Espagnes a encore conservé des coutumes particulières, et un certain nombre de types, qui ne se rencontrent pas ailleurs, attirent promptement sur leurs physionomies toutes spéciales les regards des observateurs étrangers.

Parmi l'une des plus intéressantes coutumes de la vie madrilène, il faut noter les jours de courses de taureaux, qui produisent un moment d'effervescence presque impossible à décrire ; la *calle Alcala*, principale artère de Madrid, offre une animation extraordinaire et un aspect que l'on ne peut

rencontrer nulle autre part. La *calesa* traditionnelle a déjà disparu, et il n'est plus possible de parler des fleurs et des ramages qui décoraient sa caisse entourée de devises de mirliton ; mais, en échange, les tramways circulent de plus en plus nombreux, et puis, se croisant dans tous les sens, les omnibus de la Compagnie Oliva, les voitures de l'ancien régime, les charrettes, les jardinières qui sont insuffisantes pour transporter tout le monde. Sur le trajet, qui est converti en promenade pour les gens à pied, on observe la même animation, et le passage des toreros dans leurs voitures, des picadors sur leurs chevaux, des alguazils dans leur costume traditionnel, forment le sujet des conversations.

Je me souviens que le jour des courses hispano-portugaises, les chevaux qui avaient été envoyés de Portugal pour ces combats attirèrent l'attention de la multitude. On les voyait marcher les uns derrière les autres, remontant la *calle Alcala*, leur tête fine et légèrement busquée ombragée d'un panache, et caparaçonnés de velours de couleurs différentes, brodés de canetilles d'or ou d'argent.

Les courses de chevaux, *carreras de caballos*, commencent, elles aussi, à attirer un public tout particulier, mais je dois ajouter bien vite que le gros de la population se montre assez indifférent à ces jeux, et qu'il se contente d'aller voir défiler les équipages de maître sur les *Paseos de la Castellana*, *de Recoletos* et du Prado. Voir courir des chevaux n'est pas encore entré dans les mœurs des gens de Madrid.

Les courses de vélocipèdes paraissent devoir faire leur chemin dans le monde, mais moins bien cependant que les jeux de pelote, qui ont déjà deux places établies à *Fiesta Alegre* et à *Jai-Alai*. Les joueurs les plus en renom, les héros de la pelote, ont leurs photographies exposées à toutes les vitrines, ni plus ni moins que les toreros les plus fameux.

Je passerai sous silence les *verbenas*, qui allaient disparaissant tous les jours, mais qui semblent maintenant jouir d'un regain de vie : fêtes typiques et caractéristiques du vieux

Madrid, dont des lampions et quelques guitares font tous les frais; on danse au coin des rues ou sur les *plazuelas*, et tout le monde est content.

L'une des curiosités de Madrid, pour les étrangers, c'est toujours les *horchaterias*, où se débite cette fameuse *horchata de chufas* dont tous les auteurs français ont fait des éloges si pompeux. Mais, hélas! elles ont perdu une partie de leur aspect si pittoresque, car les blondes Valenciennes, en costume national, qui servaient autrefois le frais breuvage parfumé, ont été remplacées par des jeunes femmes venant de n'importe où et habillées comme tout le monde.

Il devient tous les jours plus difficile de saisir quelques traits saillants de la vie populaire dans les quelques rues où elle paraît s'être réfugiée. Pour en retrouver quelques traits curieux à noter, il faut s'enfoncer très avant dans les rues les plus anciennes. On voit, par-ci par-là, quelque *aguador*, son baril plein d'eau sur l'épaule, et qui s'engage sans frémir au plus épais de la foule, distribuant, à droite et à gauche, les plus formidables horions; ici, c'est un ânier précédé de sa file de baudets portant des charges énormes sous lesquelles ils s'avancent sans fléchir; puis voici l'employé des eaux de la ville, avec son tuyau de cuir à la main : bientôt une trombe d'eau s'élève du sol et, projetée à 30 mètres, arrose indistinctement les passants et la chaussée; puis ce sont des marchandes de marrons aux portes des débits de vin. Dans la *calle Atocha*, je signalerai toutefois une industrie singulière, celle de raccommodeur d'outres à vin, qui remplacent ici les tonneaux à vin. Devant la porte, une suite de *pellejos*, gonflées par l'épreuve de l'eau dont elles sont remplies, ressemblent à des corps d'animaux auxquels on a coupé les pattes et la tête.

A l'antique *calesero* a été substitué le conducteur de tramways; au lanternier d'hier, l'employé de la Compagnie du gaz d'aujourd'hui; à la *ramilletera*, qui courait partout avec son petit étal devant elle, les *puestos de flores;* à l'aveugle qui

vendait les journaux ou bien ces curieuses chansons populaires de bandits ou d'amoureux, on a donné comme remplaçants d'agiles gamins aux jambes lestes et qui courent partout les bras chargés de feuilles encore humides, en vous assourdissant de leurs cris répétés. Enfin, je puis encore citer ce particulier bien rasé, en casquette de soie et petite veste de couleur claire, à la chemise blanche, sans cravate, agrafée d'un bouton d'or ou d'argent, et que le public de Madrid couvre de son mépris, tout en s'en éloignant le plus qu'il lui est possible. Le *chulo* ou *rata* est l'une des plaies de la capitale, car il passe, avec la plus grande facilité, de la simple substitution d'un porte-monnaie au savant maniement de la *navaja*, qu'il porte toujours avec lui, quoiqu'elle soit soigneusement dissimulée.

Maintenant, écoutez le fracas épouvantable qui s'élève à la *Puerta del Sol* de 5 à 8 heures du soir, les vociférations des camelots vendant les objets les plus variés, les crieurs de journaux, les cris des cochers, et vous n'aurez qu'une idée bien affaiblie de l'intensité de la vie, et une peinture bien peu colorée des types et des physionomies que l'on peut encore rencontrer dans cette ville de Madrid.

XII

LA BIBLIOTHÈQUE DE L'ESCURIAL

L'heure de l'ouverture de la bibliothèque vient de sonner et je me hâte de suivre mon petit guide qui, à travers des escaliers interminables et des corridors sans fin, me fait passer par les *claustros menores* et me conduit enfin devant la porte de la bibliothèque. Elle est située dans l'angle d'une galerie, et construite en bois précieux et de diverses couleurs. Sur le fronton se trouve, en lettres d'or, une sentence d'ex-

communication contre ceux qui déroberont des livres ou des objets précieux. Enfin la porte s'ouvre, et un moine augustin nous invite à entrer. J'avoue que mon cœur bat un peu en pénétrant dans cette magnifique galerie, dans laquelle sont conservés des trésors. On n'est pas impunément bibliophile et bibliothécaire sans ressentir quelque émotion en songeant que tant de richesses sont encore inexplorées.

Mais examinons tout d'abord la galerie elle-même, avant de dire quelques mots sur les livres splendides qu'elle renferme. La salle, toute en longueur, de plus de 50 mètres, est entièrement pavée de marbre blanc et noir. Au milieu de cette pièce se trouvent cinq tables de marbre et de bronze, offertes par Philippe II. Sur ces tables sont placées d'élégantes vitrines qui contiennent les perles de la collection. Ce ne sont que manuscrits à enluminures d'une fraîcheur de tons incroyable : livres d'heures des rois catholiques, de l'empereur Charles-Quint et de sa femme Doña Isabelle, dont la variété dans l'ornementation fait véritablement rêver; ceux de Philippe II et d'autres souverains y sont aussi exposés; un Coran unique, tout pointillé d'or et d'argent, des manuscrits arabes dignes de l'Alhambra, et ce fameux *Codice Aureo*, écrit en lettres d'or fin, sur feuilles de parchemin. Ce dernier attire principalement mon attention, car je sais qu'un savant érudit espagnol a eu le courage de calculer qu'il contenait 168 feuillets, et que l'or qui avait servi à l'écrire pèse 17 livres. Je dois passer sur un manuscrit de Virgile possédant une miniature à chaque page; sur des monuments merveilleux de l'art byzantin qui contiennent les préfaces de saint Jérôme, les canons d'Eusèbe de Cesarée et les Quatre Evangélistes, commencés par ordre de l'empereur Conrad et terminés seulement sous le règne de son fils Don Henri, en 1050. Mais il existe, dans cette collection splendide, des œuvres plus anciennes encore, et parmi celles-ci : le *Codice Vigiliano*, composé par le moine Vigila en 976, le *Codice Emilianense*, qui fut écrit en 994, sans compter le traité complet des Conciles de Tolède.

Si l'on veut des détails plus particuliers sur cette suite de manuscrits précieux, je me contenterai de citer deux volumes de pièces réunies en recueil, et qui contiennent une foule de documents inédits sur l'Amérique.

Plus loin vient un album de dessins en demi-teinte, qui ont été faits pour l'exécution des broderies qui couvrent les magnifiques ornements d'église de l'Escorial; un manuscrit français de « Juvénal » du commencement du XVe siècle, avec initiales ornées et dix miniatures représentant des scènes de guerre, tournois à pied et à cheval, etc.

Enfin je terminerai par le livre d'heures de la reine Isabelle la Catholique qui, en outre de ses précieuses enluminures, est surtout remarqué par la sévère reliure qui le recouvre, reliure ornée des blasons d'Espagne, émaillés, mais sans l'héraldique grenade, ce qui indique exactement qu'il fut exécuté avant la conquête.

Sur l'une des tables est exposé un magnifique globe terrestre offert par Philippe IV; dans un enfoncement produit par un balcon est un riche médailler en bois précieux. La bibliothèque est divisée en trois parties par deux arcs soutenus par des pilastres, et où sont les portraits des rois Charles-Quint, Philippe II, Philippe III et Charles II. Les voûtes sont couvertes de belles fresques des deux peintres Peregrin Tibaldi et Bartolomé Carducci. Elles sont malheureusement en mauvais état dans quelques-unes de leurs parties, ayant beaucoup souffert de l'incendie de 1772 et de l'occupation de l'armée anglaise pendant la guerre de l'Indépendance, car les alliés des Espagnols avaient placé là un atelier de cordonnerie de deux cents hommes. La bibliothèque est entourée d'armoires grillées en bois précieux contenant les livres. Une particularité qui frappe tout le monde, c'est que les livres ont la tranche tournée du côté extérieur, et que les titres des ouvrages y sont écrits de haut en bas.

La galerie réservée aux manuscrits est placée au-dessus. Elle est extrêmement riche en ouvrages grecs, dont un cata-

logue raisonné a été publié par M. Damas Hinard. Il y a des manuscrits hébreux, arabes et latins en grande quantité ; une Bible en grec qui a appartenu à l'empereur Cantacuzène ; un superbe Ptolémée dans un état de conservation admirable ; des livres chinois, et une riche collection de plans d'artistes célèbres.

Cette bibliothèque incomparable fut constituée, en premier lieu, à l'aide de 4,000 volumes, presque tous manuscrits, donnés par Philippe II. Ils provenaient, pour la plupart, des bibliothèques de Diego de Mendoza et Antonio Agustin, archevêque de Tarragone. Puis ils furent augmentés de 94 ouvrages donnés par Pedro Ponce de Léon, 234 imprimés et manuscrits de Fr. Jeronimo de Zurita ; 133 provenant de la chapelle royale de Grenade ; 87 du docteur Juan Paez de Castro ; 31 manuscrits de Diego Gonzalez, prieur de Roncevaux ; 45 d'Alonso de Zuñiga ; 486 provenant de la bibliothèque du marquis de los Velez ; 935 du cardinal de Burgos ; 139 confisqués par l'Inquisition. Tel fut le nombre des volumes, qui monta bientôt à 10,000 sous le règne de Philippe II. Ils furent classés et catalogués par Arias Montano, aidé du Fr. Juan de San Jeronimo, qui en fut le premier bibliothécaire. En 1609, la collection s'enrichit des livres du licencié Alonso Ramirez de Prado, qui furent achetés par Philippe III, et, en 1664, de 3,000 volumes arabes, qui furent pris à bord du navire de Muley-Zidan, empereur du Maroc.

Philippe II donna à la bibliothèque plusieurs rentes considérables, destinées à assurer son augmentation et son entretien. Il y joignit aussi l'obligation d'y placer un exemplaire de tous les ouvrages qui seraient publiés en Espagne. Mais à côté de cet apport continuel de richesses, les collections souffrirent aussi plusieurs désastres. Ainsi, par un acte de barbarie incroyable, en 1613, on arracha aux livres les ornements en métaux précieux, tels que fermoirs, coins, clous, sous le prétexte spécieux d'employer les sommes qui devaient en provenir à l'acquisition de nouveaux ouvrages. L'incendie de

1671 consuma, paraît-il, plus de 4,000 manuscrits et imprimés, et ce sinistre fut encore renouvelé en 1763. La translation de la bibliothèque de l'Escurial à Madrid fut ordonnée par le gouvernement de Joseph Napoléon. Cependant, malgré tout, il existe encore à peu près 36,000 volumes, y compris les manuscrits ; ceux-ci se subdivisent en 567 grecs, 72 hébreux, 1,284 arabes, 1280 latins.

Ce sont les Pères Augustins qui sont chargés du service de la bibliothèque. Le jeune Père qui me fait voir toutes ces richesses me dit aussi qu'elle est ouverte tous les jours aux travailleurs, et qu'il n'est besoin d'aucune autorisation spéciale. On fait en ce moment le catalogue raisonné et il n'est pas près d'être achevé. A côté se trouve la salle de lecture et de travail, où l'on conserve quelques objets précieux.

XIII

LA CALLE DEL CANDILEJO ET LA MAISON DE PILATE A SÉVILLE

Le visiteur étranger qui se décide à explorer l'Espagne et qui a mis dans son programme l'étude des plus beaux monuments, a de la peine à se faire à ces pertes de temps qu'il est obligé de subir sans cesse, même lorsqu'il s'agit d'édifices voués au culte public. C'est ainsi qu'en pénétrant dans le *Patio de los Naranjos*, qui précède la cathédrale de Séville, j'appris avec un sentiment d'ennui, d'un de ces guides permanents qui se trouvent toujours aux portes des monuments, que l'église était fermée de midi à deux heures ; il est vrai qu'il me proposa, en guise de compensation, de me faire visiter la maison de Pilate, qui est l'un des palais les plus curieux de Séville.

Nous voilà en route : l'air, qui était encore très frais le matin même, était devenu embrasé, et un soleil de feu me criblait de ses flèches; je marchais rapidement à côté de mon guide, dans ces rues étroites et tortueuses dont je parlerai plus longuement. On n'y est pas, d'ailleurs, gêné par les voitures, et les principaux moyens de transport se réduisent en partie à ces beaux et grands ânes andalous, forts comme des mulets, et qui vont tout chamarrés de rubans et de pompons. Ces murailles blanches, ces fenêtres rares, et, au fond de tous les corridors, ces grilles de bronze doré et à claire-voie, à travers lesquelles on aperçoit les fraîches verdures des *patios*, montrent que la vieille cité arabe n'a pas changé de coutumes, tout en ayant depuis si longtemps changé de maître. Je traverse la *calle Abades*, puis me voici dans la *calle del Rey Don Pedro*, où j'aboutis enfin après avoir traversé un dédale de petites rues. Ici mon guide m'arrête et me fait remarquer, au coin de la *calle del Candilejo*, ou du Chandelier, un buste du roi Don Pedro, dans le style du XVIIe siècle, et qui le représente le sceptre en main, la couronne en tête. Cette sculpture est appelée par le peuple *la Cabeza del Rey Don Pedro*, la tête du roi Don Pedro, et mon petit jeune homme murmure à mon oreille je ne sais quelle histoire confuse que j'écoute à peine, mais qui me remet en mémoire une curieuse anecdote qui donna naissance à cette statue. Elle a, d'ailleurs, été racontée par Ayala, le chroniqueur castillan, et, après lui, par Mérimée, dans son *Histoire de Don Pedro le Cruel*.

Le roi aimait fort, pendant les premières années de son règne, et à l'exemple de khalifes Omniades, à parcourir, la nuit et déguisé, les rues de Séville. Or, un soir, comme il se trouvait seul dans la *calle del Candilejo*, il eut un duel avec un gentilhomme qui lui était inconnu, mais qu'il eut le malheur de tuer d'un coup d'épée. Une vieille femme, qui s'était mise à la fenêtre, avait reconnu le roi malgré l'obscurité de la nuit, car Don Pedro était affligé d'une infirmité qui faisait que ses genoux craquaient en marchant; elle fit son

rapport aux *alguaciles* et, le lendemain, en se présentant devant le roi, le *corregidor* lui annonça qu'on avait trouvé le cadavre d'un homme tué en duel dans la *calle del Candilejo*, et lui demanda ce qu'il fallait faire. Don Pedro avait rendu des édits très sévères contre les duellistes, et il ordonna que le coupable fut exécuté. Qui fut bien embarrassé ? Ce fut le magistrat sévillan ; il s'en tira cependant avec esprit : il fit couper la tête à une statue du roi et ce dernier, après avoir récompensé la vieille femme, fit placer son buste dans une niche pratiquée à l'angle de la maison. La statue primitive a été détruite par les années, et remplacée par une plus moderne, mais il a fallu protéger les traits augustes du justicier par une grille de fer, aux barres très rapprochées, car les gamins de la ville s'amusaient à prendre le buste pour cible, et le criblaient de cailloux. On voit encore la petite fenêtre à laquelle la tradition assure que se plaça la vieille pour assister au duel.

Mais je reprends ma route au milieu des rues entortillées comme des couleuvres, des impasses ne menant à rien, des carrefours, des petites *plazuelas*, et je débouche enfin sur la *Plaza de Pilatos*, entre les rues *Imperiales* et de *Caballerizas*. Jamais place plus tourmentée et plus anguleuse que celle-là, le soleil l'inonde de ses rayons et fait reluire ses petits pavés propres et blancs. Dans un coin noyé d'une ombre violette, un grand mulet d'un blanc laiteux qui porte le harnais des époques moresques, tout piqué de paillettes, attend philosophiquement qu'on le charge de paniers remplis d'oranges. De tous côtés de brusques oppositions d'ombre et de lumière produisent des effets impossibles à décrire, mais qui auraient fait le bonheur, ou peut-être même le désespoir d'aquarellistes de ma connaissance.

Je me dirige vers la porte de la maison de Pilate, dont l'aspect extérieur n'offre d'ailleurs rien de bien majestueux. Le palais appartient au duc de Medina-Cœli, et l'*encargado*, bel Andalou de bonne mine, reçoit une *peseta* que chaque

visiteur est obligé de donner : ces sommes sont appliquées aux travaux de restauration de la cathédrale.

La porte aussitôt ouverte, l'enchantement commence. On raconte que la construction de cette maison, commencée par Don Fadrique Enriquez de Ribera, premier marquis de Tarifa, fut due à un voyage en Terre-Sainte, et qu'il voulut élever un édifice reproduisant exactement le plan de l'ancienne maison de Pilate à Jérusalem. Le rez-de-chaussée, qui forme un grand *patio*, au milieu duquel est une belle fontaine, se réduit à un vaste salon et des galeries entourant la cour intérieure ; la décoration est moresque et montre une visible tendance à l'imitation de l'Alcazar de Séville ou de l'Alhambra de Grenade, tout en notant quelques ornements appartenant au style plateresque et même à l'art ogival. Le tout est orné de bustes et de bas-reliefs romains venus d'Italie. Les ciceroni habituels ne manquent pas de vous signaler le prétoire de Pilate, la colonne où Jésus fut fouetté et le puits sur lequel saint Pierre était assis lorsqu'il renia le Sauveur. Le beau *patio* ou galerie supérieure, aussi entouré d'arcades et de galeries, est une merveille de conservation. Au centre de la cour est une large vasque de marbre soutenue par des dauphins et, aux quatre angles, quatre belles statues romaines. Mais ce qui donne à ce palais un charme et un aspect tout particuliers, ce sont les *azulejos* ou carreaux de faïence, polychromes ou irisés, qui garnissent les parois des galeries et des chambres, et montent même quelquefois jusqu'au plafond.

La chapelle offre un très curieux mélange des styles plateresque et ogival, les petites fenêtres sont repercées à jour comme un ouvrage de filigrane, puis, partout, des arabesques, des ciselures, qui ressemblent à la plus délicate orfèvrerie.

Un portique soutenu par des colonnes de marbre de la plus grande noblesse conduit dans le jardin, où les orangers, les lauriers et les myrtes font éclater les tons si divers de leur verdure semée de fleurs et de fruits. C'est un enchantement sans pareil, et il est impossible de voir un endroit plus frais et plus charmant.

Quoiqu'il fasse chaud dans les rues de Séville, on ressent je ne sais quelle impression glaciale en passant dans ces vastes salles et dans ces escaliers gigantesques ; il est certain que cette maison, comme toutes celles de l'Andalousie, est admirablement disposée contre la chaleur. Les galeries sont d'une hauteur démesurée ; les murailles, revêtues de faïences, les parquets, de mosaïques, et les escaliers, de marbre : les lueurs du jour ou des lumières font miroiter ces surfaces polies, comme si l'on se trouvait dans un immense aquarium. On sent qu'il est possible d'y braver les quarante degrès de chaleur que chaque été jette sur Séville. A l'extrémité d'une galerie, à l'angle d'une terrasse, le gardien de la *Casa de Pilatos* me fit voir un endroit où, cette année même, il avait fait cuire des œufs, tout simplement en les exposant au soleil ; en revanche, ajoutait-il, le froid était mortel pour eux, et cela se comprend de reste après un séjour de quelques heures dans une de leurs maisons.

Une croix de marbre est incrustée sur la porte de l'édifice et rappelle la première de ces quatorze stations que fit Jésus sur son chemin douloureux, et dont le marquis de Tarifa rapporta les distances en 1521 : il voulut en fixer le souvenir en les traçant à travers la ville. Chose digne de remarque, ajoute le guide qui ne me quitte pas d'une semelle, la dernière fut aboutir à cette fameuse *Cruz del Campo*, ou Croix des Champs, qui avait été érigée près du canal de Carmona, en 1482, par les rois catholiques.

XIV

COUP D'ŒIL SUR GRENADE

Quien no visto á Granada,
No ha visto á nada.

Ce dicton populaire est sur les lèvres de tous, même de

ceux qui n'ont jamais mis les pieds en Espagne et ne connaissent pas un seul mot de la noble langue castillane. C'est qu'il est bien peu d'esprit cultivé qui n'ait entendu parler de l'Alhambra, de ses merveilleux palais et de l'ancienne et incroyable richesse de ses rois.

On a beaucoup trop répété que, dans cette vieille ville arabe, il ne restait plus aujourd'hui un seul fragment de son ancienne splendeur moresque ; ce qui est plus vrai, c'est que ce prodigieux Alhambra efface complétement tous les vestiges qui sont disséminés çà et là dans la cité, et que les touristes impatients se hâtent de se précipiter vers ce merveilleux palais en lui accordant tous leurs instants, et négligent ainsi bien d'autres édifices qui méritent, sans aucun doute, d'attirer quelque peu leur attention.

Je n'ai certes pas l'idée de faire ici l'histoire de Grenade, pas plus que de m'occuper sous quel empereur et à quelle époque elle a été édifiée, je veux seulement promener le lecteur dans quelques-unes de ses rues, et lui montrer ce qu'il peut y avoir de curieux dans ces voies étroites et tortueuses.

Elles ressemblent, d'ailleurs, à s'y méprendre, aux rues de Cordoue et de Séville, et montrent bien la physionomie toute particulière de ces villes arabes, où tout était sacrifié pour combattre la chaleur. Mais avant de tourner et retourner sans fin dans ces murailles blanchies à la chaux, je dois dire quelques mots de cette *Vega de Grenade,* fameuse dans l'histoire, et que l'on commence à traverser aussitôt que l'on a laissé Bobadilla.

Après avoir quitté Cordoue on traverse plusieurs stations aux noms romantiques, telles que Valchiller, Torres Cabrera, Fernan Nuñez, dont le vocable est porté par une grande famille bien connue en Espagne, puis vient la ville de Mantilla, dont les maisons blanches et couronnées de terrasses s'élèvent sur une colline, à droite de la voie ; c'est Aguilar et plusieurs autres, entourées d'un paysage des plus enchanteurs et des plus réjouissants. Après Bobadilla, la campagne devient

plus riche, mais le train, qui court avec rapidité, commence à entrer dans la *Vega*, le jardin de l'Andalousie. Voici Antequera, assise sur ses collines, et qui était autrefois célèbre par ses contrebandiers; la campagne est arrosée par des centaines de ruisseaux d'une eau pure comme le cristal; la vigne, les citronniers, les orangers, les amandiers poussent avec force dans cette terre fertile; la voie du chemin de fer est bordée par des plantes tropicales dont les feuilles aiguës ressemblent à des lames de sabre ou à des fers de pertuisanes; enfin la végétation déploie une force et une puissance que je n'ai pas encore trouvées dans cette riche Andalousie. Bientôt, voici le Génil, qui roule, paraît-il, des paillettes d'or; des cascades se précipitent de tous côtés en bouillonnant; au lieu de l'*agua fresca*, *agua mantecada*, que l'on entend crier à toutes les stations des chemins de fer d'Espagne, des petits gamins viennent offrir aux voyageurs des roses charmantes, quoique la saison soit assez avancée.

Mais nous sommes toujours dans la *Vega*, où avaient lieu autrefois les continuels combats des Mores et des Chrétiens, et les luttes incessantes des Zégris et des Abencerrages; c'est là que les brillants émirs Alabez et Abenamar combattaient dans les tournois, sous les beaux yeux noirs des sultanes. Après Illora, on découvre Santa-Fé, la ville que les rois catholiques avaient fait construire afin de mieux assiéger Grenade; on raconte que les soldats et les capitaines mirent eux-mêmes la main à l'œuvre, et, trois mois plus tard, le travail était achevé. Santa-Fé, dit un chroniqueur castillan, était la seule ville d'Espagne qui n'eût jamais été souillée par le pied d'un More. Il existe, au sujet de ce siége, une curieuse tradition qu'on me permettra de citer en quelques mots :

On prétend que, lorsque le siége fut posé devant Grenade, la reine Isabelle la Catholique, afin de bien montrer à tous sa ferme résolution de prendre le dernier boulevard de la puissance arabe, fit le vœu singulier de ne pas changer de chemise avant la reddition de la ville. Mais la reine avait beau être

reine, et, ce qui ne gâte rien, une femme charmante, le siége dura si longtemps que, lorsque Grenade lui fut remise, la royale chemise avait pris une teinte jaunâtre qui donna naissance à la fameuse couleur isabelle, de laquelle elle a pris le nom. Il est vrai qu'un écrivain espagnol s'est inscrit en faux contre ce fait; mais, n'ayant aucune autorité pour cela, on peut classer ce malheureux dans la catégorie de ceux qui nient tout, même ce qui peut rendre l'histoire amusante, au lieu de la laisser aussi dure et aussi rébarbative que leurs indigestes compilations.

Quoi qu'il en soit, et malgré son grand passé, la ville de Santa Fé, après avoir logé de braves soldats et de nobles capitaines, n'est plus habitée, aujourd'hui, que par des cultivateurs et des mendiants. Et pendant que la locomotive siffle, annonçant ce nom magique de Grenade, je relis ces vers d'un vieux *romancero* acheté en passant chez un bouquiniste de Madrid, et dont les premiers, que je donne ci-dessous sans les traduire, disent le grand amour que portaient les Arabes à leur ville de prédilection :

Que castillos son aquellos ?
Altos son y relucian
El Alhambra era, senor,
Y la otra la Mezquita,
Los otros los Alijares
Labrados a maravillas,
El Moro que los labraba
Cien doblas ganaba al dia ;
El dia que no labraba
Otros tantos se perdia
El otro es Generalife,
Huerta que par no tenia ;
El otro Torres Bermejas
Castillo de gran valia
Si tu quisieses Granada
Contigo me casaria ;

Darrete en arras y dote
A Cordoba y a Sevilla,
Casado soy, rey Don Juan,
Viuda no lo seria
El Moro que aqui me tiene
Muy grande bien me queria.

Mais à la poésie succède la prose, car le train est entré en gare avec un bruit infernal, et me voilà à même de me débattre au milieu d'une nuée de *mozos de fonda*, qui semblent vouloir dépecer mes bagages afin d'en emporter chacun un morceau.

Il y a peu de villes comme Grenade. A chaque pas que l'on fait dans ses rues, sur ses places, sur ses promenades, on a devant soi un tableau plein de poésie et de couleur, et, quoiqu'on en ait dit, on voit partout les nombreuses traces du génie des Arabes.

L'*Albaycin*, qui fut construit par les Mores chassés de Baëza, est aujourd'hui occupé par d'humbles masures croulantes, qui cachent à demi leurs ruines sous les nopals et autres plantes vivaces. Dans les *calles de Yareguas, del Agua, de los Oidores*, sur la rampe *del Chapi*, on trouve de fréquents vestiges d'architecture : galeries, arcs, chapiteaux et aljimez; sur les bords du Darro, on voit d'anciens bains moresques qui servent aujourd'hui de lavoir, mais à l'intérieur desquels on peut remarquer un beau patio et plusieurs salles de repos. Cependant, des nombreuses mosquées qui élevaient dans ce beau ciel bleu leurs minarets élancés, il ne reste plus aucune trace; je traverse plusieurs de ces rues, et me voici à l'hôtel de *Los Siete Suelos*, c'est-à-dire des sept étages, qui a pris son nom de l'une des tours de l'Alhambra.

Il est trop tard pour monter au palais, dont les hautes murailles couronnent la ville, et je profite des quelques heures de jour qui me restent pour m'égarer un peu dans ces rues qui croisent dans tous les sens leurs écheveaux embrouillés.

On ne peut se faire une idée de ce qu'était Grenade au temps

de la domination moresque : soixante-dix mille maisons étaient environnées par une muraille épaisse, hérissée de plus de mille tours. Aujourd'hui il y a quarante mille habitants à peine, mais parmi les gens du peuple, que l'on rencontre à chaque pas, il est facile de s'assurer, à leurs yeux noirs et à leur teint basané, que les fils de Mohammed n'ont pas complétement quitté le sol de la péninsule. Et, toutefois, que de ruines entassées, et que penser de ces amas de décombres qui remplacent aujourd'hui les riches habitations des sultanes et des émirs.

Passons rapidement sur les promenades de Grenade, sur lesquelles je reviendrai plus tard, pour dire quelques mots d'un palais arabe disparu, mais dont les descriptions nous ont été conservées par les chroniqueurs musulmans. Quoique jusque dans ces derniers temps son emplacement soit resté incertain, on croit cependant pouvoir le retrouver dans le cimetière actuel, où il a été découvert de beaux restes. Une romance moresque dit que les oiseaux, trompés par l'apparence des murs lambrissés de ce palais, venaient se percher et faire leurs nids, sur ses corniches et ses guirlandes de fleurs, comme au sein d'une forêt, et la tradition rapporte que, dans la suite, plus de quatre cents esclaves, occupés sans relâche à recueillir sur le plancher des appartements abandonnés les paillettes d'or tombées des murs, rapportaient chacun à leur maître cinq réaux d'or par jour, soit au total deux mille réaux en quelques heures. Le métal employé à la décoration du château avait été primitivement extrait du sable du Génil, dont les eaux le charriaient en proportion assez notable, après l'avoir emprunté aux alluvions de la Sierra.

Cependant, au cours de cette promenade, me voici sur cette célèbre place de Bibarambla qui mériterait, à elle seule, un article particulier, et je vais terminer ces lignes par quelques mots sur la *Casa del Carbon*, l'une des plus importantes de celles qui furent construites par les Mores grenadins.

Elle est située derrière l'Hôtel de Ville et fait face à la rue

et à la porte de l'Alcaïceria, qui était autrefois l'ancien marché de soie. On y voit, au centre, un magnifique arc arabe, d'une forme pure et gracieuse, admirablement conservé et orné de la devise musulmane en beaux caractères coufiques :

« Dieu est unique, Dieu est un, il n'engendre pas et n'a pas été engendré, il n'a pas d'égaux ! »

Au centre se trouvait un autre arc déjà détruit, mais dont les traces paraissent encore ; dans le charmant vestibule qui suit la porte d'entrée, les murailles sont décorées d'arcs engagés avec des inscriptions. A l'intérieur se trouve un *patio* entouré de trois galeries ; il ne faut chercher rien de poétique dans cette construction, car ce n'était pas autre chose que la réserve des grains, nommée, en arabe, *Gididia*, et qui, selon la tradition, appartenait en propre aux reines mores ; aussi, pas d'*azulejos* brillants, pas de stuc poli comme le marbre et brodé d'arabesques. Il y avait un pont *del Carbon* au devant de cette maison, l'une des mieux conservées de la ville de Grenade, si on en excepte l'Alhambra.

Il n'y a pas seulement que des restes de maisons moresques dans cette ville si fortunée : pour le plaisir des archéologues et des historiens, il y a aussi des palais du commencement de la Renaissance, qui sont de véritables bijoux. A la visite de ceux-ci j'ai consacré plus d'une demi-journée ; j'aurai donc l'occasion d'en causer plus longuement dans une étude qui leur sera plus particulièrement réservée.

XV

STATUES ET PLACES PUBLIQUES DE MADRID

Je crois avoir déjà mentionné les laides statues et les poses grotesques que le ciseau du sculpteur avait données aux rois et reines d'Espagne qui bordaient les grandes allées du *Retiro*

conduisant à l'*Estanque*. D'un autre côté, j'ai consacré plusieurs lignes aux deux places principales de Madrid, qui s'appellent la *Plaza Mayor* et la *Puerta del Sol*. Je n'aurai donc pas à m'occuper ici de ces deux dernières ; mais, parmi les soixante-dix places qui restent, il en est encore quelques-unes qui sont dignes d'être mentionnées.

A tout seigneur, tout honneur : la première qui s'offre à nous est la *Plaza de Oriente*, l'une des plus importantes, d'abord parce qu'elle est assez étendue, et ensuite parce qu'elle est située devant le Palais-Royal. Elle affecte une forme demi-circulaire, et sa principale décoration se compose d'un grand nombre de ces statues si grotesques dont j'ai déjà parlé. Mais au centre, et entourée d'un square que les Espagnols appellent *Glorieta*, s'élève une très belle statue en bronze de Philippe IV, offerte au roi d'Espagne, en 1640, par un duc de Toscane. Je ne veux pas entrer ici dans le détail des inscriptions et des bas-reliefs qui décorent ce monument ; on peut tout à son aise trouver ce recueil dans les guides ou dans les itinéraires ; je dirai seulement que des statues de bronze vident sans cesse le trop plein de leurs urnes dans le contenu d'un vaste bassin.

Mais ce qu'il faut voir surtout, c'est la population du quartier, qui vient chercher quelque récréation et quelque fraîcheur sous les grands arbres de la *Plaza de Oriente*. On dirait que tous les soldats et toutes les bonnes d'enfants s'y sont donné rendez-vous ; on ne voit que les casques d'acier de la garde royale, les vestes courtes et les culottes collantes des hussards de *Pavia* ou de *la Princesa*, les capotes de l'infanterie et les larges *machetes* des soldats du génie. Tous les vingt pas, des *puestos de agua*, qui débitent les boissons les plus rafraîchissantes, telles que *gazéosas*, *salseparilla*, *agua de cebada*, *limon del tiempo*, *naranjadas*, etc., sont assaillis par la foule des promeneurs. Quelques gardiens font respecter l'ordre çà et là et empêchent les petits enfants de dépouiller les parterres de leurs plus belles fleurs.

La *Plaza de las Cortes* mérite à peine ce nom : c'est un tout petit square très peu fréquenté, de forme irrégulière, et situé devant la Chambre des députés. Elle est décorée d'une statue de Miguel de Cervantes, dont le bronze a été fondu en Prusse.

Mais, si vous le voulez bien, nous allons nous enfoncer davantage dans le vieux Madrid. Voici la *calle del Principe*, pavée de bois et bordée de riches magasins. C'est là que se trouvent les plus beaux dépôts de comestibles, et leurs devantures sont toujours garnies de quantité de curieux admirant les *langostinas* et les homards, les poissons les plus variés, et tous ces fruits de l'Andalousie, dont beaucoup sont inconnus dans nos climats. Puis vient la *Plaza Santa Ana*, autrefois de *los Pajaros*, et dans laquelle se tiennent encore les principaux oiseleurs de Madrid. Devant les portes, et dans de grandes cages superposées, sont toutes sortes d'oiseaux aux plumages brillants, des singes, des lapins, et même des chats, les uns dormant, les autres miaulant d'une manière lamentable. L'un des côtés de la place est occupé par la façade du Théâtre Espagnol, qui ne manque pas de caractère. Au centre, un square, avec parterre et fleurs bien soignées, orné de la statue de Calderon de la Barca.

Mais avant de descendre au jardin du Prado et sur les promenades de Madrid, où se trouvent les statues les plus remarquables, que l'on me permette de pénétrer encore plus avant dans le cœur de la ville et de dire quelques mots d'une place depuis longtemps célèbre dans les mœurs madrilègnes.

La *Plaza de Lavapies* est une des plus mal famées de Madrid. Ce nom lui-même paraît ne pas être des plus rassurants, mais il ne faut pas se fier à l'apparence, et le vocable de *Lavapies* lui vient d'un ruisseau qui baignait autrefois les pieds de quelques arbres plantés sur cette place très petite et formant un triangle presque parfait.

Cette place et le quartier au centre duquel elle est située a joué et joue encore un certain rôle dans l'histoire des mœurs : le pinceau immortel de Goya ou la plume enchantée de Don

Ramon de la Cruz se sont plus spécialement occupés à peindre les coutumes et les physionomies populaires. L'une des plus intéressantes est, à coup sûr, le *manolo* : mais, ainsi que tout change et que tout se transforme, lui aussi, il a varié d'aspect, sans cependant disparaître complétement, et en accommodant en quelque sorte son mode de vivre, son costume et ses inclinations à la manière d'être d'une société plus moderne. Mais si le *manolo* a perdu quelque chose de son caractère si curieux, la *manola*, sa légitime compagne, et de laquelle la *chula* a hérité directement, conserve le même esprit qu'autrefois ; le ton traînant dans le langage, la vivacité d'imagination, les saillies aiguës, les réponses ingénieuses, et cette même manière de marcher, toujours gracieuse, quoique mêlée d'une certaine hauteur. La *chula* possède toutes ces qualités, et elle en est fière. Le *chulo*, lui, est plus facilement accessible : l'offre d'un *puro* et un quart d'heure de conversation sur la dernière *corrida* peuvent en faire un ami quelquefois disposé à rendre un service désintéressé. La *chula* ne transige pas, elle regarde d'un œil hostile tout ce qui ne porte pas le *sombrero á la cordobesa* : la femme qui porte la mantille, serait-ce même la malheureuse ouvrière d'un atelier de couturière, est pour elle l'objet d'une aversion insurmontable. Cependant, il faut dire qu'elle a fait un pas assez prononcé vers une civilisation plus moderne, car elle se coiffe avec les modes qui lui sont enseignées par les figures de cire des coiffeurs les plus en renom.

Un fait très curieux au point de vue moral, c'est que la *chula* fréquente très peu les églises, n'a point de respect pour les membres du clergé, et se contente d'avoir dans sa chambre une image de la Vierge éclairée par une petite lampe. L'explication de ce fait, qui paraît manquer complétement de logique, est pourtant bien facile à comprendre, c'est que, chez la *chula*, l'éducation, même la plus élémentaire, manque presque complétement, et le sentiment religieux n'est arrivé jusqu'à elle que par une tradition de famille, qui s'est perpétuée de génération en génération.

Je vais profiter du point où je me trouve pour descendre vers le *paseo de Atocha*, à l'extrêmité duquel la foire fait rage. Femmes géantes, princesses Paulina, bazars à quatre sous, tout s'agite, tout tournoie, tout étincelle ; on sent l'odeur suffocante de l'huile dans laquelle se noient les *bañuelos*, on est assourdi par les sons aigus de mille trompettes à un sou et les vociférations des bouquinistes qui poursuivent bien loin les paisibles promeneurs.

Derrière la foire s'étendent, à perte de vue, les grandes grilles du Jardin Botanique : je jette un regard sur la statue de Murillo, qui a un air fort mélancolique sur son socle de granit et, franchissant la porte du jardin, je me trouve aussitôt dans les grandes allées plantées d'arbres de toutes les essences.

Quel contraste avec le dehors ! Ici, c'est la fraîcheur, le silence, la paix ; l'air est embaumé par les mille fleurs qui s'épanouissent dans les parterres, et on n'entend d'autre bruit que celui des jets d'eau retombant sans cesse dans les vasques des bassins ou des ruisseaux courant dans leurs canaux de briques avec un bruit de cristal. De nombreux bancs de pierre sont placés de tous côtés, et, pour comble de bonheur, la promenade est presque déserte. A peine si on rencontre de loin en loin quelque paysan de la banlieue ou des provinces voisines regardant d'un air stupide les arbres et les plantes, ou bien quelques soldats qui se sont égarés dans les allées les plus éloignées du jardin.

Le Jardin Botanique est assez étendu et entouré de tous côtés d'une grille de fer. Il a été construit sous Charles III, en 1781, et une inscription en l'honneur de ce grand roi se lit au-dessus de la porte d'entrée. Chaque arbre, ainsi que cela se doit dans tout jardin botanique qui se respecte, porte une étiquette avec son nom scientifique et son nom vulgaire. Il y a de belles serres d'hiver bien chauffées et une magnifique treille de fer où poussent, en serpentant, des ceps de vigne de tous les crus célèbres d'Espagne. Mais il m'a semblé, à

mon humble avis, que ce jardin n'est pas aussi bien entretenu qu'il devrait l'être, peut-être à cause de la rareté du personnel.

Après avoir passé la façade du Musée du Prado on trouve l'obélisque du *Dos de Mayo*, que je me souviens avoir vu à une autre époque de l'année couvert de fleurs et de couronnes; puis voici, sur la *Plaza de Cristobal Colon*, le monument élevé à la gloire du grand navigateur. Il est de construction récente et n'a guère été achevé qu'en 1885. L'amiral est debout au sommet d'une haute colonne sculptée, tenant à la main l'étendard de Castille. Trois des bas-reliefs qui décorent le soubassement portent les noms des trois caravelles, et le quatrième, ceux des quatre-vingt-un compagnons qui aidèrent le Génois à accomplir son miraculeux voyage.

Enfin, à l'extrémité de la promenade de la *Fuente Castellana*, non loin de l'Hippodrome, et au pied du *Palacio de Bellas-Artes*, où a lieu l'exposition annuelle du salon espagnol, est un beau groupe représentant Isabelle la Catholique. La noble souveraine est à cheval, ayant à ses côtés, tenant la bride de sa monture, le grand capitaine Gonsalve de Cordoue, et le frère Juan Perez de Marchena. Sur une plaque on lit l'inscription suivante, que je traduis fidèlement :

« *A Isabelle la Catholique, sous le règne de laquelle s'acheva l'unité nationale et la découverte de l'Amérique, la population de Madrid, 1883* ».

Et lorsque j'aurai cité la statue du lieutenant Daoiz sur la *Plaza del Rey*, le groupe de Doiz et Velarde, je terminerai ces lignes par la description du monument érigé en l'honneur du lieutenant Don Jacinto Ruiz, élevé au centre d'un joli square et à deux pas du cirque Parish, à l'aide d'une souscription faite dans les différents corps de l'armée espagnole.

Le héros espagnol tient l'épée nue d'une main et l'autre levée vers le ciel : son visage est contracté par la fureur, son pied impatient foule des attributs militaires, et sur le piédestal ont été placées plusieurs inscriptions, toutes à la gloire

du patriotisme espagnol. Je suis revenu bien des fois sur cette petite place, qui est très fréquentée et à deux pas de la *calle Atocha;* là, en considérant cet hommage rendu par l'armée espagnole à l'un de ceux qui moururent pour l'indépendance de leur pays, j'ai songé bien des fois que la ville de Bayonne ne savait même pas les noms de ceux qui versèrent leur sang, en 1814, pour la défendre. Ces héros inconnus ne mériteraient-ils pas, sinon des statues, au moins un modeste mausolée destiné à perpétuer leur souvenir et à le transmettre pieusement aux futures générations.

XVI

LES CARAVELLES DE CHRISTOPHE COLOMB

Rien n'est devenu plus facile que de reconstituer les célèbres navires à l'aide desquels Christophe Colomb accomplit la découverte du Nouveau Monde. Grâce aux superbes travaux de l'érudition espagnole, la question a été vidée à un tel point, que les savants et les archéologues de la péninsule se sont cru assez sûrs d'eux-mêmes et de leur antique construction navale, pour refaire de toutes pièces les vaisseaux qui emportèrent l'aventureux Génois sur ces mers inconnues qu'il brûlait de parcourir.

J'ai eu la satisfaction de voir par moi-même la *nao Santa-Maria,* reproduction exacte du navire que montait l'illustre amiral. Elle était amarrée à quelques mètres du quai de ce splendide port de Séville qui jouit, à juste titre, d'une réputation si vantée.

Le proverbe populaire, qui dit que : *Quien no ha visto á Sevilla, no ha visto á maravilla,* ne m'a pas paru ici s'éloigner beaucoup de la vérité, et pour ne parler que de ce large Guadalquivir, sur lequel étaient ancrés des centaines de navi-

res, de ces maisons du pittoresque faubourg de Triana, qui découpent leurs terrasses sur un ciel d'azur, à tout cela il faut joindre le sentiment d'émotion profonde qui me saisit tout à coup lorsque j'aperçus, entre les forêts de mâts élancés, les larges hunes de la *Santa Maria*, dont l'étrange construction attirait la foule des curieux.

Quoique nous fussions arrivés à la fin d'octobre, le soleil était encore très chaud, et dans cette magnifique et large promenade de *las Delicias*, soulignée à droite par les sombres verdures des jardins de San Telmo, la foule pressée, car c'était un jour de fête, s'écoulait rapidement en se dirigeant vers le superbe navire qui, ancré à peu de distance du yacht royal le *Conde de Venadito*, offrait avec ce dernier le plus heureux contraste.

Une barque faisait le service du bord du quai monumental jusqu'à la caravelle, et, quelques instants après, j'étais sur son bord. Je visitai dans tous ses détails cet essai si bien réussi d'architecture navale d'une autre époque, spécimen d'autant plus intéressant pour moi que la construction de ce genre de navire fut pendant longtemps en grand honneur sur nos chantiers bayonnais, et que nos vieilles archives mentionnent à tout instant les caravelles comme les vaisseaux de prédilection de nos anciens commerçants. C'est en recueillant des souvenirs personnels, des notes prises à la hâte, et surtout à l'aide des inestimables travaux du savant capitaine de vaisseau Fernandez Duro, que j'ai cru pouvoir intéresser en donnant quelques détails sur ce navire, heureuse reconstitution de celui sur lequel l'illustre Génois accomplit son immortelle navigation.

Il faut lire, dans les nombreux ouvrages et opuscules publiés par les soins du gouvernement espagnol, les travaux extraordinaires auxquels ont donné lieu la préparation des plans et des devis de la *Santa Maria*, dus au talent de Don Raphaël Monleon, restaurateur du Musée Naval.

Ce fut dans l'arsenal de la Carraque, à Carthagène, que la

quille du vaisseau fut posée, le 23 avril ; la coque était terminée et lancée le 26 juin, après soixante-trois jours de travail incessant.

La caravelle mesurait 18 mètres 50 de longueur de quille, 21 mètres 70 à la flottaison, et sa plus grande longueur était de 39 mètres 10, sa largeur extrême de 10 mètres 30; elle calait, en moyenne, 2 mètres 60. La longueur du grand mât était de 27 mètres 65, le trinquet avait 18 mètres 60, la misaine 13 mètres 73, et le beaupré 14 mètres 02. Sur ce dernier se trouvait une civadière de 6 mètres 25, et, détail curieux à noter, l'antenne de la trinquette avait 19 mètres 50.

Tout en écartant ce que les termes nautiques peuvent avoir de trop technique, j'ajouterai que la carène est courte, large et très élevée. De longues ceintures courent de la poupe à la proue, liant solidement la membrure; la proue est pleine et ronde, la poupe plate et formant un large tableau sur lequel est peinte une figure de la Vierge, patronne du navire; au dessous, une grande ouverture par laquelle passe la barre du gouvernail.

La *Santa Maria* n'a qu'un pont avec deux châteaux d'avant et d'arrière très élevés et terminés en terrasse. Elle porte trois mâts verticaux, la misaine, le grand mât et la trinquette, avec un beaupré garni d'une civadière. Elle est armée de deux embarcations : la première et la plus grande, la chaloupe, qui la suivait très souvent à la remorque, et qui n'était définitivement embarquée que lorsque le vaisseau mettait à la voile pour une assez longue traversée, et le canot avec cinq bancs de rameurs.

Le pont était encore encombré par le fougon dans lequel se faisait la cuisine de l'équipage, des barils contenant l'eau potable, les bombardes et autres engins nécessaires à la manœuvre.

Mais je vais abandonner ces détails, d'une lecture trop aride, pour suivre les écrivains espagnols dans leurs études plus amusantes sur le navire qui porta Christophe Colomb et sa fortune.

Et, tout d'abord, le nom même de caravelle doit être abandonné, car ce terme ne saurait être appliqué qu'à la *Niña* et à la *Pinta*. Le vaisseau amiral fut toujours appelé *nao*, vocable fort employé dans nos pays jusqu'à la fin du XVe siècle pour désigner un navire d'assez fort tonnage, à poupe et à proue relevée. Afin d'offrir des preuves absolues de ce qu'ils avancent, nos archéologues ont extrait d'anciens documents les citations suivantes :

« Dans un de ses mémoires, l'amiral Colomb a écrit les lignes suivantes : « Je vins à la ville de Palos, qui est un port « de mer, et alors j'y armai trois *navios* très aptes pour une « semblable navigation ». Et dans un journal du P. Las Casas, il distingue deux espèces parmi ces navires, qu'il désigne de la manière suivante : « Dimanche, 14 octobre : Au lever du « jour je fis armer la chaloupe de la *nao* et les barques des « caravelles, et fus alors vers l'île ».

J'arrête ici ces mentions, suffisantes pour prouver que la *nao Santa Maria* n'était pas une caravelle, mais un vaisseau plus fort et plus puissant.

Jetons maintenant un coup d'œil sur l'artillerie qui armait le vaisseau amiral, et dont la reconstitution exacte a coûté tant de peines et d'efforts. Il n'a guère été possible de savoir le nombre des pièces, mais on sait que c'étaient des bombardes, qui étaient généralement usitées dans les marines castillane, aragonaise et italienne. D'après des études et des recherches incessantes, en procédant surtout par comparaison, on est arrivé enfin à être convaincu que la *Santa Maria* portait deux bombardes lançant chacune des pierres de 60 livres; elles étaient en fer forgé, formées de douelles de fer retenues et réunies par des renforts : quelques-unes de ces pièces se chargeaient par la culasse. Les deux bombardes de Christophe Colomb étaient en batterie à travers des sabords, un peu avant du château, mais sur le pont. Elles étaient montées sur des affûts munis de palans de côté pour diminuer le recul et les mettre en batterie. Cette primitive artillerie était com-

plétée par quatre fauconneaux montés sur chandeliers et placés sur les bastingages.

Je puis encore citer, parmi les armes que contenait le vaisseau, des espingardes, sorte d'arquebuse dans son enfance, et qui étaient appelées, en France, couleuvrines à main, des arcs turquois, des arbalètes, mais celles-ci en petit nombre, des lances, des hallebardes, des piques, romagnoles, guadañas, etc. Comme armes défensives, il emportait des corps de cuirasse composés du plastron et des épaulières, cabassets, gorgerins et autres pièces de harnais, rondaches avec la devise royale peinte et larges pavois portant les mêmes insignes. Ces derniers servaient d'ornements et étaient placés le long des bastingages en guise de créneaux ; c'est même d'un effet décoratif très réussi à bord de la nouvelle *Santa Maria*, où ils prennent le nom de pavesades (1).

Comparez maintenant de semblables éléments de défense avec les terribles engins de destruction que possède aujourd'hui la marine militaire ; ceux qui furent mis à la disposition de Colomb paraissent bien peu de chose, et cependant il faut voir, d'après les comptes de l'époque, à quelle somme considérable ils s'élevaient.

On n'est guère d'accord sur le nombre des personnes qui montaient les trois navires qui accompagnèrent Colomb. Don Fernando Colomb et le Père Las Casas disent qu'il y avait en tout 90 hommes, Oviedo élève ce nombre à 120, Pedro Martin de Angleria le fait monter à 200 ; mais d'après les œuvres de

(1) Dans les comptes fournis par Don Diego Ruiz et Juan Perez de Tolosa, pour des achats d'armures faits en Biscaye en 1502, je puis signaler des armes portatives intéressantes à mentionner ; elles comprennent des armures suisses : chacune d'elles, avec plastron et garniture du bras gauche, salade et barbute, coûtait 610 maravédis ; des cuirasses en cuir de Cordoue, frappées et trempées à l'épreuve des traits d'arbalète et revenant à 485 maravédis, des arbalètes avec leurs mouffles et leur ceinture d'armement, à 480 maravédis, des lances à main, avec leurs fers d'acier, à 250 maravédis la douzaine, dards à 50 maravédis la douzaine, javelines, flèches, etc.

la plus saine critique, il semble qu'il n'a pas dépassé 120 environ. Grâce à la découverte de documents du plus haut intérêt, ce chiffre monte à 60 pour la *nao Santa Maria*, de laquelle seulement je veux m'occuper ici. Il se divisait de la manière suivante :

Christophe Colomb, capitaine, Juan de la Cosa, maître, natif de Santoña, Sancho Ruiz, pilote, Alonso Perez Roldan, pilote, maître Alonso, physicien, maître Diégo, contre-maître, Rodrigo Sanchez, de Ségovie, inspecteur, Pedro Gutierres, trésorier du roi, Rodrigo de Escobedo, commissaire de la flotte, Diégo de Arana, alguazil mayor, natif de Cordoue, Diégo Lorenzo, alguazil, Luis de Torrès, juif converti, interprète, Domingo de Lequeitio, Lope, calfats, Jacome el Rico, génois, Pedro Tareros, maître de salle, Rodrigo de Jerez de Ayamonte, Ruiz Garcia de Santoña, Rodrigo de Escobar, Francisco de Huelva, Pedro de Floria, Pedro de Bilbao, de Larraberua, Pedro de Villa, del Puerto, Diégo de Salcedo, domestique de Colomb, Pedro de Acevedo, page.

Parmi les grades et dignités mentionnés dans les journaux de navigation, on peut citer les capitaines, maîtres, premier pilote, inspecteur, commissaire, physicien, alguazils, contre-maîtres, marins, écuyers, gourmettes et pages, et comme officiers mariniers, des charpentiers, calfats, tonneliers, dépensiers, bombardiers et trompettes.

Il ne faut pas oublier ici que les restes mortels de l'illustre amiral furent embarqués et firent deux fois le voyage de l'Atlantique et de la mer des Antilles. Lorsque la vice-reine doña Maria de Tolède se rendit pour la dernière fois dans l'île d'Hispaniola, en 1544, elle emporta avec elle les restes de son gendre et de son mari, et leur donna la sépulture dans la chapelle principale de la cathédrale de Saint-Domingue. Là, ils reposèrent en paix jusqu'à ce que, par suite du traité de Basilea, l'île cessa d'être espagnole. Les nouvelles autorités furent d'accord pour rendre des honneurs extraordinaires aux restes du grand amiral ; ils furent accompagnés jusqu'au

navire, qui portait le nom de *Découvreur*, et enfin conduits à la Havane, en 1795.

Voyons maintenant quels étaient les instruments usités à bord du vaisseau pour qu'il fût possible d'estimer la rapidité de sa marche. Il paraît absolument démontré que ce travail était exécuté à l'aide d'une connaissance absolue des propriétés de l'embarcation que l'on montait et du jugement des pilotes qui la conduisaient; c'est ce que prouve le journal de navigation même de Christophe Colomb. Mais la chose essentielle, la fameuse aiguille aimantée flottante des navigateurs du XIVe siècle, avait été fixée à l'aide d'un point d'appui vertical. Ils ont déjà la rose composée des 38 vents, que l'on trouve dessinée un peu plus tard sur la carte de Juan de la Cosa, et portant l'image de la Vierge délicatement peinte au milieu. Enfin, ils ont encore à leur disposition le quadrant et la balestrille, et des heures marquées par des horloges de sable qui sont piquées sur la cloche du bord. Les pages d'autrefois, à qui revenait le soin de retourner l'ampoulette, chantaient, en se livrant à ces offices, les mots suivants :

Buena es la que va,
Mejor es la que viene;
Una (ó las que fueren) es pasada y en dos muele :
Mas molera si Dios quisiere :
Cuenta y pasa, que buen viaje faza,
Ah de proa! Alerta; buena guardia.

Mais je vais terminer cette étude rapide sur cet intéressant vaisseau par quelques notes sur la vie des marins à bord des caravelles.

La carte ou mappemonde du célèbre Juan de la Cosa, de qui je m'occuperai quelque jour, et qui était maître et propriétaire de la *nao Santa Maria*, représente les caravelles, sur les mers nouvellement découvertes, portant au grand mât l'étendard royal de Castille qui était de forme rectangulaire avec les pointes extérieures arrondies en forme d'écu : il était

écartelé de blanc et de rouge avec les lions de gueules et les châteaux d'or. Le journal de navigation de l'amiral signale, en effet, à différentes reprises, la bannière royale et les étendards à croix, ornés chacun d'un F et d'un I couronné, qu'arboraient la *Santa Maria* et les caravelles. Enfin, je signalerai le guidon, insigne particulier des capitaines généraux de terre et de mer, formant un carré de damas cramoisi placé sur un fût de lance; au milieu était peint un crucifix.

Pendant toute l'étendue du XVe siècle, il paraît n'y avoir à bord des vaisseaux qu'une seule chambre destinée aux capitaines, non point pour servir à son repos, mais afin d'y établir leurs calculs sans crainte d'être dérangés. Le journal de Colomb, qui, ici encore, me sert de guide, indique que la chambre de l'amiral possédait une table pour deux personnes, un fauteuil, une chaise d'osier, un lit et une armoire ou arche dans laquelle il enfermait ses papiers et les objets lui appartenant.

D'ailleurs, il faut arriver presque au milieu du XVIe siècle pour trouver une cabine destinée au pilote dans le haut du château d'arrière; les autres officiers dormaient pêle-mêle et là où ils pouvaient. Quant aux lits, il ne fallait pas en parler : dans la *nao Santa Maria*, il n'y avait que l'amiral qui en eût un placé dans son appartement; ce fut par les Indiens que les Espagnols apprirent l'usage des hamacs, qui ne tardèrent pas à être répandus dans toutes les marines de l'époque.

Ainsi, avec l'aide de Dieu, écrivait Fernand Colomb dans l'histoire de son père, j'en ai vu beaucoup qui attendaient la nuit pour consommer leur repas, et cela afin de ne pas voir les vers qui fourmillaient dans les biscuits. La relation du voyage de Jaime Rasquin, au Rio de la Plata, assure qu'ils avaient l'eau rationnée à un demi-verre par jour. Pendant l'expédition de Mendañao, la ration accordée était une maigre demi-livre de farine dont on faisait une sorte d'omelette à peine cuite sur les braises et un demi-verre d'eau remplie d'insectes.

Ce précieux liquide était conservé dans des barriques en bois où il se corrompait rapidement; le biscuit, qui était la base principale de l'alimentation, fermentait par l'effet de la chaleur et de l'humidité, auxquels ne résistaient pas beaucoup mieux le lard, le poisson salé, les garbanzos et le fromage, qui formaient l'échelle de la nourriture à bord des vaisseaux. Ces aliments étaient cuits plus ou moins bien dans le fougon, sorte de grande caisse doublée de fer et qui, garni d'un lit de sable, était placé sur le pont des caravelles; au-dessus on faisait une sorte de toiture afin de garantir ces cuisines en plein vent des pluies diluviennes des tropiques.

Comme insigne du commandement, les chefs d'escadre se distinguaient encore par le feu de poupe, grande lanterne montée sur un pied et dont la lumière était protégée du vent par des feuilles de talc. Le journal de route de l'amiral indique que, lorsqu'il perdit la *Pinta*, sur les côtes du Cuba, il alluma, toutes les nuits, non-seulement son fanal de poupe, mais encore d'autres feux hissés aux boute-dehors des vergues. Il n'y avait pas, à bord, d'autre lumière que celle qui éclairait le compas de navigation du timonier, et on brûlait de grosses chandelles de suif. Les pompes étaient d'invention espagnole et considérées comme meilleures que les italiennes et les flamandes.

Il était passé en coutume que tous ceux qui accomplissaient le voyage des Indes fissent leur testament avant de se mettre en route. Ce fut pour obéir à des considérations toutes particulières que Christophe Colomb, avant de mettre à la voile, conduisit ses équipages, en une longue procession, à l'église de Palos, afin qu'ils fussent préparés à bien mourir. Le pieux amiral raconte ensuite dans son journal que, dans l'après-midi du 11 octobre, veille de la découverte de cette terre si désirée, les équipages avaient chanté le *Salve* accoutumé. Lorsqu'arriva le moment suprême, l'amiral tomba à genoux, le bonnet à la main, pour rendre grâce au Très Haut, et il fut imité par tout son monde qui entonna, avec une indicible émotion, *Gloria in excelsis Deo, Te Deum laudamus.*

Les pages chantaient, au lever de l'aurore, le bon jour, et, à la fin de la journée, la bonne nuit. Puis ils récitaient un *Pater Noster* et un *Ave Maria*. Un des écrivains de cette époque nous a même conservé un de leurs refrains accoutumés :

Bendita sea la luz
Y la santa veracruz
Y el Señor de la verdad
Y la Santa Trinidad :
Bendita sea el alma
Y el Señor que nos lo manda :
Bendita sea el dia
Y el Señor que nos lo envia.

Le samedi soir on dressait un petit autel avec images saintes et cierges allumés.

Il ne faudrait pas croire que pendant les XVe et XVIe siècles les équipages eussent des uniformes : chacun s'habillait à son goût, et ce n'était que lorsque le vaisseau avait à son bord des passagers royaux, que les capitaines et les principaux officiers recevaient des robes de gala.

Le journal de navigation de Colomb mentionne des bonnets de forme conique, mais ses marins portaient aussi des capuchons excellents pour les préserver de la pluie : ils couvraient à la fois la tête, le cou et les épaules. Ce costume était complété par des hauts-de-chausses en étoffe très solide. Les trompettes, qui faisaient parfois l'office de hérauts, étaient obligés de s'habiller avec plus de recherche, c'est-à-dire des chausses rouges, des manches tailladées, l'écusson royal brodé sur la poitrine et un bonnet de drap.

Voilà, en quelques lignes, un résumé aussi serré que possible de ce qui a été écrit de plus important sur ce grave sujet. Bien des livres ont été publiés, bien des documents nouveaux ont été arrachés à la poussière des archives, mais si tout cela n'a guère été utile qu'à confirmer ce que l'on

savait déjà, cet immense effort aura du moins servi à la restitution exacte et scrupuleuse de ce curieux vaisseau, monument d'un autre âge, à l'aide duquel le grand navigateur a découvert un nouveau monde. La *nao Santa Maria,* admirée de tous, sera sans doute conservée dans un des arsenaux de l'Espagne comme une véritable relique et un objet de pieuse vénération.

XVII

MARIA DE PADILLA ET LES JARDINS DE L'ALCAZAR

Les monuments anciens des royaumes d'Espagne ne sont pas seulement des merveilles architecturales de civilisations et de races disparues, ils sont aussi peuplés de traditions et de légendes, tantôt touchantes, tantôt terribles, qui donnent une couleur et une mélancolie toute particulière à ces antiques vestiges et les rendent encore mille fois plus intéressants.

Deux monuments vont aujourd'hui attirer mon attention : l'un est situé dans la cathédrale de Séville, l'autre dans son Alcazar ; ne vous attendez pas à ce que je vous fasse une description, même sommaire, de ces joyaux d'architectures si diverses, j'aime peu ces froides et sèches nomenclatures de nefs, de piliers, de chapiteaux et d'absides, et je n'y prête qu'une attention distraite, à moins que, dans leurs sombres profondeurs, ne vienne à briller soudain une figure historique qui éclaire aussitôt ce que ces monuments ont de nu et de dépouillé.

Dans cette gigantesque cathédrale, qui vous écrase et vous anéantit, dans cette *capilla real* obscure se trouve un monument funéraire qui contient les restes de Maria de Padilla, la maîtresse bien-aimée de Don Pedro, et qui nous intéresse

d'autant plus que lorsque son royal amant fut dépossédé du trône de Castille par son frère, Henri de Transtamare, il vint à Bayonne, où il séjourna pendant quelque temps. Comme il sollicitait le prince de Galles de lui prêter l'appui de ses lances pour recouvrer son royaume, l'une des filles qu'il avait eues de son union avec Maria de Padilla se noya au cours d'une promenade qu'elle fit sur l'Adour Enfin, la sœur de celle-ci, devenue duchesse de Lancastre, présida elle-même à l'inauguration de la première fontaine publique qui fit couler ses eaux dans la ville de Bayonne.

Mais nous voici bien loin de Séville et de son Alcazar, où se retrouvent encore de nos jours des traces nombreuses du séjour de la belle maîtresse du roi castillan.

Doña Maria de Padilla était une demoiselle de famille noble, d'une grande intelligence et d'une grâce enchanteresse : elle avait, disent les chroniques, ce genre de beauté commune en Espagne, et qu'Espronceda a parfaitement caractérisé en l'appelant la *tez palida y ojos negros de fuego*, c'est-à-dire : teint pâle et yeux noirs de feu. L'ascendant prodigieux qu'elle sut prendre sur le roi de Castille fut tel, qu'au lendemain de leur liaison il abandonna sa femme légitime, Blanche de Bourbon. Le populaire, toujours porté au merveilleux, prétendait que la belle Maria avait ensorcelé son royal amant. Quoi qu'il en soit, ce qui est bien certain, ce fut après la mort de cette dernière que commencèrent tous ses malheurs.

C'était d'ailleurs une chose remarquable que les qualités bonnes et mauvaises qui paraissent être mélangées chez ce roi au point de se balancer si exactement que, s'il est appelé en France Don Pedro le Cruel, les Espagnols lui ont donné le nom de Pedro le Justicier. Nous citerons seulement un fait qui ne paraît pas dénué de cet amour de la vérité et de cette teinte de justice que l'on est étonné de rencontrer dans cet esprit féroce et cruel.

Les jardins de l'Alcazar de Séville sont célèbres dans le monde entier; à l'extrémité du parterre de la Danse se trouve

un large bassin rempli d'une eau pure et limpide. On raconte qu'un jour le roi se promenait sur ses bords, l'esprit tourmenté par l'idée de la nomination d'un juge destiné à étudier un procès extraordinairement embarrassé et obscur. Il coupa une orange en deux parties égales et plaça l'une d'elles sur la surface de l'eau. Il fit venir un juge et lui demanda ce qu'était ce qui surnageait là, devant lui. Celui-ci répondit que c'était une orange. Il renouvela plusieurs fois la même expérience et obtint chaque fois la même réponse. Enfin, un dernier juge, après avoir écouté gravement la question du roi, prit une branche, ramena doucement l'orange qui flottait toujours et, l'ayant examinée, dit à Don Pedro : Ceci est une demi-orange ! Le roi, enchanté de sa prudence, lui confia aussitôt l'affaire qui lui tenait tant au cœur.

Il n'est guère possible de retrouver à l'Alcazar de Séville les appartements de la maîtresse du roi et qui étaient appelés le Colimaçon. On suppose qu'ils touchaient au *Patio de las Doncellas* et aux fameux bains de la Sultane, aujourd'hui connus sous le nom de bains de Doña Maria de Padilla, où on arrive par le jardin de la *Danza*, et on y accède par le bas d'un des grands salons construits sous Charles-Quint. Ils étaient autrefois entièrement plantés d'orangers et de jasmins et dépourvus de ces grosses murailles qui les entourent maintenant et leur donnent l'apparence d'un réduit obscur et mélancolique.

On raconte que, lorsque la belle favorite prenait son bain, le roi et ses principaux courtisans lui tenaient compagnie. La coutume galante de l'époque avait poussé les chevaliers à boire de l'eau du bain dans lequel leur maîtresse s'était plongée. Don Pedro et ses courtisans faisaient de même ; mais le roi ayant remarqué un de ses principaux gentilshommes qui ne les imitait pas, lui en demanda la raison, et celui-ci lui répondit :

Señor, despues de haber catado la salsa, yo quisiera catar la perdiz.

La tradition ne dit pas si le roi punit l'audacieux gentilhomme, ou s'il se contenta de rire de son trait d'esprit.

Les célèbres jardins de l'Alcazar de Séville, quoique d'une grande beauté, ne peuvent, en aucune manière, être comparés à ceux de l'Alhambra; mais, comme ceux-ci, ils sont peuplés de souvenirs et de légendes qui les rendent mille fois plus curieux encore. On entre dans ces jardins, divisés en trois parties bien distinctes, par un obscur et étroit passage, qui semble ne s'ouvrir qu'à regret devant vous. Mais aussitôt qu'on a dépassé cette porte triste et maussade, l'impression pénible qui vous saisit tout d'abord, disparaît à la vue de cette verdure et de cette fraîcheur.

La première section, où se trouve le grand bassin, portait le nom de jardin de la *Danza*, ainsi nommé parce qu'il était orné d'un certain nombre de statues. Il est composé de six parterres de myrtes, au centre desquels se voient les fleurs les plus belles et les plus délicates. Au milieu, une charmante fontaine fait étinceler le cristal de ses eaux. De l'autre côté se trouve le jardin de la Grotte, qui conduit à la maison rustique; non loin de là, la porte du grand jardin, consistant en carrés et charmilles de myrtes et de lauriers.

La troisième partie de ces jardins magnifiques, appelée Jardin du Lion, est plantée de citronniers *(cidros)* et orangers. Au milieu se trouve un berceau autour duquel règne une galerie soutenue par une colonnade de marbres rares et précieux.

Dans ce jardin se trouve un petit bassin recevant les eaux qui coulent de la gueule ouverte d'un lion. Il me faudrait beaucoup m'étendre si je voulais raconter les curiosités de ces jardins qui ont leur place dans l'histoire. Parlerai-je du labyrinthe qui semble m'environner mille fois de ses bras fleuris; de ces bassins dans lesquels se reflètent les tons de l'Alcazar; de ces fabriques, de ces pavillons, de ces galeries qui sont à demi cachées au milieu des fleurs et des plantes rares.

Mais, ce qui ne peut se décrire, c'est la fraîcheur douce et charmante qui règne dans ces lieux déserts ; ce sont les arômes pénétrants des citronniers, des orangers et des jasmins ; c'est le bruissement des feuilles remuées par une brise légère, ou le doux bouillonnement des eaux dans les bassins ou dans les fontaines ; à travers les branches épaisses, des flèches d'or tracent des raies brillantes sur le sable des allées ou font étinceler les couleurs diaprées des fleurs plantées dans les pelouses. C'est, par-dessus tout, ce beau ciel de l'Andalousie qui, en s'abaissant du côté du couchant, prend des teintes légèrement orangées et d'une douceur infinie. Je m'assieds sur l'un des bancs de pierre du jardin du Lion, et mon esprit se plaît à peupler de nouveau cette solitude des figures et des personnages qui promenaient leurs pas dans ces allées nombreuses et fleuries. Don Pedro aimait à se divertir dans ces jardins à l'aide de jeux d'eaux qui avaient été construits par les Arabes au temps de leur domination : ce sont des briques posées à plat, percées de mille petits trous et placées de tous côtés, au pied des allées, des buis, des myrtes, des orangers. Lorsque les dames, avec leurs larges robes bouffantes, passaient au-dessus de ces briques, un ressort mettait les eaux en mouvement ; il sortait de là une pluie fine et comme pulvérisée, le tout à la grande satisfaction des spectateurs.

C'est dans un angle de ces jardins que le roi avait fait installer cette ménagerie pleine de lions envoyés au roi castillan par un de ses alliés arabes d'Oran ou de Tlemcen. Le chroniqueur Ayala raconte, à ce sujet, une touchante anecdote qui va me servir à clore ce récit :

Il y avait à la cour de Don Pedro une jeune fille douée de toutes les grâces, et qui était aussi brune que les enfants du roi étaient blondes. C'était la propre nièce de Don Pedro, la fille bien-aimée de son frère rebelle, Don Henri de Transtamare, qui devait plus tard lui arracher la couronne et la vie. Celui que le roi de Castille appelait le bâtard avait été obligé

de s'échapper de Séville pour fuir la colère de son frère qui venait d'assassiner Don Fadrique, le grand-maître de Calatrava, dont je raconterai quelque jour la tragique histoire. Son départ fut si précipité qu'il laissa à la cour du roi son frère sa fille, Doña Léonora, qui venait d'atteindre sa quinzième année.

Tout alla bien pendant quelque temps, le roi ne faisait pas trop mauvaise mine à la jeune fille ; mais un jour il reçut de fâcheuses nouvelles, car il apprit que Don Henri venait de remporter un grand succès sur ses troupes et les avait battues à plate couture. Il redevint aussitôt Don Pedro le Cruel et ordonna à ses arbalétriers de dépouiller de ses vêtements la fille du rebelle et de la descendre ainsi dans la fosse où se trouvaient les lions, au fond de l'Alcazar. En vain ses plus fidèles et dévoués serviteurs essayèrent-ils de lui signaler tout l'odieux de cette action ; en vain Doña Maria de Padilla tordit-elle ses belles mains et embrassa-t-elle les genoux de son royal amant en versant un torrent de larmes : tout fut inutile. L'ordre du cruel sire reçut son exécution, et la belle enfant fut descendue au milieu des fauves ; mais ceux-ci se montrèrent moins féroces que le roi, car à peine la blanche Léonora eut-elle fait son apparition au milieu des lions, que la fosse parut s'éclairer de l'irradiation produite par ce corps d'albâtre, d'une grâce et d'une finesse inouïes. Un formidable concert éclata tout à coup parmi les fauves, mais un énorme lion noir prit la défense de la belle opprimée et, avec des rauquements et des soupirs affreux, vint se coucher aux pieds de Doña Léonora, qui avait peine à se soutenir. Les autres animaux hésitèrent un instant, mais ils furent contenus par les grondements de colère du défenseur de l'infante, et Don Pedro, qui avait assisté à cette scène atroce, sentit ses tempes se mouiller d'angoisse en constatant que les fauves du désert avaient, en cette circonstance, montré plus de générosité que lui. Par ses ordres, la jeune fille fut retirée de la fosse sans une égratignure, et l'amitié et l'affection succédèrent

aussitôt, dans l'esprit mobile du roi, à la colère et à la haine : il fit élever sa nièce avec les filles qu'il avait eues de Doña Maria de Padilla et, à partir de ce jour, son respect pour elle ne se démentit jamais. La fille d'Henri de Transtamare prit le nom de *Léonora des Lions*, que l'histoire a conservé et qui est parvenu jusqu'à nous, peut-être légèrement enveloppé dans le voile de la tradition.

XVIII

PHILIPPE II A L'ESCURIAL

Le petit guide qui me conduit tient sans doute à me donner un échantillon de sa profonde connaissance des coins les plus reculés de l'Escurial, car il m'essouffle sans pitié en me faisant monter et descendre des escaliers sans fin, en m'obligeant à traverser des *patios* intérieurs, des cloîtres interminables qui paraissent se ressembler tous, si ce n'est par leur ornement central, qui est quelquefois une massive fontaine laissant couler une eau glacée, et tantôt un certain réduit assez vivement apprécié des visiteurs égarés dans ce désert de pierre. Nous traversons ainsi le collége, le séminaire, qui sont des édifices particuliers contenus dans l'Escurial ; nous passons dans la salle dite des *Secrets*, nous voyons défiler devant nous des fresques quelquefois dégradées et presque toujours d'un goût détestable, et après cette course au clocher dans ces interminables corridors qui ont l'air de conduire à des sépulcres, j'arrive enfin à l'entrée du palais royal. Là, je suis remis entre les mains d'un gardien à moustache grise, qui va me faire visiter les appartements royaux sans me faire grâce d'une tapisserie ou d'un tableau.

Je parcours ces vastes chambres qui, comme beaucoup

d'appartements de ce genre, sont ornées d'une foule de meubles appartenant un peu à tous les régimes : il y a une enfilade de pièces dont il n'est pas très facile d'apprécier la direction. Le mobilier est souvent assez pauvre, et presque toutes les chambres sont garnies de plusieurs pendules de bronze très ridicules et qui ne sont pas dignes des appartements qu'elles occupent : cependant je dois signaler de belles tapisseries. Je traverse assez rapidement la salle à manger, les chambres à coucher, les cabinets de toilette, la salle de réception, l'antichambre et l'oratoire.

Partout de beaux tableaux, partout de précieux objets d'art, beaucoup de copies, excellentes il est vrai, mais aussi beaucoup d'originaux. Je remarque, dans le *despacho*, une tête du Titien, belle copie exécutée par Madrazo; le comte-duc d'Olivarez, par Vélasquez; un beau portrait de Marie-Thérèse, par Mignard; un portrait de Charles III, par Mengs, et une Vierge d'André del Sarto; puis une splendide vue de Venise, par Canaletto, d'une couleur et d'une chaleur de ton incroyables. Dans une chambre à coucher, une belle tête de Notre-Seigneur, par le Guido Reni; une Sainte-Famille du Parmesan, et un portrait de Philippe, peint sur bois par Pantoja. Dans une autre chambre à coucher, de belles tapisseries flamandes, exécutées sur des cartons de David Téniers.

Le cabinet de toilette, qui est très vaste, me paraît plus précieux encore, car il est complétement garni, sur toutes ses murailles, de ces fameux tapis de l'ancienne fabrique royale de Madrid. Ceux-ci représentent des costumes et des mœurs populaires pris sur le vif, par Goya, dont les cartons ont servi à l'exécution de ces pièces d'une grande richesse de couleurs. Parmi ceux-ci, le gardien a soin de me faire remarquer plusieurs scènes où la duchesse d'Albe, costumée en *maja* andalouse, se trouve entourée des *majos* et des *toreros*, dans la société desquels elle se plaisait. Le marquis de Langle dit de la belle duchesse, dans son *Voyage d'Espagne :* « La duchesse d'Albe n'a pas un seul de ses cheveux qui n'inspire des désirs.

Rien dans le monde n'est aussi beau qu'elle : impossible de la mieux faire quand on l'eût faite exprès. Lorsqu'elle passe, tout le monde se met aux fenêtres pour la regarder, et les enfants mêmes quittent leurs jeux pour mieux la voir ».

Au premier étage se trouvent tout d'abord l'appartement de la reine, composé d'une antichambre, d'un oratoire, d'une chambre à coucher et d'un cabinet de toilette. Ces pièces sont ornées de tapisseries flamandes et espagnoles, les meubles et les rideaux sont en soie jaune. L'oratoire contient un beau tableau dû au pinceau d'André del Sarto et, au-dessus de l'autel, une Vierge et l'Enfant Jésus peints sur bois. La chambre à coucher a ses ornements couleur jonquille, le cabinet de toilette est en soie bleue. Puis viennent les appartements des princes et ceux du roi, qui sont véritablement magnifiques.

Les tapisseries qui couvrent les murailles sont aussi de la fabrique de Madrid ; on y voit plusieurs curieux portraits de la fin du siècle dernier. Parmi ceux-ci, mon guide me fait remarquer, avec une admiration contenue, le *Tio Rico*, le *Choricero*, qui est l'ancêtre de tous les charcutiers de Madrid, puis encore la duchesse d'Albe avec des *toreros* : l'un d'eux, qui s'abrite sous une immense *capa*, est, paraît-il, le fameux Pepe Hillo.

Mais nous arrivons enfin aux chambres en bois précieux, qui sont une des curiosités des appartements royaux, les *piezas de maderas finas*, ainsi qu'elles sont appelées, et avant de me laisser pénétrer dans ce sanctuaire, le gardien désigne successivement le *Despacho Real, el Antereclinatorio*, le *Reclinatorio* et le *Retrete*. Les portes, les fenêtres, les murailles sont recouvertes de splendides mosaïques de bois précieux de toutes les couleurs : c'est véritablement très beau. Ce travail fut commencé par Charles IV, qui était, comme les rois de son époque, très amateur de travaux manuels, et qui faisait un ébéniste distingué, comme son cousin Louis XVI était un grand serrurier. Les travaux ne furent terminés

qu'en 1831 par D. Angel Maeso; toutes les ferrures, poignées, gonds des portes et des fenêtres, sont ciselées, niellées et damasquinées d'or comme les plus précieux bijoux. Sur les volets, qui s'ouvrent en dedans, sont représentés de véritables tableaux en marqueterie et en incrustations de bois de couleur. C'est fin, charmant et coquet. Il faudrait des journées pour tout examiner à son aise. Le *Despacho* possède une table-bureau avec incrustations de bronze véritablement admirables : les plafonds sont peints à fresque, le *Reclinatorio* a ses murailles recouvertes de soie blanche brodée d'or et de vert, et représentant les plus délicieuses guirlandes. Le *Retrete*, aussi marqueté que le reste de l'appartement royal, fait rêver une famille de touristes anglais, car le gardien, qui soulève le couvercle garni de soie cramoisie d'un véritable trône, nous fait voir que l'*inexpressible* est en argent massif.

Il y a bien d'autres pièces encore dans cette maison royale, qui est à l'Escurial ce que le manche est à la poêle. Mais il me reste une dernière visite à faire, et je sors de ces appartements luxueux, dans lesquels il me semble que cette armée française, si souvent accusée, a cependant commis bien peu de dégâts.

C'est sans doute afin de frapper mon imagination en faveur de Philippe II que le gardien, qui me précède, me fait pénétrer dans une longue galerie de plus de cinquante mètres, et qui s'appelle la *Salle des Batailles*. Selon la tradition, il paraît qu'on trouva dans l'Alcazar de Ségovie une vieille toile en lambeaux, et que, l'ayant raccommodée, on put constater qu'elle représentait la bataille de la *Higueruela*, gagnée sur les Mores de Grenade, en 1431, par D. Juan II de Castille. Philippe II fit venir les deux peintres Fabricio et Granelio, fils de Bergamasque, et leur fit copier cette précieuse peinture, intéressante par les armes, les engins et les moyens de combattre usités en Espagne à cette époque reculée. Aux extrémités de cette galerie on a représenté les deux expéditions envoyées par le même roi contre les îles *Terceras*. Sur

la paroi du midi sont les travaux préliminaires pour le siége de Saint-Quentin et la grande bataille dans laquelle fut défait cet entêté de Montmorency, l'assaut et la prise de la ville, la reddition du Châtelet. L'incendie de Ham et la prise de son château, la prise de Noyon, en un mot ce qu'on appelle les exploits militaires du puissant roi d'Espagne.

Cependant je suis le gardien dans des corridors étroits qui paraissent former la partie la plus ancienne du palais. Nous devons approcher des appartements du redouté roi, car le guide paraît marcher sur la pointe des pieds. Il ouvre une porte massive à compartiments, et nous entrons dans l'habitation du fondateur de l'Escurial. La salle principale a ses murailles simplement blanchies à la chaux, il n'y a pas de meubles et le parquet est carrelé : le seul luxe que l'on y trouve est une frise d'*azulejos*, de Talavera. C'est là que venaient stationnèr les ambassadeurs des plus puissants rois de la terre; il paraît que cette salle est telle qu'elle était du temps du sombre monarque. Dans un enfoncement de la muraille on voit, derrière un tapis décoloré et qui servit au roi pendant de longues années, une sphère armillaire de bronze et une gravure représentant le martyre de saint Laurent. Quelques fauteuils de cuir usés sont appuyés aux murailles, auxquelles sont accrochés deux tableaux, une *Résurrection* et les *Péchés Capitaux*, qui n'ont d'autre intérêt que leur illustre provenance.

Cependant mon guide ouvre avec solennité une large porte en chêne à deux vantaux. Une humidité glaciale nous enveloppe : c'est dans ce réduit obscur que vécut et mourut le fils de Charles-Quint. Ce sont deux alcôves carrées qui ne reçoivent de jour que par les ouvertures des portes. Dans l'une de ces pièces se trouve encore le lit dans lequel il souffrit pendant de si longues années. Au-dessus on a gravé l'inscription suivante, que j'ai copiée au milieu de ce jour douteux :

En este estrecho recinto
Murio Felipe segundo,
Cuando era pequeño el mundo
Al hijo de Carlos quinto.
Fue tan alto su vivir
Que solo el alma vivia,
Pues aun cuerpo no tenia
Cuando acabo de morir.

L'autre pièce servait de cabinet de travail et se trouve aussi plongée dans une demi-obscurité. Quelques objets garnissent cette chambre et sont autant de souvenirs historiques. On y conserve le fauteuil du roi, deux tabourets, dont un en paille sur lequel il appuyait sa jambe enflée par la goutte; une table en noyer avec un casier, et, dans une armoire, son pupitre, son portefeuille de campagne qui le suivit dans ses expéditions et ses voyages, et le livre de prières qui lui servit jusqu'au moment de sa mort. Dans un angle, un siége en soie verte tout usé, dont se servait son secrétaire Antonio Perez, et un autre en *tafilete* ou maroquin fort usité en Espagne au XVIe siècle : celui-ci était destiné au duc d'Albe, ce redoutable exécuteur de ses volontés, et qui seul, avec son secrétaire, avait reçu du roi l'autorisation de s'asseoir en sa présence.

Mais l'humidité glaciale de cet obscur réduit pèse de plus en plus sur moi. J'écoute avec le plus vif intérêt les longues dissertations du gardien, et cependant je piétine sur place, car il me tarde de quitter ce lugubre appartement : mon conducteur tient à produire son effet ordinaire et me fait signe d'approcher : il démasque un petit guichet qui roule sur des gonds bien huilés, et soudain un courant d'air chargé des parfums de l'encens vient frapper mon visage. En face de moi s'ouvre le trou noir et profond d'une sorte de précipice, enfin, mes yeux, s'accoutumant à cette obscurité, distinguent bientôt les lumières vacillantes du maître-autel. De minces rayons de jour frappent les bronzes du rétable, et de l'autre

côté je vois le groupe de l'empereur Charles-Quint et de sa famille agenouillé dans une attitude de prière éternelle, et paraissant implorer la miséricorde divine. C'est d'un grand effet, et l'esprit est vivement frappé de ce spectacle sans pareil. C'est de ce guichet, et lorsque ses souffrances ne lui permettaient pas de se rendre à l'église, dans la stalle qui lui était réservée, que le sombre Philippe entendait les chants et voyait le prêtre à l'autel.

Bientôt je suis hors de l'appartement royal et, après avoir remercié le gardien de tant de trésors, en y ajoutant trois *pesetas*, me voici de nouveau dans les interminables corridors de l'Escurial. Il me semble que ce monument si froid a maintenant une chaleur d'étuve, lorsque je le compare avec l'appartement du fondateur du palais. Mon petit gamin, qui m'a attendu facilement, car il sent que le moment de la récompense approche, me fait sortir par une autre porte, et je m'éloigne après avoir jeté un dernier coup d'œil sur cet ensemble colossal.

Parmi les grandes curiosités en tout genre que cette poétique Espagne offre aux visiteurs, il en est peu qui aient autant exercé la plume et l'imagination des écrivains que les splendeurs de l'Escurial. Ils sont unanimes dans l'expression de leurs sentiments : les uns ont appelé à leur aide toutes les ressources d'une plume enfiévrée, pour reproduire les émotions qui se sont emparées d'eux pendant cette longue visite ; les autres, se trouvant désarmés et malhabiles, n'ont laissé que des phrases courtes et hachées ; mais tous, sans exception, ont ressenti cette impression de solitude et de glace qui tombe sur le visiteur aussitôt qu'il a pénétré dans cette extraordinaire conception de l'esprit d'un roi. L'Escurial, c'est la personnification du sombre Philippe. C'est son image, c'est l'histoire de son époque et de sa vie. C'est de ces chambres étroites et obscures qu'il faisait sentir la pesanteur de son bras au reste du monde. C'est de là que l'expression de sa volonté toute-puissante s'étendait sur l'Espagne et les Améri-

ques. Peut-être, de là aussi que la mort de l'infant Don Carlos fut décidée.

L'impression produite par la huitième merveille sur l'esprit de certains écrivains illustres est exacte, mais paraît plutôt ressentie par les âmes délicates des poètes que par l'esprit plus sévère de l'archéologue et de l'historien. Il y a tant de trésors enfermés dans ses parois de granit, tant de chefs-d'œuvre accrochés ou peints sur ses murailles, tant de merveilles entassées dans sa bibliothèque? Si l'ombre sinistre de Philippe II semble errer dans ces corridors sans fin, n'a-t-on pas aussi le souvenir gracieux de cette belle reine Isabelle de la Paz, qu'il aima, dit-on, jusqu'au délire? Tout ne rappelle-t-il pas cette redoutable grandeur de l'Espagne que l'on aimerait à étudier dans son centre même; et où pourrait-on retrouver les fortes et saines émotions qui s'emparent de votre cœur tout entier, sinon dans les appartements du gigantesque édifice? Pour mon compte, plusieurs mois se sont déjà écoulés, et les plus grands regrets se font en moi de ne pouvoir renouveler cette inoubliable journée. Reverrai-je jamais l'Escurial? Je ne sais, mais si un jour il m'arrivait de reprendre la route de la capitale, je lui consacrerais encore quelques heures en me retrempant dans cet air glacial du royal monastère qui vous le fait paraître comme une construction oubliée d'un monde à jamais disparu.

XIX

L'ALCAZAR DE SÉVILLE ET DON PEDRO LE CRUEL

Mon intention n'est point de renouveler ici toutes les descriptions qui ont été faites de ce célèbre Alcazar de Séville. On a dit à tort que, sans l'Alhambra de Grenade, l'Alcazar

serait le plus curieux monument encore debout, et capable de nous montrer ce qu'avait pu le génie architectural des Arabes. Cela n'est pas mon avis : chacun de ces palais a son genre de beauté qui lui est propre, et ils ne peuvent, en aucune manière, être comparés.

Lorsque j'arrivai sur la petite place *del Triunfo*, après avoir contourné l'abside de la cathédrale, je vis se dessiner devant moi les créneaux découpés en dents de scie de l'Alcazar. Avec ses murailles brûlées et couleur amadou, *tostadas*, comme on dit ici, on ne s'attendrait jamais aux merveilles qu'il renferme. Je me souviens que je restai longtemps occupé à contempler son extérieur, assis sur la marche saillante du *Triunfo*. Devant moi s'étendaient les arbres de la petite place plantée de plates-bandes et les inévitables *puestos de agua*, complément obligé de toutes les promenades andalouses. Derrière s'élevait l'une des façades majestueuses et sévères de la *casa Lonja*, et des cordiers, qui avaient envahi le large trottoir qui l'entoure, faisaient siffler leur roue.

On n'est pas absolument d'accord sur les origines de l'Alcazar ; mais ce qui remplit plus que toute autre chose ces larges *patios* et ces luxueux appartements, c'est la sinistre figure de Pedro le Cruel, qui y paraît encore vivante, comme celle de Philippe II à l'Escurial. Au-dessus de la porte d'entrée principale, qui donne aujourd'hui sur la place *del Triunfo*, se trouve la fameuse inscription en l'honneur du roi de Castille, et qui a été reproduite cent fois.

Malheureusement, tout comme à l'Alhambra, Charles-Quint a aussi passé par ce palais, et ses lourdes constructions greco-romaines ont fait disparaître bien des morceaux précieux : de plus, on badigeonna les délicates arabesques, et le stuc léger et brillant disparut en partie sous d'épaisses couches de chaux.

Mais je commencerai, si on le veut bien, cette promenade dans l'Alcazar, par le *patio de las Doncellas* : il est entièrement soutenu par de charmantes colonnes de marbre accou-

plées et surmontées de colonnettes et d'arcs du plus précieux travail. Il a été restauré sous Charles-Quint, mais malheureusement les *azulejos*, qui avaient disparu en partie, furent remplacés par de mauvaises peintures à la détrempe. Cependant, ceux qui restent sont d'un très beau dessin. Au centre, une superbe fontaine, dont le jet d'eau s'élance de la vasque de marbre et va retomber en une pluie irisée.

On dit que ce nom de *patio de las Doncellas*, ou des Jeunes Filles, lui vient de ce qu'autrefois les rois de Séville y recevaient, chaque année, un tribut de cent vierges, qui leur était payé par leurs feudataires. Malheureusement pour la tradition, qui avoue que ce tribut était dû au khalifat de Cordoue, elle est, par cela même, surprise en flagrant délit d'erreur, car Séville ne fut jamais le siége du khalifat, et ainsi tombe d'elle-même cette légende.

Il n'en est malheureusement pas de même pour le salon des Ambassadeurs dont la tradition est, cette fois, parfaitement appuyée par l'histoire.

On arrive dans cet appartement en sortant du *patio de las Doncellas ;* c'est une pièce carrée, avec quatre vestibules, un de chaque côté, et communiquant par des arcs arabes du style le plus pur. Le salon est la pièce la plus remarquable de l'Alcazar : les nœuds et les entrelacs, les peintures et l'or répandus partout en font l'objet le plus précieux, et son plafond *artesonado* est une merveille. Les colonnes de marbre et de jaspe, les longues inscriptions en caractères koufiques, le pavage de mosaïque de marbre, enfin le demi-jour mystérieux qui y règne lorsque le soleil répand au dehors ses brillantes flèches, en font le réduit le plus charmant qu'un rêveur puisse contempler.

Pourquoi faut-il que tout cela soit troublé par le souvenir du sang répandu, car on assure que le roi Don Pedro donna la mort de sa propre main au roi de Grenade, le malheureux Abou-Saïd, dans ce même salon des Ambassadeurs. Mais voici que l'histoire, la véridique histoire, s'est mêlée de

l'affaire et s'est victorieusement chargée de tout remettre à sa place.

Abou-Saïd, aussi appelé le *Rey Bermejo*, et usurpateur du trône de Grenade, vint à Séville avec un sauf-conduit et accompagné d'une suite nombreuse, afin d'implorer du roi Don Pedro une paix dont il avait le plus grand besoin afin de remettre l'ordre dans ses états. Malheureusement pour lui, le roi de Grenade était le seigneur le plus riche et le plus fastueux de la terre, et en outre de sa suite portant des vêtements de prix, il avait sur lui des joyaux de la plus grande valeur. Autour de son cou était un collier auquel étaient suspendus trois rubis d'une grosseur énorme, et que le célèbre Ayala, le Froissart de l'Espagne, dit aussi gros que des œufs de palombe, *huevos de palomar*. Le chroniqueur ajoute que le roi Don Pedro ne put résister au désir de s'emparer de ces joyaux et donna l'ordre d'arrêter Abou-Saïd. Puis lui et ses principaux seigneurs furent revêtus de robes rouges, montés sur des ânes, et menés au *campo* de Tabledo, où il reçut la mort au milieu des huées de la multitude. Une romance de l'époque raconte ainsi cette fin :

El rey como es tan cruel
De crucidad havia usado ;
Tirole al Moro una lanza
El propio con la su mano
Parole de punte á punte,
Lo que á rey no era dado.

Maintenant, si l'on veut savoir ce que devinrent les splendides rubis qui motivèrent cet assassinat, le plus beau fut donné par Don Pedro au Prince Noir, après la bataille de Navarette, et à la mort de celui-ci il revint à la couronne d'Angleterre, où il se trouve encore de nos jours.

Parmi les autres *patios* de l'Alcazar, l'un des plus beaux est sans doute le *patio de las Muñecas*, qui constitue, avec

quelques autres appartements, les parties encore existantes du temps d'Alphonse XI.

Le *patio de las Muñecas*, ou des Poupées, tire sans doute son nom de quelques petites figurines qui y sont placées ; il est entièrement revêtu de stuc et de marbre, et est une véritable perle de décoration intérieure.

Mais ce qui le rend bien plus intéressant encore, c'est le drame horrible qui l'ensanglanta, lorsque Don Pedro y souilla ses mains royales par un affreux fratricide. Romances et chroniques nous ont conservé la mémoire de cet événement et, chez nous-mêmes, un romancier illustre en a fait l'une des parties les plus intéressantes de son drame. Quand on considère ces taches rougeâtres, qui souillent encore le marbre du parc de cette cour petite et brillante, on ne tarde pas à voir ces salles désertes se peupler d'un monde revêtu de costumes d'une autre époque. Puis c'est le roi Don Pedro, qui a déjà conçu son affreux dessein, qui va recevoir son frère Don Fadrique à la porte du palais *del Yeso;* c'est la belle Padilla, attristée et toute en pleurs dans ces fameuses habitations du *Caracol,* dont la trace est perdue, recevant le beau jeune homme qui va la visiter, et n'osant pas lui dire ce qu'elle sait des projets de son royal amant. On se représente la dernière entrevue du grand-maître de Calatrava et de Don Pedro, qui le fait appeler devant lui et qui, après lui avoir reproché sa trahison, ordonne à ses arbalétriers de le saisir et de l'exécuter. C'est la fuite du malheureux jeune homme, courant éperdu à travers les *patios*, les galeries et les antichambres, et ayant derrière lui la meute hurlante des assassins, la masse déjà levée. Il veut dégaîner son épée, mais cela lui est impossible, car la croix de la garde s'est engagée dans le ceinturon doré, et il ne peut la dégager : il tombe enfin à l'entrée du *patio de las Muñecas*, la tête fracassée d'un coup de masse d'armes qui lui est asséné par derrière par Nuño Fernandez de Roa.

L'Espagne entière, et l'Europe après elle, retentit d'un long

cri d'horreur à la nouvelle de ce crime, et la romance populaire en a consacré les événements. Les vers que je reproduis ci-dessous, quoique d'une rédaction qui sent son XVIe siècle, contiennent des fragments plus anciens, de l'avis des érudits espagnols. Le poète fait parler Don Fadrique lui-même, et les soupirs du malheureux grand-maître retentissent comme des plaintes, en prévoyant sa cruelle destinée :

Yo me estaba alla en Coimbra.
Que yo me la hube ganado,
Cuando me vinieron cartas
Del rey Don Pedro mi hermano
Que fuese á ver los torneos
Que en Sevilla se han armado.
.....
.....
Di de espuelas á mi mula,
En Sevilla me hube entrado;
De que no vi tela puesta
Ni vi caballero armado,
Partime para el Alcazar,
Del rey Don Pedro mi hermano,
En entrando por las puertas,
Las puertas me habian cerrado :
Quitaronme la mi espada,
La que yo traia al lado;
Quitdronme mi compaña,
La que me habia acompañado ;
Los mios, desque esto vieron,
De traicion me han avisado
Que me saliese por fuera
Que ellos me pondrian en salvo :
Yo como estaba sin culpa
De nade hube curado,
Fuime para el aposento

Del rey Don Pedro mi hermano
— Mantengaos Dios, el buen rey,
Y á todos de cabo á cabo.
— En mal hora vengais, maestre,
Maestre, mal seais llegado :
.....
Vuestra cabeza, maestre,
Mandada esta en aguinalda.
.....
Venid aca, mis porteros
Hagase lo que han mandado, —
Aun nolo hubo bien dicho
La cabeza le han cortado.

Dans les appartements supérieurs, on fait voir, sur la muraille, les peintures de quatre têtes de mort, représentant les quatre juges prévaricateurs que Don Pedro surprit, qu'il fit décapiter, et dont il fit accrocher les têtes aux parois, afin qu'elles servissent d'exemple.

Parlerai-je de la *sala de Justicia*, du *patio de la Monteria*, où se réunissaient les veneurs sous les rois de Castille, des salons de Philippe II, du *dormitorio de los reyes Moros*, du salon de Charles-Quint, de la *sala del Principe* et de l'*Oratorio ?* Il faudrait un volume pour les décrire, et le moindre guide vous les indiquera bien mieux que moi.

A partir du commencement de ce siècle, il a été exécuté des œuvres de restauration qui ont eu pour résultat de doter le splendide Alcazar d'un grand nombre d'hérésies architecturales ; ce n'est que depuis le règne d'Isabelle II que de véritables efforts intelligents ont été entrepris et très souvent menés à bien, ainsi qu'on peut s'en assurer de nos jours.

XX

DE MADRID A TOLÈDE

Je ne pouvais moins faire, me trouvant à Madrid, que de pousser jûsqu'à Tolède, lors même que cela n'aurait été que pour y passer une seule journée. Il me semble qu'un jour bien employé doit suffire pour voir bien des choses, eh bien ! dans la vieille cité impériale, je n'ai même pas eu le temps de visiter la moitié de ce qu'il y a réellement à voir ; c'est une année qu'il y faudrait employer, et encore chaque jour amènerait-il sa trouvaille historique ou archéologique.

Je me rendis à la gare de *las Delicias*, qui est un bâtiment petit, mais très élégant, tout entier construit avec des briques et du fer. Le train à destination de Tolède est déjà formé et se compose d'un petit nombre de voitures, car il paraît y avoir peu de voyageurs ; le temps est très beau, la température d'une fraîcheur délicieuse, et tout me fait présager une journée agréable.

Bientôt le sifflet retentit, le train s'ébranle, et me voici assez confortablement étendu sur les coussins bien rembourrés de la Compagnie du Midi de l'Espagne. Je suis seul et rien ne va me gêner pour étudier et observer le pays que nous traversons. Nous passons le Mançanarez sur un pont de fer, et la vue du mince filet d'eau qui coule dans son lit, me remet aussitôt en mémoire les mauvaises plaisanteries des auteurs de toutes les nations.

Nous traversons une campagne très étendue, sans habitations et sans arbres, mais recouverte de champs de blé qui s'agitent et frissonnent au souffle léger de la brise comme une mer dorée. Nous passons successivement les stations de Getafé, Parla, Torrejon de Velasco : ici, mes regards sont attirés par des *norias*, situées dans les champs, à peu de distance de la voie. Ce sont des puits, au-dessus desquels

tourne une grande roue de bois, munie d'une chaîne sans fin de pots de terre, qui vont chercher l'eau à une grande profondeur; une auge garnie de tuyaux conduit cette eau dans les cultures, qu'il faut irriguer sans cesse, sous peine de les voir rapidement se dessécher. Une mule au dos rasé tourne mélancoliquement et suffit pour mettre en mouvement cette machine, léguée par les Arabes.

Cependant, le train marche avec une sage lenteur : nous passons Yoles et Esquivias, au milieu de campagnes complétement désertes; le cahotement de la voiture me plonge dans une rêverie qui touche presque au sommeil. La campagne est inondée de lumière, et le ciel est d'un bleu tendre et presque transparent qui dénote son extrême pureté. Je peuple en imagination ces vastes plaines des lourds escadrons de la chevalerie castillane, bardée de fer, ou bien de légers cavaliers arabes, revêtus de leurs hauberts damasquinés. Dans mon esprit passent successivement toutes les grandes épopées de l'histoire d'Espagne; je vois cette longue route brûlante et poudreuse, et il me semble suivre du regard les colonnes des armées françaises arpentant péniblement ces immenses étendues sous un soleil de plomb. Les dragons de Montbrun font manger les blés en herbe à leurs chevaux affamés, et des rayons aveuglants arrachent des gerbes lumineuses à leurs casques polis. C'est sous ce climat dévorant, au milieu de ces populations fières et féroces, que se fondirent à la fois les armées et la gloire militaire de Napoléon.

Comme pour me donner une illusion plus grande encore, je vois s'élever à droite, et à une assez grande distance de la voie, deux collines crayeuses, qui ont une hauteur qui les fait paraître presque inaccessibles et sont toutes deux couronnées des murailles grises de deux petits villages. Est-ce la distance ou bien le mirage qui leur donne l'apparence de villes fortes du moyen âge? Je ne puis résoudre le problème, quoique mes yeux soient grands ouverts. Le pays paraît toujours d'une uniformité et d'une sécheresse désespérantes; il

n'y a plus de trace de culture, et cependant nous commençons à nous approcher sensiblement de Tolède.

Nous passons sur la rive droite du Tage, dont les nombreuses petites îles plantées d'ormes et de peupliers sont tapissées d'une verdure charmante. Toute cette nouvelle vallée est très bien cultivée, et après avoir passé Algodor, à un détour, je vois Tolède devant moi, perchée sur ses collines comme un véritable nid d'aigle.

Mais je vais profiter des instants qui me restent pour dire quelques mots sur l'histoire de cette ancienne ville, qui fut pendant si longtemps le séjour des rois.

Les nombreux historiens qui ont écrit sur cette ville n'hésitent pas à faire remonter son antiquité jusqu'aux temps les plus reculés ; l'un d'eux va même jusqu'à dire qu'Adam fut le premier roi de Tolède ; cependant, il est prouvé qu'elle existait déjà deux cents ans avant Jésus-Christ, ce qui, pour une ville, est une assez haute noblesse pour qu'elle puisse se dispenser de réclamer quelque chose de mieux. Elle fut prise, en 192, par le proconsul Marius Fulvius, et fut placée sous la domination romaine ; les nombreux vestiges des monuments de l'époque impériale indiquent d'ailleurs d'une manière absolue l'importance qu'elle eut à cette époque. Elle tomba successivement au pouvoir des Alains et des Goths et devint le siége de l'empire visigoth.

Après la bataille de Guadalète, elle tomba entre les mains des Arabes jusqu'au moment où l'un d'eux se déclara indépendant et roi de Tolède ; ce nouveau royaume dura jusqu'en 1085, où il tomba de nouveau sous la domination des chrétiens. La ville fut encore assiégée deux fois par des armées arabes, qui ne pouvaient se résoudre à laisser entre les mains de leurs ennemis un de leurs principaux boulevards en Espagne ; mais ce fut en vain. Vers la fin du XVe siècle, la reine Isabelle de Castille y ayant mis au monde la malheureuse princesse qui fut depuis *Jeanne la Folle,* fonda à cette occasion la merveilleuse église qui a nom *San Juan de los Reyes.*

On sait que Tolède devint le centre du soulèvement des *comuneros*, et Juan de Padilla y lutta courageusement, en 1520, contre la royauté ; il fut vaincu et paya de sa tête sa malheureuse tentative. Lorsque, en 1560, Philippe II résolut d'enlever à Valladolid le titre de capitale, il flotta longtemps entre Madrid et Tolède ; le renom qui s'était attaché à cette dernière dans la grande révolte des *comuneros* la fit écarter dans la pensée du roi, et elle perdit à jamais l'espoir de se relever de sa prospérité détruite. La cité impériale qui compta, dit-on, jusqu'à deux cent mille habitants, en a aujourd'hui à peine quinze mille.

Tolède, a dit un historien, n'est plus que les archives des vieux souvenirs, l'honorable Panthéon des anciennes gloires ; on n'y trouve plus ces ateliers populeux d'où Padilla tira 20,000 hommes en un seul jour ; toutes les classes sont devenues pauvres, et sans une industrie qui leur promette une ressource pour l'avenir.

A la gare, des omnibus, qui méritent à peine ce nom, attendent les voyageurs bien peu nombreux. Ils ne sont pas confortables, les omnibus de Tolède, et sont décorés de coussins crasseux sur lesquels on est durement cahoté. Malgré tout, le cocher lance ses chevaux au grand galop sur la côte infernale qui conduit à la ville, car Tolède, comme Rome, a la prétention d'avoir été construite sur sept collines. Voici le célèbre pont d'Alcantara, qui se trouve le premier sur le passage des voyageurs, pour leur donner une idée des merveilles qui vont défiler sous leurs yeux. Il est couvert par deux tours élégantes et hardies, sous les arcs desquelles passent voitures et piétons. Puis, par une montée assez raide, bordée sur un de ses côtés de maisons basses et couleur de craie, on laisse à droite la *Puerta del Sol*, le plus pur spécimen de l'art arabe à l'époque de la domination, et on ne tarde pas à arriver sur la place du *Zocodover*, à laquelle on a naturellement donné le nom de *Plaza de la Constitucion*. Il semble qu'une ville espagnole ne saurait exister si elle n'avait une place avec cette

dénomination. Après avoir traversé plusieurs voies étroites, la vieille guimbarde, qui me secoue horriblement, me dépose à la porte de la *Fonda del Lino*, où je dois déjeuner.

L'hôtel est assez confortable et le repas assez bien préparé, mais sans excès. Un sorte de *patio* intérieur est pavé de carreaux de faïence qui lui donnent plus de fraîcheur et forment de jolis dessins.

Mais un jeune garçon d'une quinzaine d'années, qui s'est offert pour me servir de guide, m'attend à l'entrée de la *fonda* et me conduit, à travers un dédale de rues, à la porte de la cathédrale, qui s'élève non loin de là.

XXI

LE JARDIN DE LINDARAJA A L'ALHAMBRA

Avant de parler de ce palais féerique que l'on appelle l'Alhambra, je prie le lecteur de vouloir bien me suivre au fond de cette demeure enchanteresse, et dans une de ses parties les plus perdues et les plus reculées. Ce lieu frais et charmant s'appelle le jardin de Lindaraja, et quoique bien des siècles se soient déjà écoulés depuis que la blanche sultane ne foule plus de ses petits pieds le marbre poli du vestibule ou le sable fin des allées, il a cependant gardé tout son charme.

A l'Alhambra de Grenade, l'eau circule partout, fontaines ou cascades, recueillie au centre des *patios* dans de grands réservoirs; elle coule encore dans les massifs d'orangers, de cyprès, de cerisiers, d'acacias, dans les grandes allées de peupliers qui entourent le palais. Un bras du Darro avait été détourné par les Arabes et amené de plus de deux lieues sur la colline de l'Alhambra.

On a encore, au généralife, un exemple de l'art merveilleux

des Mores pour faire jaillir les eaux. Un canal, revêtu de marbre, occupe toute la longueur de l'enclos et roule ses eaux rapides sous une suite d'arcades de feuillages formées par des ifs contournés et taillés bizarrement. Des orangers, des cyprès sont plantés sur chaque bord : un de ces cyprès, d'une monstrueuse grosseur, remonte à Boabdil, et s'appelle le *Cyprès de la Sultane.* La perspective est terminée par une galerie, portique à jets d'eau, à colonnes de marbre, comme le *patio* des myrtes de l'Alhambra. Au milieu des bassins s'épanouit en immense corbeille, comme une explosion de fleurs, comme le bouquet d'un feu d'artifice végétal, un gigantesque laurier-rose d'un éclat et d'une beauté incomparables.

Les Arabes avaient un tel amour pour les jardins et les jets d'eau, que ceci me remet en mémoire la description que nous offre Ibn Al-Makkari, dans sa précieuse chronique, d'un singulier artifice employé par Al-Mansour Ibn Dhi-n-nun, roi de Tolède, pour s'assurer un abri contre la grande chaleur du jour au milieu des étés les plus dévorants. A côté de son palais, placé dans un magnifique jardin, il avait créé un lac artificiel au centre duquel se trouvait un pavillon revêtu de glaces, et orné d'or et d'argent. Son architecte fut assez habile pour imprimer à l'eau du lac un mouvement ascensionnel et l'élever jusqu'à la toiture de l'édifice, d'où elle retombait ensuite en une large nappe entourant le kiosque de toutes parts. Le sultan se tenait au milieu et, sans être mouillé, jouissait de la plus délicieuse fraîcheur, pendant que les rayons du soleil, traversant cette nappe transparente, produisaient des effets éblouissants.

Mais je me suis sensiblement écarté du jardin de Lindarraja qui fait éclater, au milieu de ces murailles découpées à jour, les gammes si riches de sa verdure.

On arrive tout d'abord, par une longue galerie, à une petite pièce ravissante que l'on appelait autrefois le *Tocador de la Reina* ou *Peinador de Lindaraja,* et qui lui servait d'oratoire. Par ces fenêtres, aux ornements si légers qu'ils parais-

sent avoir été ciselés par les péris, on a la vue la plus merveilleuse qu'il soit donné à des yeux humains de contempler. Au-dessous est un ravin immense, dont les grands arbres paraissent baigner dans une sorte de vapeur violette; le manteau de velours vert de la *vega* s'étend à perte de vue, souligné par les montagnes qui prennent, sous les rayons du soleil, des tons éclatants variant à chaque minute.

De là, on descend dans le jardin de Lindaraja, où s'épanouit la végétation la plus touffue de citronniers, d'orangers, d'acacias, de myrthes et de grenadiers, dont les fruits entr'ouverts piquent cette verdure des tons brillants des rubis. Des deux côtés du jardin règne une ravissante galerie, et au centre une jolie fontaine arabe fait couler sans cessè le cristal de ses eaux.

Ce bassin, dont le style est demi-arabe, demi-renaissance, est terminé par une vasque circulaire, portant une longue inscription, en partie effacée, et qui se termine ainsi :

« — Je possède en beauté le plus illustre degré. Ma forme cause l'admiration des érudits. — Jamais on n'a vu une chose plus belle que moi en Orient et en Occident ».

A côté s'ouvrent les *Bains de la Sultane*, qui méritent bien aussi quelques lignes de description. Les soubassements sont garnis d'*azulejos* magnifiques, et le pavé est revêtu de marbre blanc. Dans la partie supérieure de la chambre du repos on voit une tribune soutenue par quatre colonnes moresques d'une très grande élégance, et destinée à contenir les musiciens qui jouaient des *atabalas*, *añafiles*, *dulçaynas*, pendant que la blanche Lindaraja étendait son beau corps sur des coussins brochés d'or et de soie. De rares ouvertures pratiquées dans le dôme laissaient échapper des jeux d'ombre et de lumière propres à récréer les yeux des baigneurs. Dans la *alcoubah* se trouve une niche ornée d'une curieuse inscription arabe, que je reproduis ici :

« — Quoi de plus admirable, dans le présent et le passé, que le lion lorsqu'il se repose en un lieu de délices. — Quel

est le lion qui a un lieu de repos semblable à celui dont jouit mon seigneur, entouré de ses serviteurs. — Belle et redoutée est Sa Hautesse, et sa valeur est accompagnée de libéralité et de splendeur. — Il court ici des eaux de la plus grande fraîcheur, et celles-ci sont remplacées par d'autres de la plus réconfortante tiédeur. — Quelles choses admirables réjouissent l'heureux qui habite cette demeure de générosité. — Qui, ainsi que notre sultan Abdul-Hachach, est toujours triomphateur et conquérant ? ».

En face se trouve un autre pilier avec une petite coupole octogonale, recouverte d'*azulejos* du plus ravissant effet, et où se voit encore la canalisation par laquelle arrivait l'eau chaude qui était destinée à alimenter le bain.

Mais quelle était cette sultane pour laquelle son seigneur avait construit ces joyaux, et voyons s'il ne serait pas possible de découvrir quelque chose sur sa vie.

La *Hermosa Lindaraja*, aussi connue sous le nom de *Zelindaraja*, ou plus simplement de *Daraja*, était du sang illustre des Abencerages et fille de Mahamete, l'alcayde de Malaga. Les chansons populaires racontent ses amours avec le valeureux more Gazul, dont les exploits sont devenus une sorte de légende.

Mais si nous voulons voir la belle Lindaraja et toutes les dames de Grenade dans leurs plus brillants atours, nous devons nous transporter un instant sur cette place de Bibarambla, qui forme un grand parallélogramme entouré de maisons peintes des plus vives couleurs. Mais, hélas ! que sont devenus les ravissants palais du temps des Arabes ? Elle était autrefois beaucoup plus grande, et elle s'allongeait jusqu'à la *calle de Salamanca*, à l'entrée de laquelle s'élevait cette célèbre porte des Oreilles, aussi appelée des Mains et des Couteaux, *Manos y Cuchillos*. On lui avait appliqué ces singuliers vocables, parce qu'on était dans l'habitude d'y exposer les membres coupés par la justice aux malfaiteurs, ainsi que les armes dont ils avaient fait un si mauvais usage.

Cette coutume était d'ailleurs commune à beaucoup de villes du Midi de la France et, à Bayonne notamment, pendant toute l'éten due du XVe et du XVIe siècles, on clouait aux murailles de l'Hôtel de Ville les lances, épées, poignards ou arbalètes des assassins punis par la rigueur des lois.

Mais c'était pendant les jours de grande fête qu'il fallait voir surtout la place de Bibarambla, ses délicats miradors revêtus de velours et de drap d'or et d'argent, et où les dames venaient s'asseoir pour encourager les agiles cavaliers.

Si l'on veut avoir quelques détails précieux sur la splendeur d'une fête arabe au temps de la puissance et de la splendeur de Grenade, que l'on me permette de traduire quelques pages d'un livre curieux et de la plus grande rareté.

Les éternelles factions des Zégris et des Abencerages se disputaient, à Grenade, les cœurs des dames et l'amitié du roi. Aussi les Zégris, qui devaient combattre, à armes courtoises, leurs adversaires dans un tournoi, formèrent-ils un complot, afin de les vaincre sournoisement en ensanglantant le champ de bataille.

Pendant ce temps, le brave Muza formait son quadrille d'Abencerages, dans les rangs desquels devait prendre place Malique Alabes. Ils portaient les couleurs de cette illustre famille, c'est-à-dire drap de damas bleu doublé de toile d'argent fin, avec panaches bleus, blancs et jaunes ; les pennons de leurs lances, blancs et bleus, brodés d'or ; leurs écus portaient des hommes sauvages pour armoiries ; seul, Malique avait sur son bouclier une bande violette, surmontée d'une couronne d'or, avec sa devise : *De mi sangre.* Muza avait la même devise que le jour où il combattit le grand-maître, et qui était : un cœur serré dans la main d'une jeune fille, des gouttes de sang coulaient entre les doigts, et la devise disait : *Por la gloria, tengo mi peina ;* pour la gloire, j'ai ma peine. Les Abencerages devaient monter des juments blanches comme le lait, les queues et les crinières tressées de rubans bleus brodés d'or fin.

Enfin, le jour de la grande fête arriva; le roi avait fait venir vingt-quatre des meilleurs taureaux de la sierra de Ronda, et la place de Bibarambla avait été magnifiquement ornée. Le roi, accompagné de ses chevaliers, occupait le balcon du palais royal, qui existait alors sur cette place; la reine, avec un grand nombre de dames, se plaça à d'autres miradores. La foule était si grande qu'il n'y avait point place pour tout le monde; les Abencerages coururent les taureaux avec la plus grande dextérité et obtenaient tous les vœux des dames, car il y en avait peu qui ne leur fussent favorables.

A une heure et demie, on avait déjà couru douze taureaux, et le roi fit sonner *clarines* et *dulzainas*, ce qui était le signal de la réunion de tous les chevaliers dans le mirador royal, où une exquise collation leur fut offerte.

En même temps la reine en faisait autant pour les dames de sa compagnie. Elle était vêtue d'un capuchon de brocart avec de riches pierreries, d'or et d'émaux; elle portait une belle coiffure et, au milieu du front, une rose d'un travail merveilleux, ayant en son centre une superbe escarboucle. La belle Daraja était vêtue de bleu, avec le capuchon ou marlote de damas piqué, doublé de toile d'argent; sur sa coiffure étaient placées deux plumes, blanche et bleue, qui, on le sait, étaient les couleurs des Abencerages. Galiana de Almeria portait un vêtement de damas bleu, Fatima était vêtue de violet fourré de toile de brocart blanc, enfin Cobayda, Sarracina, Alborayda, Jarifa et toutes les autres dames qui accompagnaient la reine, portaient des ajustements d'une richesse inouïe. Cependant le balcon des dames des Abencerages se faisait surtout remarquer, car là se trouvait la plus belle de toutes, la noble Lindaraja, fille de Mehemed, la bien-aimée du brave chevalier Gazul.

Enfin commença la course des lances et le sang ne tarda pas à couler, car au lieu de se servir d'armes courtoises, les Zégris lancèrent des javelots aux fers acérés. Le roi s'empressa de faire cesser le combat, et les dames se retirèrent

avec chagrin et versant des torrents de larmes. Sur cette affaire, qui faillit perdre la ville, on fit le *romance morisco* qui est parvenue jusqu'à nous :

Afuera, afuera, afuera,
Aparta, apartà, aparta,
Que entra el valeroso Muza,
Cuadrilleros de unas cañas,
Treinta lleve en su cuadrilla
Abencerrajes de fama.
Conformes en las libreas
De azul y tela de plata
De listones et de cifras
Travesadas las adargas :
Yesne de color de lisne,
Con las colas encintadas,
Atraviesan cual el viento
La plaza de Vivarambla
Dejando en cada balcon
Mil damas amarteladas.
Los caballeros Zegries
Tambien entran en la plaza :
Sus libreas eran verdes,
Y las medias encarnadas,
Al son de los añafiles
Traban el juego de cañas
El cual anda muy revuelto,
Parece una gran batalla
No hay amigo para amigo :
Las cañas se vuelven lanzas
Mal herido fue Alabez
Y un Zegri muerte quedaba
El Rey chico reconoce
La ciudad alborotada ;
Con un baston en la mano

Va diciendo : aparta, aparta
Muza reconoce al Rey,
Por el Zacatin se escapa,
Con el toda su cuadrilla
No paran hasta el Alhambra
A Bivatan bien Zegries
Tomaron por su posada ;
Granada quedo revuelta
Por esta question trabada.

Les amours de Lindaraja avec le chevalier more Gazul ne l'empêchèrent pourtant pas d'épouser le prince Nasr, frère de Yousouf, l'un des rois de Grenade.

On sait que ce fut sur la place de Bibarambla qu'eut lieu le fameux auto-da-fé de manuscrits arabes dont le cardinal de Ximenés chargea si légèrement sa conscience. On dit qu'un million 25,000 volumes furent ainsi consumés : 30 seulement furent sauvés du désastre et envoyés à la bibliothèque d'Alcala de Henares. Parmi les ouvrages détruits, il y en avait un grand nombre qui étaient de véritables merveilles de peinture et de calligraphie ; d'autres étaient remarqués par leurs précieuses reliures de nacre, ornées de perles fines, de broderies ou de cuir mordoré, que les Arabes travaillaient avec tant d'art et de goût.

XXII

L'ÉTRANGER A SÉVILLE

Le premier soin de l'étranger à Séville est d'aller visiter la cathédrale, dont la gigantesque *Giralda* lui indique bientôt l'emplacement, puis viennent le tour de l'Alcazar et des monuments qui existent encore si nombreux et d'une archi-

tecture si variée. Enfin, lorsqu'il n'en peut plus d'enthousiasme; lorsque sa langue s'est desséchée à force d'avoir articulé des interjections admiratives, et seulement lorsqu'il a quelques heures à perdre avant son départ, il consent à s'égarer un moment dans ces longues rues si curieuses à étudier, et à surprendre çà et là quelque trait de mœurs, quelque aperçu de coutumes, quelques physionomies bizarres ou caractéristiques, et il repart bientôt, convaincu qu'il vient de se livrer à de profondes observations.

Il n'en est malheureusement rien : cependant, il existe de bons ouvrages, des études très bien faites par des littérateurs et des écrivains andalous qui sont précieux à consulter, et pour peu que l'étranger soit recommandé à quelqu'un de ces intelligents Sévillans au visage si franc et si ouvert, il ne tarde pas à constater qu'il existe encore, parmi les coutumes et les mœurs en usage, des faits d'une haute curiosité et qui passeraient aisément inaperçus si on n'était pas prévenu auparavant. C'est à l'aide de tous ces renseignements si divers que j'ai pu parvenir à tracer cette étude, car il faudrait, sans ces éléments, vivre à Séville de longues années pour pouvoir les juger par sa propre observation.

L'une des principales fêtes de la capitale de l'Andalousie, fête dont la solennité se fait d'ailleurs sentir avec le même apparat dans toutes les villes d'Espagne, est la *Navidad*, ou fête de Noël.

Alors les arbres ont perdu leurs feuilles, les jardins se sont dépouillés de leur verdure, et la même phrase caractéristique sort de toutes les bouches : *Que fresquita viene de la Alameda.* Les tailleurs ont un surcroît de travail, les vitrines des magasins exposent les plus coûteuses fourrures, le marchand de petits pains a soin d'entretenir un feu doux pour donner à ses marchandises le meilleur aspect, les maîtres des *puestos de agua*, qui sont exposés au grand air, afin de ne pas cesser toute vente, et ne pouvant plus servir au public leurs boissons d'été, telles que la *orchata de chufas* et *almendras, el agraz*,

la *naranja* et le *limon*, ont recours maintenant aux décoctions de salsepareille et de lait chaud : les établissements de bains sont fermés ; les Valenciens exposent dans leurs magasins des tapis et des *esteras* destinés à calfeutrer les appartements. Les marchands de parapluies substituent d'énormes engins rouges aux élégantes ombrelles brodées qui sont en usage pendant les beaux jours, les médecins ne sont plus appelés pour soigner les coups de soleil ou *tabardillos*, et dans toutes les familles on prend les précautions d'usage pour préserver la santé des vieillards ; les voitures ont revêtu les caparaçons d'hiver avec capotes de cuir et vitres aux portières, les domestiques se voient dans l'obligation d'entretenir constamment le classique *brasero*, et les désœuvrés consacrent leur matinée à *tomar el sol*, comme pendant la saison caniculaire ils employaient la soirée à *tomar el fresco ;* puis viennent les *tertulias* ou réunions de famille, car on est en hiver, et en même temps les églises commencent à se préparer pour la célébration de ces fêtes qui rappellent la naissance de l'Enfant Dieu.

C'est en même temps qu'a lieu cette foire si curieuse qui est établie sur le *paseo de las Delicias*, depuis le pont jusqu'à la *Torre de Oro*. Toutes les contrées de l'Andalousie envoient à profusion leurs produits si vantés, et qui pour nous, Français, sont si souvent un sujet d'étonnement. Ce sont les confitures, *dulces*, de Malaga, et ces belles pommes de terre allongées qui sont récoltées dans cette province ; les cannes à sucre des campagnes du Terroz ; dans de larges paniers sont entassées ces savoureuses sardines qui stimulent si bien la soif ; les pommes de terre rondes viennent de San Lucar, es belles châtaignes de Galaroso, les melons de Valence, es raisins secs d'Almuñeca, les noix d'Antequera, les pommes de Ronda ; quant aux raisins, ils viennent de partout et forment de véritables piles de caisses ou des monceaux de grappes à l'aspect le plus réjouissant. Deux files de tentes et de baraques s'étendent à perte de vue : de tous côtés, *zam-*

bombas et *panderetas* sont ornées de grelots, de rubans et de couleurs. Ici, c'est le *turron*, de Gijon, fait avec des pâtes d'amandes et autres gâteaux, mais ce qui est presque totalement perdu, ce sont les costumes particuliers et spéciaux à chaque contrée, et qui ont été remplacés depuis quelque temps par les pardessus et les chapeaux; enfin tout le monde est prêt pour la fête qui va s'ouvrir, et chacun se promet de s'y amuser.

Ceux qui n'ont pas encore fait leurs provisions pour le repas légendaire de la *Noche Buena* s'empressent de réparer cet oubli et courent les marchés à cette intention : tous les enfants se croient dispensés d'aller aux écoles ou aux colléges et se répandent sur le bord du Guadalquivir, dont les boutiques brillantes attirent leur attention. Autrefois, il n'y a pas encore beaucoup d'années, on faisait, dans certaines familles, une reproduction en miniature de la naissance du Sauveur, à l'aide de figurines en terre cuite, habillées de costumes consacrés par l'usage. Partout on apprête le repas de minuit, soupe d'amandes, morue au jambon et patates douces cuites dans le lait.

Enfin la nuit désirée arrive, nuit obscure, mais toute brillante d'étoiles, partout règne la plus extraordinaire animation, dans toutes les familles s'allument les plus vives lumières, le piano est ouvert et la guitare prête, car le bal doit suivre le repas; bientôt le choc des assiettes et des verres se fait entendre et une odeur de cuisine se répand dans la maison.

Je ferai grâce au lecteur des mets nombreux qui sont servis aux convives, ainsi que des *coplas* qui sont chantées après le dîner. Voici les cloches de la gigantesque Giralda qui sonnent à toute volée, annonçant la *misa del gallo*, la messe du coq : tous s'enveloppent de larges manteaux, roulent des foulards de soie autour du cou, enfoncent leurs chapeaux sur les oreilles, et on arrive bientôt dans l'église, dont les nefs prodigieuses sont remplies d'une foule recueillie, pendant que les chants résonnent et se mêlent aux graves accents des

orgues immenses. Ceci me remet en mémoire une naïve *cancion* populaire qui peut être comparée à nos noëls gascons, que nous avons tous répétés étant enfants :

Esta noche nace el niño
Es mentira que no nace
Que esta es una ceremonia
Que todos los años se hace.

×

Le jour de Pâques est si bien uni à Séville avec celui de la *Noche Buena*, qu'il est impossible de parler de l'un sans s'occuper de l'autre. Pâques se distingue principalement des autres jours de fête de l'année, par la coutume prise par de nombreuses familles d'aller passer cette journée à la campagne : elles abandonnent leurs foyers pour prendre des voitures qui les emportent avec rapidité, ou bien des barques qui sillonnent les eaux du Guadalquivir.

La campagne, toujours verte, est encore brillante de la fraîche rosée du matin, le ciel est pur et d'un bleu d'outremer, et seulement du côté des montagnes on peut remarquer quelques légères vapeurs. Tout cela donne à ce cadre enchanteur la plus douce poésie, et un vent léger, qui fait à peine frémir les cimes élancées des pins, le murmure des eaux qui caressent amoureusement les rives du fleuve, contribuent à rendre cette journée agréable et enchanteresse.

Tous ces plaisirs réunis se joignent pour faire naître et développer cette gaieté si franche et si joyeuse que l'on appelle *bromas* de l'Andalousie, et pour lesquelles les habitants de cette riche province ont acquis dans toute l'étendue de l'Espagne la réputation la plus méritée. De tous côtés on chante, on rit, on danse, on danse surtout avec cette grâce et ce charme qui n'appartient qu'aux habitants de ce beau pays : de temps en temps, le virtuose de la bande entonne une de ces

coplas ravissantes, évidemment inspirées par la poésie des Arabes, et que l'on compte par milliers :

Es verdad que te quisi,
Que siempre te estoy quisiendo.
Y el amor que te tuvi
Siempre te le estoy tuviendo.
No llores, paloma mia,
Si hoy no he volado a tu nido.
Bien sabes que te he querido
Mas que el sol á Andalucia.

Et cela au milieu des éclats de rire, des applaudissements et des cris de joie. Dans ces plaines immenses, les heures s'écoulent avec rapidité, jusqu'à ce qu'enfin le moment soit venu de prendre quelque nourriture : on étale sur l'herbe, verte comme l'émeraude, les poissons frits, le jambon délicieux et le *picante salchichon,* le tout arrosé de ces vins exquis, qui font dire le refrain populaire :

No habra quien cambie en España
Y sea en buen hora altivez
Una copa de Jerez
Por un barril de Champaña.

Mais le jour baisse, le ciel s'illumine des plus riches couleurs, et les compagnies joyeuses regagnent Séville qui s'éclaire dans le lointain, heureuses d'une journée si bien employée.

XXIII

UNE VISITE A L'ESCURIAL

Huit jours s'étaient déjà écoulés, et quoique à peine au commencement de juillet, la chaleur était presque intolérable.

De onze heures à quatre heures, il ne fallait pas songer à la promenade, à moins de se trouver sous l'ombrage des grands arbres ; je résolus donc de quitter Madrid pour une journée et d'aller respirer un air plus frais à l'Escurial, au milieu de la chaîne du Guadarrama.

C'est à la gare du Nord qu'il faut aller prendre le train qui vous conduit au monastère-palais. A peine la locomotive a-t-elle fait quelques tours de roue que nous voilà déjà au milieu de cette campagne aride et désolée qui entoure Madrid de toutes parts. Les routes qui conduisent à la capitale sont couvertes de paysans montés sur de solides mules ou sur des ânes énormes.

Les stations qui nous séparent de l'Escurial sont assez promptement franchies. Voici Pozuelo et Plantio, Las Rozas, Las Matas, Torrelodones, La Navata, Villalba, Las Zorreras. et enfin l'Escurial.

A peine avions-nous quitté Madrid, que la température s'était très sensiblement rafraîchie : un air frais et délicieux, qui pénétrait par les fenêtres ouvertes, caressait agréablement mon visage. Nous étions presque au complet, et à chaque station le train déposait quelques voyageurs qui, armés de fusils et de carniers, allaient faire une partie de chasse dans les sierras giboyeuses des environs de Madrid. A l'Escurial tout le monde descend, car la petite ville, construite auprès du célèbre couvent, a une certaine importance. Des omnibus, qui stationnent à la gare, nous mènent assez rapidement le long de la côte fort raide qui conduit à la ville et qui est distante environ de 1,500 mètres de la station.

Je vais déjeuner à la *Fonda de Miranda*, où une table d'hôte est toute prête pour les voyageurs arrivant de Madrid. Pour la première et unique fois je vois, clouée à la muraille du *comedor*, une défense expresse de fumer dans cette salle, mention qui fait aussitôt fuir, avec des imprécations, trois vieux Espagnols qui ne peuvent comprendre qu'il ne soit pas permis de fumer, même en mangeant. Du reste, peu de

monde au déjeuner, un Français, qui parait ne pas savoir un seul mot d'espagnol, un jeune *pollo* de Madrid, accompagné de cinq ou six jeunes filles point jolies, et qui ont encore aggravé ce tort physique en abandonnant cette mantille nationale qui donne du piquant aux plus laides, pour se coiffer de ces chapeaux à plumes qui leur donnent un faux air de chiens savants.

En face, deux jeunes femmes n'avaient pas commis cette faute, et cette dentelle noire, au milieu de laquelle se détachaient de pâles et doux visages, leur donnait un charme encore plus grand. D'ailleurs, les dames de l'aristocratie n'hésitent pas à reprendre de temps en temps cette coquette coiffure, principalement pour certaines solennités religieuses, et surtout pour les *corridas de toros*. Mais alors c'est une mantille noire de fine dentelle et bien différente de la *mantilla de tiro*, qui se porte surtout en Andalousie. Le fond de cette dernière, tantôt en soie, tantôt en laine, est bordé d'une large bande de velours que l'on appelle *tiro*. La *mantilla de tiro*, dit un auteur qui a bien étudié toutes les provinces de l'Espagne, est réservée aux *majas*, aux *cigarreras*, qui savent la porter avec une crânerie et une désinvolture particulières, ce que l'on appelle enfin la *soltura* andalouse. Il existe une curieuse chanson sur la mantille, que l'on me permettra de reproduire ici :

Con la sargua malagueña
Mas gorpe doy en Seviya
Que toita una Señora
Con sombrero y papalina ;
Cuando voy por esas cayes
Con la mantiya é tira
No hay ojos que no me miren
Ni corazon que resista ;
Y si encuentro argun Franchute
Y a enamorarme se arrima.
Le jago perdos el pesquis
Y cantar las letanias.

Avec une grossière étoffe, *malagueña*, — je frappe plus de coups à Séville, — qu'une dame, — avec chapeau et bonnet. — Lorsque je vais par les rues, — avec la mantille de *tira*, — il n'y a pas d'yeux qui ne me regardent, — ni de cœur qui résiste, — et si je rencontre quelque Français, — qui amoureux s'approche de moi, — je lui fais perdre l'esprit et chanter les litanies.

Cependant, le repas s'achève au milieu des cris et des éclats de rire de la jeune bande, qui produit dans l'hôtel une véritable révolution : ils ne semblent guère s'apercevoir qu'ils ne sont pas seuls et agissent comme en pays conquis. Le Français, qui est au bout de la table, paraît écouter avec stupeur tous ces noms de femmes qui s'appellent les unes les autres, car si les Espagnoles ont perdu leurs costumes nationaux, elles n'ont pas oublié leurs noms si gracieux et si pittoresques. Beaucoup d'entr'eux sont empruntés aux idées mystiques ou à la religion, tels que : *Carmen* (du Mont Carmel), — *Dolores* (de Notre-Dame des Sept Douleurs), — *Trinidad*, — *Concepcion*, — *Encarnacion*, — *Rosario* (de Notre-Dame du Saint-Rosaire), — *Pilar* (littéralement : Pilier, de la célèbre *Notre-Dame del Pilar*, de Saragosse), — *Bélen* (c'est-à-dire, en espagnol, Bethléem), — *Reyes* (des trois rois Mages), — *Asuncion* (Assomption), — *Amparo* (de Notre-Dame de Bon Secours), — *Alegria* (allégresse), et bien d'autres.

Un certain nombre d'autres noms de femmes sont pris parmi les saints et les saintes ; je citerai : *Pepa*, *Pepita*, *Pepiya*, qui viennent de Joséphine, — *Inés* (Agnès), — *Ramona* (Raymonde), — *Paca* ou *Paquita* (Françoise), — *Manuela*, *Angela*. — Puis viennent ceux plus pittoresques de *Concha*, *Conchita*, *Luz*, *Flor*, *Luna*, *Sol*, etc.

Au bas de l'escalier de la *Fonda*, je trouve une foule de petits garçons qui se précipitent vers moi en m'offrant leurs services avec volubilité. Il s'agit de me guider dans l'immense édifice qui se dresse devant moi et de m'amener, pour ainsi dire, au pied de toutes les curiosités.

Quoique la température soit beaucoup moins élevée qu'à Madrid, le soleil darde encore ses rayons avec tant de force, que c'est avec un soupir de soulagement que je pénètre sous la voûte fraîche du bâtiment extérieur qui entoure complétement le célèbre monument, à la fois palais et couvent.

Le *Real Monasterio de San Lorenzo* a été construit tout entier par Philippe II. On sait que c'est à la suite du fameux siége de Saint-Quentin qu'il fit vœu à saint Laurent de construire sous son vocable un couvent magnifique pour remplacer celui qu'il avait été obligé de démolir, parce qu'il gênait les travaux d'approche de la ville qu'il assiégeait.

Le choix du site dans lequel il voulait le placer ne fut exécuté qu'après de longs tâtonnements, et il se décida enfin pour l'Escurial, petit village situé au pied de la montagne et où se trouvaient des scories de fer, traces d'une très ancienne exploitation.

On a attribué les plans du célèbre couvent à plusieurs architectes français ou étrangers, car on assure que ceux de l'église ont été faits par Vignole, et on cite aussi Paladio; Voltaire dit d'une manière très expressive, dans son *Essai sur les mœurs*, que « l'Escurial fut bâti sur les dessins d'un Français ». Il est question ici du fameux Louis de Foix, qui construisit la tour de Cordouan et fit dévier l'embouchure de l'Adour. La vérité est que cet architecte séjourna pendant quelque temps en Espagne, où il se conduisit assez mal, puisqu'il fut mêlé à l'affaire de l'infant Don Carlos, trahit sa confiance et aida à le faire arrêter, mais il ne fut pour rien dans la construction de l'édifice, dont les plans furent exécutés par Juan Bautista de Toledo, qui, en présence du roi, en posa la première pierre, le 23 avril 1563.

Ce fut dans l'église provisoire du monastère, car les travaux ne marchaient pas aussi vite que la volonté du puissant roi, qu'il reçut la nouvelle de la bataille de Lépante. Parmi les trophées militaires qui furent pris sur les Turcs se trouvait l'étendard royal, un Koran admirablement écrit, les quatre

anaux de la galère capitane ennemie, qui furent déposés à la bibliothèque.

Juan Bautista de Toledo mourut en 1567, au moment où les fondations étaient presque terminées; son œuvre fut continuée par l'architecte Juan de Herrera et par l'ingénieur italien Pairiotto, qui tous deux y apportèrent quelques modifications. Avant la fin de la construction, un incendie allumé par la foudre dévora la tour appelée de la Pharmacie, et y fondit onze cloches superbes qui y étaient enfermées. Cependant le travail continuait avec la plus fiévreuse ardeur, toutes les carrières de marbre de l'Espagne et de l'Italie furent fouillées jusqu'au cœur pour l'enrichissement de l'édifice. Enfin, après l'avoir orné de peintures et d'objets précieux, le monastère ne fut complétement terminé qu'en 1583, c'est-à-dire l'année même de la mort de Philippe. D'après les comptes qui ont été publiés, on dépensa, pendant 21 ans que dura la construction de l'édifice, une somme de 6,000,000 de ducats, c'est-à-dire 17 à 18,000,000 de francs.

A partir de Philippe II, tous les rois d'Espagne se plurent à habiter l'Escurial pendant quelques mois de l'année, et l'augmentèrent ou l'ornèrent en y faisant élever diverses constructions. Philippe III, entr'autres, offrit au monastère royal 222 vases en métal et pierres précieuses. Je citerai aussi une statue en costume oriental, appelée *la Mora*, qui représentait la ville de Messine : elle avait une hauteur d'un mètre et demi, à peu près, était en argent et pesait 220 livres. Elle était ornée de colliers, bracelets, et portait une ceinture garnie de rubis, de perles et de diamants, d'une valeur inestimable.

Ce fut aussi sous le règne de ce monarque que la bibliothèque de l'Escurial fut enrichie de près de 4,000 manuscrits arabes, turcs ou persans, composant la bibliothèque de Muley-Zidan, roi du Maroc, et qui étaient à bord de deux navires qui furent pris par Pedro de Lara, en face de Salé.

Le panthéon des rois fut continué sous Philippe IV; parmi les joyaux dont il enrichit le monastère, les historiens citent

une *custodia,* en forme de soleil, ornée de diamants et de perles, et qui fut, dit-on, enlevée par les Français, en 1810. Sous Charles II on plaça dans la tour de gauche du *Patio de los Reyes* un jeu de cloches magnifique, cloches fondues en Flandre. Enfin il fit construire l'autel dit de la *Santa Forma,* dans la sacristie, dont j'aurai à parler plus loin.

Les deux premiers rois de la maison de Bourbon firent moins pour l'Escurial que leurs prédécesseurs. Charles III fit cependant construire plusieurs couloirs de communication. Quant à Charles IV, on sait que ce fut à l'Escurial qu'il fit arrêter, en 1807, le prince des Asturies, accusé de complot et de conspiration contre son père. Quelque temps après, le palais tombait entre les mains des Français; plusieurs objets précieux furent, dit-on, transférés à Paris, mais les envahisseurs y furent bientôt remplacés par les troupes alliées, qui y commirent de plus grands ravages. Lorsque Ferdinand VII monta sur le trône d'Espagne, il offrit pour le service du tabernacle des objets d'une grande richesse; la reine Doña Amalia de Saxe donna aussi une *custodia* en or, brillants et rubis, estimée, dit-on, deux cent cinquante mille francs.

Cependant l'Escurial était entré dans une voie de décadence de laquelle il paraissait ne plus pouvoir sortir, lorsqu'enfin la reine Isabelle II, par décret en date du 3 mars 1854, rétablit la communauté de Saint-Jérôme, qui a eu du moins pour propriété de donner un peu de vie à cet immense édifice.

Nous allons pénétrer maintenant dans le monument qui se dresse devant nous et dont les murailles grisâtres forment une première barrière le long de la rue. J'entre à la suite de mon petit guide dans un premier bâtiment que l'on appelle *la Lonja* et qui contenait les offices. Du côté du Midi sont de petits jardins suspendus arrosés de fontaines qui y entretiennent partout la fraicheur.

En débouchant sur la vaste esplanade qui, de toutes parts, entoure l'Escurial, un vague sentiment de tristesse me saisit

tout d'abord. La tonalité générale de l'édifice est d'un gris bleuâtre dû à la couleur de la pierre avec laquelle il a été construit. En face de moi, la large cour est inondée des rayons du soleil, et de tous côtés on ne voit que la pierre ; le sol est pavé et propre ; en face, des pierres ; autour de moi, des pierres ; les montagnes elles-mêmes ont un ton granitique. L'aspect est sévère et monotone, et les détails d'architecture se perdent dans la masse énorme du monument.

Je suis devant la façade principale. Elle est composée de deux immenses tours carrées, et au milieu se trouve l'entrée qui conduit à l'église. Au-dessus, une statue de saint Laurent, de cinq mètres de hauteur, en pierre, à l'exception de la tête et des mains, qui sont en marbre ; plus haut encore, un large écusson aux armes royales.

On sait que Philippe II avait voulu donner à son œuvre la forme du gril sur lequel saint Laurent fut martyrisé : on ne peut guère se faire une idée de cette disposition qu'en examinant le plan même de l'édifice. Le manche du gril est figuré par l'habitation royale, les quatre pieds par les tours, qui ont plus de cinquante mètres d'élévation ; les barres transversales sont représentées par des bâtiments.

Lorsque nous entrons par la porte principale, nous nous trouvons sous un vaste vestibule voûté : à droite, l'escalier, où l'on me délivre la *papeleta* de rigueur pour visiter toutes les parties si diverses du monastère royal. Deux employés ont disposé sur une petite table des livrets, des albums et des vues de l'Escurial ; l'un d'eux, coiffé d'une casquette à large galon d'or, écrit péniblement, avec une plume qui crache, la date et le jour, et, revenant sur mes pas, je suis bientôt dans le *Patio de los Reyes*, qui s'ouvre énorme en arrière du vestibule.

Ce sont les six énormes statues des rois de l'histoire juive qui lui ont fait donner ce nom de *Cour des Rois*. Elle est très vaste, parée de grandes dalles et entourée de fenêtres protégées par des grilles de fer qui lui donnent un aspect lugubre.

L'église est surélevée par des degrés de pierre, et sur la façade, sur six piédestaux, se trouvent les statues des rois. Elles ont plus de six mètres de hauteur, et, comme celle de saint Laurent, elles sont en pierre, avec la tête, les mains et les pieds de marbre : elles furent tirées toutes les sept d'un seul bloc, dont on retrouve les restes au village de Peralejo, et qui sont considérés comme un souvenir historique de la construction de l'Escurial. On y a même gravé l'inscription suivante :

Seis reyes y un santo
Salieron de este canto
Y queda para otro tanto.

Avant de pénétrer dans cette église qui contient les restes de tous ces puissants rois d'Espagne, je me repose un instant sur un large banc de pierre placé contre la muraille, lorsque en ce moment la cloche, qui sonne onze heures, me fait tressaillir. On ne peut exprimer le son lugubre de ce bronze fêlé qui résonne à mes oreilles et qui n'a rien du bruit argentin des cloches de nos églises françaises. C'est un timbre lourd et sans éclat, qui paraît plutôt provenir d'un ressort monstrueux sur lequel frappe un marteau colossal.

Devant moi l'église aux sombres profondeurs : un silence de mort règne dans l'édifice, la cour est déserte, et deux minces lumières brillent à peine au-dessus du maître-autel. Les portes sont très belles, et au-dessus se trouvent des inscriptions en lettres de bronze, dans des médaillons de marbre.

L'église est très vaste, d'ordre dorique, et produit un grand effet, mais plutôt par les pensées qui viennent vous assaillir dès le seuil que par son aspect architectural. Quatre piliers énormes, semblables à des tours, soutiennent les voûtes. Les deux orgues, qui eurent autrefois une si grande réputation, sont maintenant hors de service.

Je ne parlerai pas des chapelles latérales qui, ainsi que dans

toutes les églises espagnoles, sont très nombreuses. Le maître-autel est magnifique et attire seul l'attention.

On y monte par douze degrés de marbre rouge, auxquels le faible jour qui vient des verrières donne l'aspect d'une sanglante cascade : l'autel est tout entier en marbre, jaspe et autres pierres précieuses. Quant au tabernacle, revêtu de bronze doré, c'est un véritable poème, et le crayon ou le pinceau d'un peintre habile pourrait seul en rendre l'incroyable beauté. Mais ce qui fait le principal ornement de cet autel célèbre, c'est ce que l'on appelle los *Entierros reales*, qui sont composés de deux groupes de statues en bronze doré, de grandeur plus qu'humaine, placées de chaque côté de l'autel, sur deux arcs qui ont pris le nom d'*Oratorios reales*.

A gauche, ce sont les figures de Charles-Quint armé de pied en cap, mais la tête nue et revêtu du manteau impérial. Il a, à sa droite, son épouse, Doña Isabelle; derrière, sa fille, Doña Maria, et ensuite ses sœurs, Doña Léonora et Doña Maria; au-dessus, les armes de l'Empire.

De l'autre côté, un autre groupe composé du roi Philippe II, aussi revêtu du manteau royal et tout armé : à sa droite, la reine Anne, sa quatrième femme, qui fut mère de Philippe III; un peu en arrière, la reine Isabelle, sa troisième femme, et, à la droite de celle-ci, la reine Marie, princesse de Portugal, qui fut sa première épouse, avec son fils, l'infant Don Carlos.

Ces statues, toutes à genoux, les mains jointes, dans une attitude de prière éternelle, produisent un grand effet, car la lumière vacillante qui pénètre à peine dans cet autel obscur fait ressortir cependant les riches ornements dont elles sont revêtues. Le rétable, composé de quatre corps différents, est peuplé de statues de bronze de la meilleure exécution.

Toutes les voûtes sont peintes à fresques, mais quelques-unes d'entr'elles ont été malheureusement atteintes par l'humidité. En passant, je jette un coup d'œil dans une chapelle ardente, dont les mille flammes brûlent pour l'âme de la dernière reine d'Espagne, la jeune et malheureuse Doña Maria Pilar de las Mercedes de Orléans.

A droite du maître-autel et dans un noir enfoncement se trouvent les portes de bronze du Panthéon royal où sont conservées les dépouilles de tant de rois. Ce monument est de forme hexagonale, et revêtu de marbres précieux, de jaspe et de bronze doré. Les rois sont d'un côté, les reines qui ont eu des héritiers à la couronne d'Espagne de l'autre. Une foule de princes et de princesses sont ensevelis dans le Panthéon des Infantes, qui fut construit par les ordres d'Isabelle II. A côté se trouve le *podridero*, dont le nom indique bien la terrible mission dont il est chargé.

Mais je ne quitterai pas l'église de l'Escurial sans signaler le fameux crucifix de marbre blanc sur une croix de marbre noir de Carrare, et qui est signé Benvenuto Cellini. Dans une vaste salle se trouvent les 216 volumes manuscrits qui servent au chœur. C'est un merveilleux ensemble d'ouvrages, car chaque volume a un mètre de haut, et ils sont précieusement reliés en bois précieux. Ils sont ornés de belles miniatures qui furent exécutées par ces maîtres de l'art espagnol que l'on nomme Fr. Andres de Léon, Fr. Julian de Fuentelraz et Ambrosio Salazar.

L'aspect général de l'église de l'Escurial est semblable à tout le reste de l'édifice : noir, colossal, gigantesque ; trois siècles se sont écoulés, et il paraît encore tel que le sombre Philippe l'a laissé.

XXIV

LE CYPRÈS DE LA SULTANE AU GÉNÉRALIFE

Ce fut en sortant de l'Alhambra que je me dirigeai, par une belle après-midi, vers une colline plus élevée que celle au sommet de laquelle est situé le palais moresque. Là se trouve cette autre merveille que l'on appelle le Généralife, et en

arabe *Djennar el Arife*. La vue de ces éternelles murailles de stuc, travaillées comme des dentelles, de ces *azulejos* brillants, de ces *patios* qui se succèdent sans fin, avait épuisé mon admiration, et mes yeux étaient désireux de se reporter sur des objets plus variés.

Le Généralife n'est d'ailleurs éloigné de l'Alhambra que de quelques centaines de pas et, après avoir passé sous la *Puerta Judiciaria*, je traverse le ravin sombre et embroussaillé que l'on appelle la *Cuesta de los Molinos ;* je monte cette route délicieusement ombragée de lauriers-roses, de figuiers, de vignes ou de grenadiers chargés de fruits, et me voilà à l'entrée de l'ancienne maison des riches seigneurs de Grenade.

Irving a dit avec raison que si, à l'Alhambra, la main de l'homme avait fait tous les frais de cette merveilleuse splendeur, au Généralife c'était la nature qui avait été employée à rendre les beautés si chatoyantes qu'il est impossible de les retracer sans les avoir vues.

Le Généralife, comme toutes les maisons de plaisance arabes, ne montre d'ailleurs, à l'extérieur, que de longues murailles presque complétement dépourvues d'ouvertures. Du palais lui-même il reste fort peu de chose, et tout y est beaucoup plus dépourvu d'ornements qu'à l'Alhambra. Son nom seul indique le but que l'on s'était proposé d'atteindre, car *Jennatu-l-arif* signifie jardin de l'architecte et, en effet, tout ici a été sacrifié aux jardins. A l'entrée, un vaste bassin contenu dans son cadre de pierre, et sur sa surface brillante se réfléchissent les cimes des lauriers-roses et des cyprès.

Le plus grand charme du Généralife sont ses jardins et ses eaux : la passion extraordinaire des Mores pour les irrigations s'est ici montrée de la manière la plus exagérée : on ne voit que bassins, fontaines, jets d'eau, sources, et ce qu'il y a de merveilleux, c'est que tout cela subsiste de la même manière qu'à l'époque de leur domination. Pour obtenir un pareil luxe hydraulique, ils firent, à deux lieues de là, une large saignée

au Darro, et ils en amenèrent les eaux limpides au Généralife à l'aide d'un canal ou *acequia*, qui traversait la colline appelée *Cerro del Sol*.

Je vois, au fond, une perspective formée par une galerie portique à colonnes de marbre, assez semblable au *patio des Arrayanes*, à l'Alhambra; le canal se recourbe, puis je pénètre dans d'autres jardins, aussi ornés de pièces d'eau.

D'ailleurs les eaux arrivent aux jardins par une pente très raide, supportée par de petites murailles où elles sont contenues dans des tuiles creuses se précipitant à ciel ouvert. A chaque palier des jets abondants partent au milieu des petits bassins et s'élancent jusque dans les feuillages touffus des bois de lauriers qui se recourbent en voûte au-dessus. La montagne ruisselle de toutes parts; partout jaillit une source. On entend murmurer à côté de soi des ondes qui vont alimenter les fontaines ou arroser le pied d'un arbre en pleine végétation.

De tous les points du Généralife on a sous les yeux les plus merveilleux paysages, et on n'a pas besoin, pour cela, d'aller les chercher sur une terrasse; je tourne le dos à l'Alhambra, et j'ai devant moi la colline que l'on appelle la *silla del Moro*; au fond, c'est la *sierra Nevada*, qui parait très rapprochée tant l'air est d'une extrême pureté; puis c'est l'immensité de la *vega*, avec les tons changeants de sa parure d'émeraude, qui brille aux derniers feux du soleil.

En revenant sur mes pas, je m'arrête quelques minutes dans l'un des jardins. Là, au bord d'un canal aux eaux moirées et tranquilles, on voit une belle allée de cyprès et, au milieu, un d'entr'eux d'une taille colossale, qui remonte au temps des Mores et porte le nom poétique de *Cyprès de la Sultane*.

Il a d'ailleurs une histoire, cet arbre funeste, car on assure que les Zégris, furieux de voir la sultane Zaïda protéger secrètement leurs mortels ennemis les Abencerages, dénoncèrent faussement au roi Boabdil la belle princesse, prétendant qu'ils l'avaient surprise en flagrant délit d'adultère avec

leur chef Ali Ben-Hamed, sous ce même cyprès, l'un des ornements du jardin du Généralife. Le roi fit mettre à mort trente-six Abencerages dans la cour des Lions, puis il enjoignit à l'infortunée Zaïda d'avoir à fournir, dans un délai de trente jours, quatre chevaliers qui devaient combattre pour elle afin de laver, dans un jugement de Dieu, le soupçon dont elle était tachée. Quoique ses alliés les Abencerages fussent en fuite, il ne s'en trouva pas moins quatre vaillants émirs Mores qui s'offrirent pour défendre la reine outragée.

Mais le roi ordonna que la sultane fut détenue prisonnière dans la tour de Comarés avec seulement ses dames d'honneur, Galiana et Celima, pour la servir. La belle reine se désolait et versait des larmes en sachant combien étaient redoutables ceux qui l'avaient accusée, et ne savait qui choisir pour défendre son honneur, lorsqu'enfin Célima lui donna le conseil de s'adresser à un chrétien, à Don Fernando Chacon, seigneur de Carthagène, et l'un des plus braves chevaliers qui eussent chaussé l'éperon d'or. La sultane suivit l'avis de Celima, et un billet ayant été rédigé à l'adresse de son futur défenseur, il lui fut porté en toute hâte par un messager dévoué. Cette lettre était ainsi conçue, et je la reproduis ici, car elle montre le degré de confiance et de générosité qui, à cette époque, animait tous les cœurs, quoiqu'ils appartinssent souvent à des religions différentes et qu'ils fussent mortels ennemis :

« La malheureuse et déshéritée sultane, reine de Grenade, fille du brave Moraizel, à toi, Don Juan Chacon, seigneur de Carthagène, salut. Celle-ci est pour qu'avec l'aide de Dieu Notre Seigneur et sa très sainte Mère, tu puisses me faire la faveur que l'extrême péril dans lequel je me trouve m'oblige de te demander. J'ai été faussement accusée par des chevaliers traîtres, Zégris et Gomélés, disant que j'ai commis une faute avec le noble émir Albin Hamed, de la famille des Abencerages, et ils ont été cause que ces derniers ont été décapités sans jugement, et qu'une guerre civile a éclaté dans la ville, qui a été ruinée par la mort de tant de nobles seigneurs. Mais

ce qui m'afflige le plus, c'est qu'après avoir entaché mon honneur, le roi exige que si, dans l'espace de quinze jours, je n'ai personne qui veuille le défendre, on exécutera la sentence qui pèse sur moi et qui me condamne à être brûlée vive. Une captive chrétienne m'a parlé de ta valeur, de ta force et de ta bonté, car tu es le père des malheureux et le vengeur des infortunés. Ma nécessité est grande, je suis une femme isolée, triste et malheureuse, mon infortune est affreuse, car des traîtres ont entaché mon honneur, chose à laquelle je n'aurais jamais pensé.

« Je suis déshonorée et dans le plus grand péril ! Si tu ne viens à mon secours, je suis perdue. Ne détourne pas de moi ta faveur, car j'ai remis mon honneur entre tes mains. Si tu refuses de me favoriser parce que je suis infidèle, considère que je ne le suis pas et que je crois en Dieu et en la vierge Sainte-Marie, sa mère. Par ta victoire sur mes ennemis, je serai libre, mon honneur sauf, et la vérité enfin sue. Je crois que tu voudras consoler une reine infortunée.

« SULTANE, reine de Grenade ».

La reine avait eu raison d'appeler à son aide une lance castillane, et la réponse ne se fit pas attendre ; peu de jours après elle reçut un billet scellé des armes du seigneur de Carthagène, qui s'exprimait ainsi :

« A toi, Sultane, reine de Grenade, je te salue, en attendant que je puisse baiser tes royales mains. Je te remercie de la grâce insigne que tu fais à ton humble serviteur en le priant de t'assister dans une affaire si grave et si difficile. Il y a dans cette cour de nombreux et vaillants chevaliers qui, plus que moi, auraient mérité cette faveur. Mais puisque tu me le commandes, j'accepte, confiant en Dieu et en sa mère bénie, ainsi que dans ton innocence. Tu peux compter, illustre dame, que je serai présent avec trois chevaliers de mes amis, le jour du délai indiqué. Recommande-toi à Dieu, qu'il te garde et te défende.

« De Talavera, DON JUAN CHACON ».

Pendant que la noble sultane levait au ciel ses beaux yeux noirs, quatre hommes vouaient leurs épées à la vierge Marie, dans la petite église de Talavera. C'étaient Don Juan Chacon, seigneur de Talavera, Don Manuel Ponce de Léon, duc d'Arcos, descendant des rois de Jéricho, don Alonso de Aguilar et Don Diego Fernando de Cordoue, *alcaide de las Doncellas :* tous quatre revêtirent un costume oriental, et le lendemain ils se trouvaient déjà dans la *vega*, voyant briller, aux premiers rayons du soleil levant, les créneaux dorés de l'Alhambra.

Cependant la ville de Grenade tout entière était plongée dans la plus noire tristesse. Un théâtre, recouvert de draperies de deuil, avait été construit sur la place de Bibarambla, où devait se tenir le champ clos; le roi avait nommé comme juges du camp le prince Muza, un Azazque et un Almoravi; bientôt ils se rendirent au palais pour aller chercher la sultane, et un grand nombre de chevaliers les accompagnèrent.

Les Almoravis, Almohades, Aldoradines, Gazules, Venegas, Alabeces et les Marim voulaient enlever la reine et poignarder le roi, mais on leur conseilla de ne point le faire, car s'ils sauvaient la vie de la reine, malgré cela ils la laissaient déshonorée. Le roi demanda à Muza si la reine avait des défenseurs, celui-ci répondit que oui, et que si elle n'en avait pas, lui-même descendrait dans la lice et la défendrait envers et contre tous.

La sultane entra dans sa litière avec ses dames Celima et Esperanza, et partout où passait le cortége les rues étaient tendues de noir; aux balcons, dames et jeunes filles pleuraient amèrement en maudissant le roi et les Zégris.

Jamais la célèbre place de Bibarambla n'avait vu une telle affluence de monde : les fenêtres, les balcons, les *azoteas* étaient pleins de gens, la place couverte d'une multitude compacte. Bientôt un frémissement de terreur courut parmi l'assistance, car les juges de camp s'étant assis, vingt trompettes de guerre se firent entendre sonnant de sauvages fan-

fares et, derrière, les quatre accusateurs armés de toutes pièces et montant de puissants chevaux. Ils portaient sur leurs armes des capuchons verts et violets, avec des panaches aux mêmes couleurs. Leurs écus étaient armoriés d'une longue épée ensanglantée, avec la devise : *por la verdad, se derama*, c'est-à-dire : répandre son sang pour la vérité. C'étaient : Mohamed Zégri, auteur de l'accusation, Hamete Zégri, Mahandon Gomel et Mahandin. Ils furent se placer à gauche au son des instruments, car la droite avait été réservée aux défenseurs de la reine.

Mais le temps s'écoulait, une angoisse poignait la foule : Malique, Alabez, Almoradin s'offrirent à la reine comme ses champions, mais elle sent sur son cœur la lettre du seigneur de Carthagène, et le chevalier chrétien n'avait jamais manqué à sa parole. Elle demanda seulement que deux heures fussent ajoutées au délai fatal. Ce court instant fut encore accordé, et comme il était au moment d'expirer, de nouvelles fanfares se firent entendre et cinq cavaliers, habillés à la turque, parurent dans l'arène. La majesté de leur attitude, la splendeur de leurs armures, la puissance de leurs destriers, les firent reconnaître sur-le-champ pour des étrangers. La sultane, qui s'était penchée vers sa suivante, lui demanda lequel de ces cavaliers était Don Juan Chacon. — C'est celui qui marche en tête, madame, le cavalier qui porte au pennon de sa lance une fleur de lis d'or. — Qu'Allah me protége ! dit la reine en fermant ses beaux yeux, c'est assurément un héros.

Mais le jour s'avance, les chrétiens s'inclinent avec respect devant le *palco* de la reine et se redressent fièrement en regardant d'un œil assuré leurs futurs adversaires. Enfin l'*alcaide de las Doncellas*, piquant son cheval, s'avança vers les Zégris et s'écria d'une voix forte :

« On a accusé la reine d'un crime dont elle est incapable ; ceux qui ont fait cela ont menti comme des vilains et ne sont pas des chevaliers. Nous sommes venus pour la défendre, et nous combattrons ceux qui l'accusent, jusqu'à ce qu'ils aient confessé leur trahison ».

En même temps les huit cavaliers se précipitèrent les uns contre les autres : une affreuse mêlée s'ensuivit et un nuage de poussière s'éleva. Il était quatre heures environ, et le soleil dorait déjà les cimes de la sierra Nevada.

Les Mores étaient vaillants, mais ils avaient affaire aux plus vigoureux chevaliers de Castille. Don Juan Chacon, lancé contre Mahandin, fut d'abord blessé à la cuisse, et son sang coulait avec abondance; les deux chevaux se dressent sur leurs pieds de derrière, et la monture du More, plus faible que celle de son adversaire, est renversée sur l'arène pendant que son maître est blessé d'un coup de lance par le seigneur de Carthagène.

Il se relève aussitôt et met l'épée à la main ; le champion de la sultane dédaigne de profiter de l'avantage qu'il a sur lui et, quoique blessé, il met pied à terre et attaque son ennemi. Les coups pleuvaient comme la grêle, et des écus d'acier et de leurs armes jaillissaient des milliers d'étincelles. Un effroyable coup de revers brisa la targe du More et le fit tomber mortellement blessé ; mais le vainqueur, après avoir remercié Dieu, fut obligé de prendre une lance et de s'en servir pour quitter la lice, tant la blessure qu'il avait à la jambe le faisait cruellement souffrir.

Aussitôt les instruments sonnèrent de toute part, et le peuple et les dames, qui étaient pour la sultane, poussèrent de grandes acclamations.

En ce moment Don Alonso de Aguila eut son cheval tué par Mahandon, et pendant que le More voltige autour de lui, espérant en avoir raison grâce à la pesanteur de son armure, celui-ci déjoue toutes ses attaques, et lui dit :

— Descends donc de ton cheval, si tu ne veux pas que je le tue.

Mahandon met pied à terre, et une lutte affreuse s'engage entre les deux adversaires. Ils sont là, pied à pied, poitrine contre poitrine, lorsque tout à coup un cri horrible retentit : le casque doré du More vient d'éclater sous un formidable

coup d'épée, et il tombe sans prononcer une parole sur le sable rougi de la place, pendant que mille gémissements retentissent, poussés par les femmes et les filles des Zégris.

En même temps le grand Hamet, désarçonné par Don Manuel Ponce, est étendu sur l'arène, la gorge trouée d'un coup de lance ; il ne reste plus en présence que Mohamed, le dernier des Zégris, et le brave Don Fernando. Le chevalier castillan fait des efforts surhumains, car son adversaire est d'une stature colossale, mais Dieu récompense ses efforts et le bon droit, et le More, grièvement blessé, est renversé sur le sol.

L'*alcaide de las Doncellas* lui met la pointe de son épée sur la gorge, en lui disant :

— Confesse la vérité, avoue que tu as menti, si tu ne préfères que je t'achève !

Mais le bruit de la défaite des Zégris s'était répandu dans toute la ville de Grenade, et le peuple, se ruant avec joie sur les barrières des lices, venait de les briser pour pouvoir contempler à son aise les défenseurs de la sultane, et il remplit l'arène au moment où le More s'écriait d'une voix défaillante :

— Ne me frappe pas davantage, je suis assez blessé pour que le monde ne revoie plus un traître tel que moi, et puisque tu désires, chevalier vainqueur, me voir hautement confesser la vérité, je te dirai que quelqu'un de mon lignage ayant été tué par les Abencerages, afin de les perdre dans l'esprit du roi, je fis déclarer qu'on avait trouvé l'un d'entr'eux en flagrant délit d'adultère avec la reine ; qu'elle me pardonne, c'était faux : elle a toujours été sage et pure.

En disant cela le More expira, tandis que les *añafiles*, *clarines* et *dulzaines* résonnaient pour annoncer la victoire des défenseurs de la sultane et proclamer son innocence. La foule escorta sa reine bien-aimée jusqu'à l'*albaycin* qu'elle avait choisi pour sa résidence, car elle ne voulut jamais revenir à l'Alhambra, dont les murailles dorées lui rappelaient de si cruels souvenirs. Elle voulut soigner elle-même les chevaliers

chrétiens qui avaient risqué leur vie pour lui rendre l'honneur et leur fit de fréquentes visites en compagnie de ses dames dans le *fondac* où ils étaient descendus. Ceux-ci, comblés de faveurs, rejoignirent bientôt le camp espagnol, ayant accompli une de ces *hazañas* qui devait porter leurs noms à l'immortalité.

Telle est, en quelques mots, l'histoire du *cyprès de la Sultane*, et l'on peut dire que cet arbre gigantesque, ainsi que le milieu charmant qui l'entoure, procurent les plus douces émotions lorsqu'on pense à la confiance d'une sultane infidèle et surtout à la chevalerie de quatre gentilshommes qu'elle devait considérer comme ses ennemis, et qui cependant n'hésitèrent pas à risquer leur vie pour soutenir la cause d'une reine outragée.

XXV

LE TRÉSOR DE L'ESCURIAL

Le petit guide, qui m'a déjà promené dans toute l'église, m'accompagne jusqu'à la porte de la sacristie, et me fait pénétrer dans le vestibule, pavé de losanges blancs et noirs. Il frappe rudement à une porte intérieure, car ici ses fonctions cessent pour faire place à celles du sacristain, qui doit se faire de beaux revenus avec les nombreuses *pesetas* qu'il reçoit des étrangers. Mais cet important personnage est sans doute occupé par son déjeuner, car une vieille femme vient de sortir de la pièce dans laquelle il se tient enfermé, tenant à la main un grand panier recouvert d'une serviette d'une propreté douteuse. Pendant ce temps, je m'assieds sur un large banc de bois adossé à la muraille, et auquel un usage de plusieurs siècles a donné le poli et la dureté du marbre. La température presque glaciale de cet obscur réduit est tempérée par une

vague odeur d'encens répandue dans l'air et, non loin de moi, un certain mendiant assis indique, par des mouvements de corps, que ses vêtements en lambeaux doivent être plus habités que les plaines de la Vieille-Castille.

Ce vestibule a un grand air, comme d'ailleurs tout ce qui appartient à l'Escurial. La voûte est peinte à fresque, et une grande fontaine de marbre règne le long de la muraille, en face de l'entrée. Dix tableaux ornent cette pièce et, parmi les meilleurs, je remarque : une *Descente de Croix*, d'Albert Durer, un Jordaens, et un *Saint Jérôme*, de Ribera.

Enfin le sacristain se décide : c'est un homme bien vêtu, au visage aimable et régulier. Il vient à moi et, ouvrant les portes de la sacristie, il m'invite à entrer. J'ai devant moi une immense salle, admirablement décorée et de plus de 30 mètres de longueur. Des armoires magnifiques en bois précieux garnissent tout un côté de la muraille. L'acajou, l'ébène, le cèdre, le noyer ont concouru à la construction de ces meubles. Au centre se trouvent enchâssés deux splendides miroirs en cristal qui furent offerts par la reine Anne d'Autriche. Ces meubles contiennent les bijoux, vases sacrés et ornements dont il reste encore un bon nombre, et non des moins précieux au point de vue de l'art. Cette sacristie, pavée de marbre blanc et noir, contient 42 tableaux, parmi lesquels je puis citer principalement : une *Sainte Famille*, de Paul Véronèse, aux tons chauds et colorés, *Saint Pierre d'Alcantara*, de Zurbaran, *Saint François d'Assise*, de Ribera, *La Transfiguration*, du divin Raphaël, un beau morceau du Tintoret, *Saint Jean-Baptiste* et *Saint Jean Évangéliste*, de Gréco, un *Christ portant la Croix*, du Guide, une magnifique *Madeleine convertie*, du Tintoret, un *Saint Jean-Baptiste dans le Désert*, beau en couleur, et l'*Ensevelissement du Christ*, par Ribera.

Mais l'œuvre véritablement magistrale de la sacristie, celle qui attire les regards non-seulement des amateurs et des érudits, mais même l'attention du vulgaire, est l'autel de la

Santa Forma (sainte hostie), qui occupe le fond de la pièce. Il est construit en marbre, avec des ornements en bronze doré; des bas-reliefs en marbre représentent la sainte hostie foulée aux pieds par des hérétiques, recueillie par l'empereur d'Allemagne Rodolphe II, et envoyée à Philippe II. Un grand tableau de Claudio Coëllo, qui occupe tout le rétable, figure la perspective de la sacristie et de l'église pendant la procession qui eut lieu pour la réception de la sainte hostie. Les personnages qui assistent à cette procession sont autant de portraits historiques, et le peintre lui-même s'est représenté à l'un des angles. A certaines époques de l'année, aux fêtes de saint Michel et de saint Simon, ce tableau descend par des coulisses au-dessous de l'autel, et laisse voir une chapelle intérieure ou *camarin*, avec un riche tabernacle en bronze doré, dans lequel est exposée la *Santa Forma*. On peut pénétrer dans le *camarin* par une porte qui m'est ouverte par le sacristain et qui est située sur le côté de l'autel; l'intérieur est très richement décoré, et mon cicérone ne manque pas de m'expliquer que la *custodia*, donnée par Isabelle II, fut exécutée à Madrid et compte 9,400 brillants, 8 grosses perles, 32 émeraudes, 127 rubis, 60 améthystes, 24 grenats et une splendide topaze.

Le brave homme semble décidé à ne pas me faire grâce ni d'une pierre précieuse ni d'un objet curieux; après m'avoir fait voir deux étendards que l'on dit avoir été enlevés à l'armée française lors de la bataille de Saint-Quentin, le voilà qui ouvre les immenses tiroirs qui contiennent les fameux draps brodés de l'Escurial.

Cet art fameux de la broderie en Espagne, dont il subsiste encore, dans les trésors des églises et parmi certaines collections, des spécimens si extraordinaires, ne m'a pas semblé jusqu'à cette heure suffisamment étudié. On peut dire que, jusqu'au XVe siècle, on ne rencontre pas une date précise pour déterminer l'origine et l'histoire de la broderie. Déjà, en 1433, les ordonnances de Séville contiennent quelques pres-

criptions destinées à éviter des fraudes que l'on avait découvertes dans la fabrication des broderies et des ornements de luxe, et celles de Tolède, en 1496, établissent d'autres règles semblables.

Par les dates réunies par l'érudit Gestoso, qui sont relatives aux brodeurs qui travaillèrent pour la cathédrale de Séville, il résulte que Juan Pascual « maître des ornements », mourut en 1401.

En 1440, Juana Gonzalez « maîtresse des ornements de la cathédrale », fit trois paires de chasubles ornées et six petits linges travaillés à la main ; elle répara aussi deux chapes blanches auxquelles elle mit des bordures.

En la même année on paya à Pedro Gonzalez, brodeur, 130 maravédis pour une riche ceinture de tissu blanc, et, en 1454, Germain Ruiz, brodeur, reçut 6,000 maravédis en acompte des ouvrages qu'il avait faits pour la catrédrale.

A la même date, Martin Caro, brodeur, fit une rose d'or et de soie qui fut placée au frontal azur du maître-autel.

Les dames espagnoles ont toujours été très habiles dans ce genre d'ouvrages. Celles de Grenade surent broder la magnifique tente de campagne que Charles-Quint emporta avec lui pour sa conquête de Tunis. Les églises de la péninsule sont encore remplies de dons faits par d'illustres dames, œuvres de leurs mains, et parmi lesquelles on remarque des mitres, linges de pupitre, ornements d'églises et surtout manteaux de Vierges, où la réunion de la soie, de l'or, de l'argent et des pierres précieuses en font de véritables travaux de fées.

Les fameux ornements d'église de l'Escurial, les draps du lutrin de toile frisée, à fond d'argent et dessins d'or, avec leurs admirables broderies de soie représentant l'Adoration des Pasteurs, celle des Rois, l'apparition de Jésus à la Vierge et l'Ascension. Ce dernier ornement fut fait à l'Escurial, vers 1500, et sa passementerie, qui rappelle l'influence arabe, a été exécutée par le fameux harnacheur de Salamanque, Francisco Alvarez. Ces habiles *bordadores*, qui étaient de véritables

artistes, formaient un *gremio*. ou corporation, comme les *plateros* et les *vidrieros*.

Enfin, je termine ma longue station dans la sacristie par quelques minutes d'inspection sur un *capitulario* de format in-folio, couvert de velours cramoisi, avec clous, ornements et fermoirs d'argent. Il fut entièrement écrit par le bénédictin Fr. Martin de Palencia, et contient 18 délicates miniatures peintes par Andres de Léon, Fuentelzar et Salazar. Mon obligeant cicérone me reconduit jusqu'à la porte et, ayant reçu la *peseta* obligatoire, il me salue d'un : *Vaya usted con Dios.*

Je retrouve mon petit guide et nous sommes bientôt dans le cloitre, très vaste et très spacieux. Ses murailles, qui sont peintes de mauvaises fresques qui vont se dégradant tous les jours, sont recouvertes d'inscriptions impudentes placées par les visiteurs. Un coup d'œil à travers les ais mal joints de la porte me permet de voir le joli jardin qu'on appelle le *patio* des Evangélistes : là se trouvent quatre grandes statues, au milieu de parterres bien soignés par les moines ; au centre, une belle fontaine monumentale en marbres de couleur. C'est un vrai régal pour les yeux, que de voir se détacher au milieu de cette ville les couleurs brillantes des fleurs et la masse de la verdure. Je ferai grâce, cependant, de la description du grand escalier dont les marches, d'un seul bloc, paraissent avoir été taillées par des géants, des fresques que l'on rencontre à chaque pas, des salles capitulaires qui contiennent un nombre considérable de tableaux appartenant aux meilleures écoles espagnoles ou italiennes, et dont un seul ferait la gloire de bien de nos petits musées de province.

Dans le haut du cloitre je vois les jeunes moines se promener deux à deux, en causant bruyamment ; c'est la seule partie de l'immense édifice qui paraisse douée d'un peu de vie ; mais à peine m'en suis-je éloigné que tout retombe dans le silence, et que le froid du sépulcre se referme de nouveau sur moi. Je terminerai cependant ces notes fugitives sur le couvent en indiquant d'une façon sommaire quelques-unes

des reliques curieuses qui y sont conservées. Dans une niche, une petite amphore de laquelle se servit Jésus pour opérer le miracle du vin aux noces de Cana ; un morceau du voile de la Sainte Vierge ; une des barres du gril sur lequel saint Laurent subit le martyre ; le squelette de l'un des enfants tués par les ordres d'Hérode ; un morceau du voile de sainte Aguada. Parmi les curiosités, véritable chef-d'œuvre de patience et de goût, un bureau d'écaille et d'ébène, avec des ornements d'ivoire représentant l'intérieur de la cathédrale de Cordoue, divers autographes de sainte Thérèse, ainsi que son encrier ; un rétable d'ivoire, avec un saint Jérôme en albâtre ; une boîte d'ivoire du IXe siècle ; un dyptique représentant l'Adoration des Rois ; un beau coffret émaillé du IXe siècle ; un livre d'ivoire contenant la vie de Jésus, du XIIe siècle, et tant d'autres pièces, qu'il faudrait un volume pour les décrire. Un grand nombre de tableaux ornent les murailles du *camarin*.

En sortant des murailles épaisses de l'Escurial, la température me paraît accablante, quoique un vent assez frais fasse frémir, au-dessus de ma tête, les ramures épaisses des arbres.

XXVI

LA GÉOGRAPHIE ESPAGNOLE ET LES DICTONS POPULAIRES

S'il est vrai que les proverbes forment la sagesse des nations, l'Espagne doit être la contrée la mieux partagée de la terre, car je ne crois pas qu'il soit de peuple qui ait à sa disposition une si riche collection de refrains, proverbes, dictons ou *coplas*, ainsi qu'ils sont appelés dans le pays. J'ai connu

des Espagnols qui en savaient un si grand nombre, qu'ils pouvaient presque soutenir une conversation en cousant bout à bout les dictons ou proverbes qui s'appropriaient parfaitement à tous les sujets.

Je me souviens qu'en allant à Madrid, et quelques stations avant d'arriver dans la capitale des Espagnes, un voyageur mit la tête à la portière au moment où le train s'arrêtait à une petite halte. Puis, regardant un paysage brûlé par le soleil, et à l'extrémité duquel on voyait, groupées, quelques mauvaises masures dont les murailles croulaient de toutes parts, il murmura, entre ses dents, ce dicton qui m'était inconnu, mais que je retins facilement :

Siete lodones
Siete vecinos
Siete ladrones

C'est-à-dire : — Siete lodones, sept habitants, sept voleurs ! — Ce dicton géographique, s'il est vrai qu'on puisse l'appeler ainsi, me donna lieu de penser qu'il ne serait pas sans intérêt de recueillir tous ceux qui pouvaient s'appliquer à une ville ou à un peuple de la péninsule. Comment ai-je collectionné tous les fragments qui vont suivre ? Un peu partout, tantôt interrogeant la mémoire des habitants, tantôt en découvrant un dans un livre, mais n'en trouvant nulle part un recueil bien complet.

Ce ne sont pourtant pas les collections de *coplas* et *seguidillas* qui manquent. Parmi les plus importants qu'il m'ait été donné de parcourir, je puis citer celui de Fernan Caballero et un autre, plus fini encore, qui a été recueilli par Fouquier, mais quoique on y trouve des vers remontant aux origines de la langue espagnole, sur tous les états sociaux ou physiques, qu'il y en ait qui s'adressent à la Vierge, à Dieu et aux saints, à l'amour, aux jeunes filles et aux voleurs, ceux que je recherchais avec le plus d'avidité étaient précisément ceux qui manquaient totalement. Parmi ceux que j'ai recueillis, il y en a de fort stupides, mais aussi il s'en trouve de fort spirituels ; je

les livre tels qu'ils sont venus en ma possession, laissant à chacun le soin d'enrichir et d'augmenter cette singulière collection :

Dicen los Catalanes
De las piedras sacan panes.

On dit des Catalans que des pierres ils savent extraire du pain.

Esta la Eulalia, la de Barcelona
De la rica ciudad, la rica joya!

Celui-ci est relatif à la cathédrale de la capitale de la Catalogne, et signifie : — C'est la Eulalie, celle de Barcelone, de la riche cité le riche joyau.

Pour la ville d'Albéric, riche, mais insalubre :

Si vols vivre poc, y fer te ric
Ves ten à Alberic.

Si tu veux vivre peu, mais te faire riche, va-t-en à Albéric.

Puis la fertilité d'Orihuela :

Llueva ó no llueva, hay trigo en Orihuela.

Qu'il pleuve ou non, il y a du grain à Orihuela.

La richesse de la plaine de Murcie :

Tiene el Murciano en su huerto
De su subsistencia el puerto.

L'habitant de Murcie possède dans sa plaine le port même de sa subsistance.

Quien no ha visto á Granada
No ha visto á nada.

Toujours aux environs de l'ancienne capitale des rois arabes :

Cuando paraponda se pone la montera
Llueve aunque Dios no lo quisiera.

Lorsque paraponda (la montagne) se met son bonnet, il pleut quand bien même Dieu ne le voudrait pas.

Autre du même genre :

Cuando javalcuz
Tiene capuz
Y la pandera montera
Llovera aunque Dios no quiera.

Celui-ci, relatif à la ville de Baëza, sonne comme un clairon de guerre :

Soy Baëza la nombrada,
Nido real de gavilanes ;
Tinen en sangre la espada
De los Moros de Granada
Mis valientes capitanes.

Je suis Baëza la bien nommée, — royal nid de faucons ; — l'épée est teinte du sang — des Mores de Grenade — mes capitaines vaillants.

Puis la richesse de l'Andalousie :

Cuando Almeria era Almeria,
Granada era su alqueria.

Quand Alméria était Alméria, — Grenade était sa métairie.

Las Malagueñas
Son halagueñas.

Les femmes de Malaga sont séduisantes.

Puis la sobriété des serenos de Malaga :

En Malaga los serenos
Dicen que no beben vino
Y con el vino que beben
Puede moler un molino.

Les serenos de Malaga disent qu'ils ne boivent pas de vin, — et avec le vin qu'ils boivent, pourrait moudre un moulin.

Mata el rey et vete á Malaga !

Tue le roi et va à Malaga, dicton satyrique sur l'impunité

dont on jouissait autrefois dans cette ville, où il se trouvait plus que partout ailleurs un grand nombre de gens mal famés.

En Ronda los hombres
A ochenta son pollones.

A Ronda, les hommes à quatre-vingts ans sont des poussins.

Un autre sur les jeunes filles :

Para alcarrazas Chiclana,
Para trigo Trebujana,
Y para niñas bonitas
San Lucar de Barrameda.

Pour les *alcarazas* (1) Chiclana, — pour du blé Trébujuna, — et pour de jolies filles, — Saint Lucar de Barrameda (2).

Un village des environs de Séville possède une jolie réputation de voleurs :

Una porcion de civiles
Han salido de Moron
En busca unos ladrones
Mi niña, tus ojos son.

Un parti de gendarmes — sont sortis de Moron — à la recherche des voleurs ; — ma petite, ce sont tes yeux.

Puis, sur la grâce Sévillane :

Tiene la Sevillana
En su mantilla
Un letreso que dice
Viva Sevilla.

La Sévillane porte, — sur sa mantille, — une devise qui dit : — Vive Séville.

Puis un dicton topographique, aussi relatif à la capitale de l'Andalousie :

(1) Vases en terre poreuse.
(2) Petite ville près de Cadix.

Desde la catedral hasta la Magdalena
Se almuerza, se come y se cena ;
Desde la Magdalena hasta San Vicente
Se come solamente ;
Desde San Vicente hasta la Macarena
Ni se almuerza, ni se come, ni se cena.

Depuis la cathédrale jusqu'à la Madeleine, — on déjeune, on dîne et on soupe. — Depuis la Madeleine jusqu'à Saint-Vincent, — on dîne seulement. — Depuis Saint-Vincent jusqu'à la Macarena, — on ne déjeune, ni dîne, ni soupe.

En voici un sur l'état social d'une rue de Séville :

En la calle de los Abades
Todos han tios, ningunos padres.
Los canonigos no tienen hijos :
Los que tienen en casa son sobrinicos.

Il paraît douter très fortement de la chasteté des prêtres espagnols, car la traduction exacte est la suivante :

Dans la rue des Abbés — tous ont des oncles, aucun des pères. — Les chanoines n'ont pas de fils. — Ceux qu'ils ont dans leurs maisons — sont des petits-neveux.

Celui-ci peut se passer d'explication, car il est universellement connu :

Quien no ha vista á Sevilla
No ha vista á maravilla.

A quien Dios quiere bien
En Sevilla le da de comer.

La ville d'Ecija sera appelée, avec raison, la poêle à frire de l'Espagne :

Una sola sera llamada la ciudad del sol.

Une seule sera appelée la ville du soleil.

En remontant dans le centre de la péninsule :

En la Mancha, las chiquillas
Se lucen con seguidillas.

Dans la Manche, les jeunes filles, — triomphent dans les séguidilles.

La richesse fabuleuse du couvent des moines Hiéronymites, dans la sierra de Guadalupe, a donné lieu à ce dicton :

Quien es conde y desea ser duque,
Matan fraile en Guadalupe.

Qui est comte et veut être duc, qu'il tue un frère à Guadalupe.

Sur le sol rocailleux de ce pays :

Por do quiera que á Trujillo entrases,
Andaras una legua de berrocales.

De quelque côté que tu entres dans Trujillo, tu iras une lieue au milieu des rochers.

Celui-ci est stupide :

De Madrid á Toledo
Hay doce leguas
Todo camino llano...
Menos las cuestas.

De Madrid à Tolède, — il y a douze lieues, — tout chemin plat, — si ce ne sont les côtes.

Les deux suivants sont peu faits pour attirer l'étranger à Madrid :

El aire de Madrid es tan sutil
Que mata á un hombre
Y no apaga á un candil.

L'air de Madrid est si subtil, — qu'il tue un homme — et n'éteint pas une lampe.

Aun las personas mas sanas,
Si en Madrid son nacidas,

Tienen que de hacer sus comidas
De pildoras y tisanas.

Si les personnes les plus saines, — à Madrid sont nées, — il leur faut faire leurs repas, — de pilules et de tisanes.

Et encore sur sa température :

Tres meses de invierno,
Nueve meses de infierno.

Trois mois d'hiver, — neuf mois d'enfer.

Enfin :

Donde esta Madrid calle el mundo.

Où se trouve Madrid s'arrête le monde.

Tabaco, toros, naipes y vino,
Llevan el hombre á San Bernardino.

C'est-à-dire le tabac, les taureaux, les cartes et le vin mènent l'homme à Saint-Bernardin, — ou l'hôpital.

Sur les charbonniers de Salamanque :

Como quieres que tenga
La cara blanca
Si soy carbonerito
De Salamanca.

Comment veux-tu que j'aie — le visage blanc — du moment que je suis charbonnier de Salamanque.

Pour l'ancienne capitale de la Castille :

Villa por villa
Valladolid en Castilla.

Les rivières de la Castille font aussi parler d'elles :

Duero tiene la fama
Y Pisuerga lleva la agua.

Le Duero a la renommée, — et le Pisuerga porte les eaux.

Antiquité du royaume de Léon :

Tuvo veinte y cuatro reyes
Antes que Castilla leyes.

J'eus vingt-quatre rois — avant que Castille eut des lois.

Pour le genre de beauté spécial de trois églises célèbres :

Toledo en riqueza,
Compostela en fortaleza,
Leon en sutileza.

Tolède en richesse, — Compostelle en force, — Léon en légèreté.

Sur les travaux des femmes dans le royaume de Léon :

Hace la muger en Leon
Del hombre la obligacion.

Le suivant raille les amples vêtements des Maragatos :

En la Maragateria
No hay en paño economia.

Dans la Maragaterie, — il n'y a pas dans le drap d'économie.

Le chemin de Compostelle et la manière avec laquelle se nourrissaient les anciens pèlerins, a fait naître celui-ci :

Camino francés,
Gato por rés.

C'est-à-dire : chemin français, du chat pour bétail.

En teniendo el Castellano
Vino, ajos, trigo y cebada,
No deja la plaza en julio,
Ni en enero la capa.

Pour que le Castillan possède — vin, ail, grains et avoine, — n'abandonne pas les champs en juillet, — ni le manteau en janvier.

Ce trio d'amis doit donner à penser :

Cuchillo Pamplonés,
Y zapato de baldres,

Y amigo Burgales,
Guardame Dios de los tres.

Couteau de Pampelune, — et soulier de basane, — et ami de Burgos, — Dieu me garde de tous trois.

Todas las Andalucitas
Van desparramando sal
Las de Aragon desparraman
Canela pura, y no mas.

Toutes les petites Andalouses, — vont répandant la grâce, — celles d'Aragon répandent — de la pure cannelle, et rien de plus.

Puis, sur l'attraction que Saragosse opère sur les étrangers :

Zaragoza, Zaragoza,
Zaragoza de los diablos,
Una vez que estuvo en ella
Que bien me enzaragozaron.

Saragosse, Saragosse, — Saragosse du diable, — une fois que je fus chez toi, — comment bien ils m'ensaragossèrent.

Malaga tiene su castillo,
Granada tiene su Alhambra,
Y Zaragoza el Coso,
Y el Coso Zaragozanos.

Malaga a son château, — Grenade a son Alhambra, — et Saragosse son Cosso, — et le Cosso des Saragossans.

Il serait sans doute intéressant d'augmenter cette collection, mais telle que je la présente ici, elle suffit pour donner une idée de ce genre d'esprit populaire encore aujourd'hui si répandu dans la péninsule.

XXVII

LA CASITA DEL PRINCIPE A L'ESCURIAL

Le petit gamin qui me sert de guide me fait sortir du sombre palais de Philippe et me conduit à travers une belle promenade que l'on appelle *Alameda de los Camapes*, jusqu'à l'entrée de ce petit bijou qui porte le nom de *Casita del Principe*. Après avoir sauté, sifflé, chanté, il se précipite tout à coup à travers les rameaux épais d'une charmille, et revient au bout d'une minute tenant à la main un petit bouquet de roses jaunes et pâles.

Mais me voici devant la grille de la *Casita de Abajo*, en opposition sans doute à la *Casita de Arriba*, et qui est placée près de l'Escurial. Ces deux petits palais sont au monastère-château ce que les Trianons étaient autrefois pour Versailles. La dernière fut élevée par les ordres de l'infant Don Gabriel, frère du prince Don Carlos, tous fils de Charles III.

Est-ce pour échapper à la lugubre tristesse de l'Escurial que le jeune prince, qui fut roi sous le nom de Charles IV, fit construire la *Casita del Principe ?* La tradition assure qu'il voulut d'abord élever dans ce lieu une palomière, mais qu'il changea de projet, et qu'il y aurait fait construire une *plaza de toros*, dont il était grand amateur, si son père le roi Charles III n'eût conçu un tel dépit de cette puérile occupation que l'héritier de la couronne d'Espagne changea encore une fois de projet.

La *Casita del Principe* n'est point habitée et a été convertie en un charmant musée, tout peuplé d'objets d'art. Il est entouré de beaux jardins, et dans de grandes serres sont conservées toutes sortes de plantes et de fleurs rares. La *casita* est formée d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage. Au-dessus règne un second corps de logis. La façade, qui donne sur le parterre émaillé de fleurs, est soutenue par quatre

colonnes d'ordre dorique qui forment une sorte de péristyle. Je m'assieds sur un banc de pierre placé dans un enfoncement de la muraille, et j'attends avec patience le gardien que mon petit garçon est allé chercher.

Celui-ci arrive enfin, en manches de chemise et bâillant à se démonter la mâchoire. Il m'explique, pour s'excuser sans doute, que la chaleur est si forte qu'il dormait la sieste. Il a d'ailleurs une bonne figure et est d'une amabilité que l'on retrouve bien souvent en Espagne chez la plupart des fonctionnaires.

Le rez-de-chaussée se compose d'une salle de réception, de la salle rouge, du cabinet de la Reine, de la salle bleue, de celle d'Albert Durer, la salle à manger et la salle du café : il règne dans ces appartements toujours fermés une fraîcheur délicieuse qui me fait oublier un instant le brûlant soleil du dehors. Tout est si fin, si précieux, si coquet dans cette charmante demeure, que je suis heureux de pouvoir maintenant mettre à profit les notes nombreuses que j'ai recueillies sur ces lieux.

Dans la salle de réception, des écriteaux fort apparents défendent très sévèrement aux visiteurs de toucher aux objets d'art ou de s'asseoir sur les meubles. Les murailles sont revêtues d'une tapisserie de satin blanc, avec des fleurs violet foncé, et le gardien, soulevant les housses des fauteuils, me permet de m'assurer que les chaises et les fauteuils sont recouverts de même étoffe ; le plafond est peint à fresque par Duque. De beaux tableaux, représentant des fleurs et des fruits, ornent les parois. La salle rouge *(encarnada)* a sa tapisserie de satin cramoisi, brodée de délicates fleurs blanches ; sa décoration principale se compose de neuf précieuses peintures représentant des vues anciennes d'Aranjuez. Le cabinet de la reine est charmant, ses tentures et ses meubles sont toujours en satin blanc, avec des bordures de fleurs roses et vertes ; ici il y a un grand nombre de tableaux, belles et bonnes copies de peintures célèbres, et aussi quelques

originaux, parmi lesquels je remarque une Vierge, charmante d'expression, du Guido Reni, et un beau paysage de Jean Brughet.

La salle bleue, qui est tapissée de satin de cette même couleur, est décorée de tableaux, et je m'arrête surtout devant deux pièces du célèbre Goya : *Fonte de balles*, peinture sur bois, et *Fabrication de poudre dans une montagne*, toutes deux relatives à la guerre de l'Indépendance. La puissance d'éclairage de ces tableaux est véritablement extraordinaire, et ils gagnent certainement à être vus au milieu de la demi-obscurité dans laquelle ils sont placés. Quant à la salle dite d'Albert Durer, elle portait ce nom, me dit mon conducteur, parce qu'il y avait encore, il y a peu d'années, seize petits tableaux sur bois représentant des scènes de la vie de Notre-Seigneur, et qui en ont été enlevés pour être placés au Musée du Prado.

La salle à manger a le plafond en stuc ajouré, avec de jolis ornements dorés. Les murailles et les meubles sont revêtus de satin vert. Je remarque une touchante *Sainte Cécile*, du Dominiquin, et de nombreux tableaux de Jordaens. La *salle du café*, qui est la dernière du rez-de-chaussée, est de forme ovale, et ses meubles de satin jaune doré. Dans quatre niches, placées entre les portes et les fenêtres, on a placé des bustes d'empereurs romains en marbre blanc. Au centre du salon, sur un pilier, un petit temple d'albâtre avec le buste de Ferdinand VII. Tout le mérite de ce morceau est d'avoir été fait d'une seule pièce.

L'escalier qui conduit aux étages supérieurs est entièrement construit en marbres et jaspes précieux; les rampes sont en bronze doré, les plafonds peints à fresque par l'excellent peintre espagnole Maella. L'appartement dans lequel j'entre tout d'abord porte, comme à l'Escurial, le nom de *piezas de maderas finas*. Il y a là trois salons dont les parquets, les portes et les fenêtres en marqueterie de bois de couleur, les ferrures incrustées d'or et d'argent, sont de merveilleux tra-

vaux. La première salle a le plafond de stuc doré, ses tapisseries et meubles sont de soie à fond vert, ornées de fleurs. Les murailles sont décorées de vingt-deux portraits des membres de la famille de Bourbon, depuis Charles IV, qui est vu de dos, jusqu'à Don François de Paule, y compris les branches de Naples et d'Etrurie, dans les costumes ridicules ou grotesques du temps : sur la table du milieu, un petit buste en bronze du roi Louis XVI. La seconde salle, décorée comme la précédente, n'a rien de très remarquable.

Il n'en est pas de même de la troisième salle, car le plafond de celle-ci représente un Ganymède peint à fresque. Les murailles et les siéges sont revêtus d'une brillante tenture de soie bleue rayée de satin. L'ornementation de ce charmant réduit en fait un musée d'une rare valeur, car trente-six cadres d'ivoire en demi-relief sont accrochés aux parois : ils représentent tous des sujets mythologiques ou empruntés à l'Histoire Sainte : un tableau, que mon guide me désigne comme ayant été fabriqué avec de la pâte d'Italie, m'intéresse médiocrement; tous ces ivoires sont délicieusement fouillés, les principaux d'entr'eux représentent : Moïse sauvé des eaux, Suzanne entre les vieillards, le Sacrifice d'Isaac et les Songes de Pharaon. Sur une table sont placés plusieurs groupes d'ivoire abrités par des globes de cristal ; le gardien, qui a repoussé le contrevent d'une fenêtre pour me permettre de saisir tous les détails de ces précieux morceaux, m'apporte successivement le fameux Jugement de Salomon, un homme nu et à demi enveloppé dans un filet, un génie fait d'un seul morceau, une femme nue couronnée de fleurs et couverte d'un voile à travers lequel on voit tous les détails du visage, œuvre d'art d'une valeur inestimable.

Là, le brave homme, qui s'est promptement familiarisé avec moi, me raconte en quelques mots que plusieurs mois auparavant il avait été victime d'un vol commis par des Anglais, pour lesquels, depuis cette aventure, il professait le plus profond mépris. Après le passage de la compagnie qu'il guidait

dans cette même salle des ivoires, il s'aperçut de la disparition d'un petit cadre et fit appeler aussitôt la garde civile avant que les Anglais, qu'il soupçonnait, n'eussent quitté la *casita*. Ceux-ci furent fouillés, mais inutilement; on les fouilla de nouveau sur tout leur parcours, de l'Escurial à Madrid, toujours sans rien trouver. Enfin, notre gardien désolé, craignant de perdre son emploi, trouva, plusieurs jours après, le petit ivoire sous les nattes qui recouvrent les parquets des appartements. Il me l'apporta aussitôt en triomphe ; il était, en effet, légèrement fendillé sur l'un de ses côtés. Et pendant qu'il bavarde ainsi, je jette un regard sur le beau jardin qui entoure le petit palais et sur les allées ombreuses qui lui font un cadre vert et sombre. A droite j'aperçois le monastère royal de l'Escurial, qui paraît adossé aux pentes abruptes de la montagne.

Mais je continue ma visite en passant dans la salle dite *del Pasillo :* les parois sont toujours tapissées de soie nuancée de vert. Sur une table et sous un globe de cristal une haute statuette de Charles IV avec l'armure, le sceptre et le manteau royal : toujours des tableaux, bons et mauvais. Puis un petit corridor, sept degrés de marbre, des plafonds peints à fresque, et encore trois nouvelles salles de *maderas finas*. La première n'a pas son parquet achevé et est seulement tapissée de satin blanc avec des bordures de soie de couleur du plus charmant effet.

La seconde salle est ornée comme la première, mais avec un pavage en mosaïque de marbre des couleurs les plus variées ; elle est décorée d'une tapisserie de satin blanc sur laquelle sont placés trente-trois curieux paysages tissés en soie de toutes nuances et avec des garnitures de fil d'or et d'argent. Ces pièces furent faites en 1797 par un patient artiste, Robledo Lopez, dont le nom mérite d'être conservé : les tabourets sont de la même couleur et de la même matière ; cependant, ils offrent une particularité digne d'être mentionnée. Mon prévenant cicérone, enlevant la housse de l'un

d'eux, me fait constater qu'il fut brodé par la reine Marie-Josèphe-Amélie de Saxe, troisième femme de Ferdinand VII, afin qu'il servît de modèle aux autres.

Quant à la troisième pièce, aux tapisseries de satin blanc, elle contient 226 petits cadres en porcelaine, de la fabrique royale du Retiro, détruite par les Anglais en 1810.

Mais je commence à être très fatigué de cette promenade à travers ces appartements royaux. Ces tableaux, ces curiosités sans nombre dansent devant mes yeux, et je commence à devenir indifférent devant tel ou tel grand peintre dont le nom n'éveille plus en moi aucun sentiment d'enthousiasme. C'est là le propre de ces visites au pas de charge. Les malheureux voyageurs veulent tout voir et finissent par éprouver un dégoût réel pour tous les chefs-d'œuvre qu'on leur montre.

Je ferai grâce au lecteur du dernier étage, où se trouvent aussi des choses bien curieuses, et je sors du palais en donnant une poignée de main au gardien complaisant qui m'a tout fait voir par le menu. Il est inutile de dire que j'ai eu soin de lui laisser une marque de ma reconnaissance, ce qui me vaut un grand salut. En ce moment, le petit bouquet de roses que je tiens s'effeuille tout à coup, flétri par la chaleur. Je suis conduit par le petit garçon, qui m'a attendu à la porte, sur une terrasse où se trouve situé le café-restaurant de Mora, qui dément bien, par son aspect, la pompeuse réclame dont il abuse en répandant à la porte de la gare un prospectus aussi détaillé que menteur. Un simple *limon del tiempo*, que je demande, m'est servi sous la forme d'un vase plein à déborder d'un breuvage trouble et peu engageant.

Le petit garçon qui m'a accompagné toute la journée reçoit, pour sa peine, un *duro* neuf et brillant, et il ne paraît pas s'être souvent vu à une fête pareille, car la surprise lui a ôté la voix. Cependant, il court s'assurer que la pièce que je viens de lui donner n'est pas fausse, et pendant que je me dirige vers la gare, qui est à quelques pas, je l'entends qui fait sonner sa pièce d'argent sur tous les cailloux du chemin.

J'ai encore une demi-heure à attendre avant l'arrivée du train; l'*Anden* est bordé d'arbres, et quelques bancs sont disposés sous leur ombre. En face se trouve le petit village qui porte le nom de *Escorial de Abajo*, dominé par les deux tours d'une église neuve. Bientôt la gare déserte se peuple rapidement, le train entre en gare et, avant que le jour ne soit tout à fait tombé, je suis revenu à Madrid, emportant dans mon âme le souvenir de cette inoubliable journée.

XXVIII

LES MUSÉES DE MADRID

Madrid possède un musée de peinture qui est sans rival dans le monde entier. Il est situé sur le Prado et à l'aspect assez monumental; il fut commencé sous le règne de Charles III, mais ne fut définitivement achevé que par les ordres de Ferdinand VII; puis la reine Isabelle y fit transporter les principales toiles de l'Escurial et des autres résidences royales et commença ainsi la réunion de ce dépôt qui a fait du musée de Madrid le premier musée du monde. Il y en a sans doute bien d'autres qui contiennent un plus grand nombre de toiles, mais ici les chefs-d'œuvre se comptent par centaines; les tableaux sont au nombre de deux mille cinq cents environ, et on est tout d'abord étonné quand on songe au peu de difficultés qu'a éprouvées le gouvernement espagnol pour leur réunion. Il est vrai qu'en Espagne il n'y a eu ni guerre de religion ni révolution, que ses rois ont été tout-puissants pendant de longs siècles sur l'Italie, les Flandres et la Hollande, pays classiques de la peinture, et qu'il ne s'exécutait pas un morceau hors de pair qu'il ne fût aussitôt offert à Charles-Quint ou à Philippe II. Mais je puis donner une idée rapide de la valeur inappréciable de ce musée unique, en disant que

l'on y compte : 64 Velasquez, 46 Murillo, 10 Raphaël, 43 Titien, 25 Véronèse, 34 Tintoret, 16 Guido Reni, 28 Bassano, 55 Lucas Giordano. Quant aux flamands et aux hollandais, ils s'y trouvent en aussi grand nombre : on y voit, en effet, 13 Van Eyk, 54 Breughel, 62 Rubens, 22 Van Dyck, 53 Téniers, 23 Snyders et, parmi les allemands, dix tableaux d'Albert Durer. Des catalogues remarquables ont été rédigés par Pedro de Madrazo.

Je me rappellerai toujours du moment que j'avais choisi pour visiter le musée royal, car je venais de traverser le Prado sous un soleil de feu. Sur l'escalier qui conduit à la porte d'entrée, la chaleur, réfléchie par le granit, est devenue intolérable, et je sens une goutte de sueur poindre à l'extrémité de chacun de mes doigts. Je me hâte de pénétrer dans l'enceinte et, après avoir payé un droit de deux réaux au profit des pauvres de l'asile du Pardo, je me trouve dans un vestibule circulaire soutenu par huit grosses colonnes. Je passe rapidement dans ces interminables galeries où plusieurs peintres et élèves travaillent à faire des copies. En général, ils paraissent avoir choisi les Murillo, et les fameuses Vierges de ce peintre sont déjà représentées par deux ou trois copies. Mais, hélas ! je cherche en vain la pure et suave expression de la Reine du Ciel dans ces pâles reflets. C'est une lutte de chefs-d'œuvre, et je crois que rien n'est plus mal fait que ces réunions incroyables : les uns font du tort aux autres. On fait ainsi le tour des galeries presque sans s'en apercevoir, et il faudrait des mois entiers de contemplation et d'étude pour retenir autre chose, d'une visite pareille, qu'une profonde sensation de la lumière et des éclairs.

Les Velasquez, cependant, provoquèrent plus spécialement mon attention, car toute la cour de Philippe IV est là, représentée par son peintre officiel : le comte-duc à cheval, Anne d'Autriche et autres princesses royales Détail curieux, elles ont le visage couvert de poudre et de fard, dont elles firent, pendant les siècles précédents, un si grand abus. Madame d'Aulnoy raconte que, de son temps, elles prenaient une tasse

de vermillon et s'en barbouillaient les joues, les mains et les épaules. « L'on dirait, ajoute-t-elle, qu'elles ont un vernis passé sur le visage, et la peau en est tendue et tirée d'une telle manière, que je ne doute pas qu'elle leur fasse mal. La plupart des femmes se font les sourcils; elles n'en laissent qu'un filet. Rien n'est plus vilain, à mon gré; mais, ce qui l'est bien davantage, c'est qu'elles se peignent le milieu du front afin que leurs sourcils paraissent joints; c'est, à leur gré, une beauté incroyable ».

Plus loin elle ajoute que cette manie du fard était poussée à un tel point qu'on en mettait même aux statues Aujourd'hui, les dames de Madrid ne se fardent plus, mais se couvrent quelquefois le visage d'un nuage de poudre de riz qui, assurent-elles, a la propriété de garantir leur teint du hâle et du soleil.

Mais, pour en revenir à Velasquez, il est là presque tout entier représenté par ses œuvres capitales, par son tableau de *Las Lanzas*, par l'*Idiot de Cozia*, les *Borrachos*, et tant d'autres.

Puis ce sont les Ribera, les Zurbarran, le fameux *Testament d'Isabelle la Catholique* et *Jeanne la Folle*, de Pradilla parmi les modernes; le portrait équestre de Charles-Quint, par l'éclatant pinceau du Titien; des Sébastien del Piombo, des Tintoret, la *Perla* de Raphaël, le divin artiste, la *Vierge à la Rose*, délicate et pure, et tant d'autres qu'il faut passer.

Au fond de la galerie principale, une salle contient l'école française, bien peu nombreuse, mais possédant deux Lorrain merveilleux, un charmant Watteau, et quelques autres qui font assez bonne figure au milieu de cette admirable collection.

A l'étage supérieur se trouve la salle dite de Goya, le puissant et original génie, le peintre des *toreros*, des gens du peuple, des voleurs, et de ces inoubliables de la guerre de l'Indépendance. On remarque surtout le *Dos de Mayo*, des Français fusillant des prisonniers espagnols, et la charge

légendaire des mamelucks de Napoléon Ier au milieu des rues de Madrid soulevé.

Il existe encore un recueil d'eaux-fortes de Goya, dont la bibliothèque de Bayonne possédait un exemplaire avant l'incendie de 1889, et que j'ai feuilleté bien souvent. Ce recueil de 80 pièces, d'une originalité incroyable, porte pour titre : *Les Caprices de Goya*, et représente, pour la plupart, des courses de taureaux fantastiques, des scènes du sabbat et des allégories pleines de malice sur les personnages de son pays. Je puis citer encore, parmi les peintures du grand artiste, le beau portrait de Marie-Louise, femme de Charles IV, qu'il a représentée à cheval, portant l'uniforme de colonel des gardes espagnoles.

Après le Prado, le musée de Madrid qui mérite le plus d'attirer l'attention est l'*Armereria real*, dont la réputation est colossale et parfaitement justifiée. Il se trouve situé dans l'édifice dit des *Caballerizas*, qui n'est qu'une dépendance du Palais-Royal. La fondation de cette galerie historique remonte à Philippe et a été successivement enrichie par tous les rois. Pendant la guerre de l'Indépendance elle fut, il est vrai, pillée par le peuple, qui cherchait partout des armes, mais elle a repris aujourd'hui toute son importance, et se compose de 2,500 objets d'une valeur considérable au point de vue historique ou artistique.

Il est à peu près disposé comme le musée d'artillerie de Paris, et lorsque je pénètre dans l'immense galerie éclairée par de larges verrières qui laissent pénétrer la lumière à flots, je suis saisi par l'aspect de cette colonne de cavaliers armés de toutes pièces, la lance à l'étrier, et qui paraissent prêts à se précipiter sur les visiteurs. C'est une troupe complète d'hommes d'armes, enfermés dans les splendides armures des empereurs, des rois, des ducs et des comtes. En tête, des hérauts d'armes de la Toison ou des ordres militaires, revêtus de leurs tabards armoriés. La colonne est rangée par trois ou par quatre cavaliers de front, montés sur des chevaux capa-

raçonnés et armés, le frontal recouvert d'un chanfrein d'or, quelquefois aigu et allongé comme la défense d'une licorne. Là est Charles-Quint, ou du moins l'armure qu'il portait lors de son entrée à Milan, et qui ne pesait pas moins de 189 livres; celle du fameux capitaine Alonso Cespedes, *el Bravo*, surnommé *el Alcides Castillano*, à cause de sa force prodigieuse; celles de Philippe II et de son fils Don Carlos, de Christophe Colomb, de Gonsalve de Cordoue, le grand capitaine, et enfin celle que portait Don Juan d'Autriche à la bataille de Lépante; l'armure du prince Philibert de Savoie. Sur toutes les murailles, des boucliers, des targes, des rondaches damasquinées d'or, d'argent, ciselées, gravées, niellées ou en ronde-bosse; des lances, des piques, des hallebardes; aux voûtes, des drapeaux, des étendards, des bannières; c'est un entassement prodigieux de richesses, une encyclopédie complète de tous les moyens employés autrefois dans l'art de tuer. On veut tout voir à la fois et on est déjà fatigué avant de commencer. Voici l'armure du *Rey chico*, le dernier des rois de Grenade; des *alfanges* grenadins, constellés de précieuses incrustations; une armure gravée et dorée, ayant appartenu à Charles-Quint et portant la signature du célèbre Négroli, de Milan; des casques dorés ou damasquinés; le casque de François Ier, orné de scènes de bataille; des boucliers de toutes les tailles, parmi lesquels on retrouve celui du roi de France, avec un coq au centre et, sur toutes ces surfaces brillantes, le soleil, qui entre par les larges verrières, brise en faisceaux ses rayons les plus éblouissants.

Dans de larges vitrines, des collections à faire frémir : l'épée de Pelayo, le fondateur de la monarchie espagnole, la *colada* du Cid Campeador; quant à l'épée du vaincu de Pavie, on sait qu'elle fut donnée au grand-duc de Berg par Ferdinand VII, en 1808. Une copie, exécutée par Zuloaga, a pris la place de l'original, qui a été remis au musée d'artillerie de Paris. Viennent ensuite les épées de Gazcilaso de la Vega, de Gonsalve de Cordoue, de Boabdil, de Charles-Quint, de Fernand

Cortez, de Pizarre, d'Isabelle la Catholique, de son époux le roi Ferdinand, et celle du roi Louis Ier, prince de Condé; enfin des armures et des armes, dépouilles des Turcs à Lépante; des étriers d'or, des yatagans bleus de Damas aux fourreaux de velours garnis de perles, des éperons dorés de chevaliers; le cafetan de brocart et d'or du chef de l'armée turque, le célèbre Ali Pacha; les bannières qui flottaient aux antennes des galères. Vient ensuite la série des couleuvrines, des fauconneaux aux gueules effroyablement ouvertes et représentant des têtes d'animaux fantastiques, des canons ciselés comme des joyaux, des tambours gigantesques, des baudriers de mousquets et d'épées; une collection de selles datant du XVe siècle, parmi lesquelles on remarque celle du Cid; la litière de campagne, en cuir noir, de Charles-Quint; des objets ayant appartenu aux peuplades indiennes : des flèches, des lances, des casse-tête, un ruissellement de plumes et de curiosités qui vous éblouit et qui fait que plus vous voyez, plus vous voulez voir, et que vous sortez enfin étourdi par cette galerie prodigieuse qui ne laisse plus en vos souvenirs qu'une confusion miroitante d'or, d'acier et d'éclairs aveuglants.

Les *Caballerizas*, qui occupent le même édifice, contiennent une collection de voitures de gala, dans un état merveilleux de conservation, et qui est très probablement unique dans son genre.

Il existe encore à Madrid un certain nombre de musées publics d'un très grand intérêt, mais dont l'entrée n'est pas précisément aussi facile que dans beaucoup d'autres capitales. Il faut recourir, pour ceux-là, à l'inévitable *papelete*, et ils ne sont pas ouverts tous les jours. De là une perte de temps considérable et des courses fort peu agréables dans Madrid au moment de la plus grande chaleur. Aussi ai-je été obligé de renoncer à plusieurs de ces visites. Je citerai rapidement le *Museo Archéologico*, le *Museo Militar de Artilleria*, dont j'ai pu voir la belle façade en allant au Retiro, façade décorée

des statues colossales de Philippe IV et de Louis Ier. En guise de colonnes, de chaque côté de la porte d'entrée, sont deux canons enlevés, en 1552, aux Mores de Jolo. Le *Museo naval*, au ministère de la Marine, et tant d'autres aussi curieux que bien organisés.

Je terminerai cette étude en disant quelques mots de ma visite à l'*Exposicion nacional de Bellas Artes*, qui devait fermer ses portes peu de jours après. Le beau et spacieux monument dans lequel on expose chaque année le *Salon Espagnol*, est situé à l'extrémité de la *Castellana*, et en contre-bas du *barrio de Salamanca;* il est divisé en deux étages et en plusieurs galeries qui permettent de placer un grand nombre d'œuvres d'art.

La peinture paraît se relever tous les jours en Espagne, ou du moins le goût du public tend visiblement vers ce but important. Je citerai rapidement Aldana dans son étude de soldat antique, d'un dessin pur et correct, une *bodega* d'Alejandro, de beaux paysages avec ce ciel bleu de l'Espagne, d'une transparence inouïe. Je remarque surtout ces charmantes études de mœurs, dont quelques-unes ont été reproduites par la gravure, soit en Espagne, soit en France. C'est Worms qui paraît avoir mis ce genre à la mode, et il a été heureusement suivi par de nombreux peintres espagnols. Témoin le *Baile Flamenco en un patio de Andalucia*, de Blanco Garcia, un *Souvenir de Tolède*, de Fernandez Rodriguez, une *Vue du palais de l'Escurial*, par Hispaletto, peintre de mérite, une *Rue de Tolède*, par Ferreros de la Tejada, le dernier tableau du regretté Fortuny, représentant un intérieur d'atelier; de Madrazo, on admire fort un portrait superbe; puis des scènes de bal, des fêtes publiques, des *romerias*, le merveilleux cadre de *San Juan de los Reyes de Toledo*, par Navarro; de très beaux tableaux militaires représentant des scènes de la guerre de l'Indépendance, et parmi ces derniers *El gran dia de Gerona*, reproduisant un combat atroce sur l'une des brèches de la célèbre citadelle; de Campesino y.

Mingo, la *Nomination par Charles-Quint du gouverneur du Pérou, François Pizarro*, tableau bien exécuté, et tant d'autres. Puis viennent des aquarelles vraiment merveilleuses de ton et de couleur, des sépias, des eaux-fortes. La sculpture offre un beau projet de statue au lieutenant Ruiz y Mendoza, le *buzo*, ou plongeur.

Une foule compacte se promène dans ces vastes galeries bien éclairées. On ne quitte ces jolis salons qu'avec peine ; il est déjà six heures, et les gardiens ont toutes sortes de difficultés à faire évacuer le musée. On se précipite sur le tramway, où il n'y a pas place pour tout le monde : les uns vont s'asseoir sur les bancs qui bordent la *Castellana ;* les autres, de guerre lasse, se décident à revenir à pied. Le temps est beau, le ciel est pur, une fraîche brise souffle du Guadarrama, ils ne seront pas trop malheureux et arriveront à Madrid pour souper.

XXIX

SAN JUAN DE LOS REYES A TOLÈDE

Ce célèbre couvent fut fondé, en 1477, par les rois catholiques, en souvenir reconnaissant de la bataille de Toro, gagnée sur les Portugais, et il fut placé dans une position magnifique, dominant toute la vallée du Tage.

Après que j'eus frappé longtemps à la porte, le sacristain se décida enfin à ouvrir, et je pénétrai dans l'intérieur. On ne peut se faire une idée de la construction extraordinaire de cette église, qui est tout entière dans ce style *plateresque* qui, en Espagne, succéda directement au gothique et est d'une richesse prodigieuse et d'un goût infini dans les détails. Aux murailles sont encore suspendus les maillons de ces énormes chaînes qui furent prises à Grenade lors de la conquête. Les

parois de l'église sont couvertes d'arabesques, et je remarque de belles statues de hérauts revêtus de leurs cottes armoriées et supportées par des colonnettes. Il n'y a qu'une seule nef et elle est, en ce moment du moins, partagée par une muraille de planches qui sert à dissimuler les travaux de restauration ; de hautes tribunes, en pierres délicatement fouillées à jour, et qui portent les chiffres enlacés de Ferdinand et d'Isabelle. Le sacristain, qui continue à me débiter son boniment, a la bonté de m'apprendre que les rois catholiques y venaient d'ordinaire entendre l'office divin. De tous côtés leurs initiales, F et Y, se retrouvent sur tous les piliers, sur tous les chapiteaux, sur toutes les colonnes, avec les écussons gigantesques de Castille et d'Aragon, accompagnées du nœud gordien et du paquet de flèches, emblème de l'unité des royaumes d'Espagne. Mme d'Aulnoy, lorsqu'elle vint à Tolède, ne manqua pas de visiter *San Juan de los Reyes*, dont elle a laissé une curieuse description :

« Nous vîmes entendre la messe dans l'église de *los Reyes ;* elle est belle et grande, et toute pleine d'orangers, de grenadiers, de jasmins et de myrtes fort hauts, qui forment des allées, dans des caisses, jusqu'au grand autel, dont les ornements sont extraordinairement riches. De sorte qu'au travers de toutes ces branches vertes et de toutes ces fleurs de différentes couleurs, voyant briller l'or, l'argent, la broderie et les cierges allumés dont l'autel est paré, il semble que ce sont les rayons du soleil qui vous frappent les yeux. Il y a aussi des cages peintes et dorées, remplies de rossignols, de serins et d'autres oiseaux, qui font un concert charmant ».

Du parvis de *San Juan de los Reyes*, qui est bâti sur une hauteur, on domine une partie de la campagne environnante On voit, non loin de là, la porte *del Cambron* où se trouvait, du temps des Goths, une ancienne basilique dédiée à sainte Léocadie, et où se trouve aujourd'hui la *Capilla du Cristo de la Vega*, mais je fais le tour de l'église et me fais ouvrir la porte du cloître.

Quoiqu'il soit dans un état affreux de délabrement, le cloître de *San Juan de los Reyes* est une des plus belles choses qui se puisse voir dans l'Espagne catholique : que l'on se figure un carré de plus de quatre-vingts pieds, recouvert de vingt-quatre voûtes gothiques. Les piliers qui les supportent sont enfouis sous une véritable végétation de sculptures d'une richesse inouïe de détails. A moitié hauteur, ils sont ornés de précieuses statues presque de grandeur naturelle et placées sur d'élégants chapiteaux. Sur la frise règne une inscription en caractères gothiques, qui répètent les noms et les victoires des rois catholiques fondateurs du couvent. Au milieu se trouve un joli jardin où pousse une végétation luxuriante et qui est en ce moment rempli des bourdonnements des insectes et inondé par les rayons du soleil. Les historiens espagnols assurent que le cloître fut fort endommagé par un incendie allumé en 1809 par les troupes françaises ; un côté du cloître s'écroula tout entier. La commission des monuments historiques d'Espagne ayant depuis longtemps ordonné sa reconstitution, on y travaille depuis cette époque, mais avec cette lenteur propre à l'Espagne. Quelques-unes des statues qui ont été mutilées ont été restaurées, et on arrivera, il faut l'espérer du moins, à une restitution complète de ce précieux monument.

Dans l'angle Nord, mon guide me fait remarquer le grandiose escalier qui conduit au haut cloître et qui appartient au style plateresque le plus pur. Les armes des rois catholiques y sont encore répétées et augmentées de celles de l'empereur Charles-Quint.

Dans les salles de l'ancien couvent se trouvent placées les collections du *Museo Provincial*. Ici, nouvelle porte à ouvrir, nouveau gardien à déranger et, par conséquent, nouvelle *peseta* qu'on ne me demande pas, mais qu'on accepte avec force remerciements. Les tableaux arrivent au chiffre respectable de plus de sept cents et proviennent, pour la plupart, des anciens couvents de Tolède et de la province ; mais à part

quelques Ribera, il ne s'y trouve rien de bien intéressant. C'est une immense collection de toiles enfumées et poussées au noir, représentant en grande partie des scènes de martyre de la vie religieuse et ascétique. Ce qui est infiniment plus curieux, c'est la collection d'inscriptions hébraïques, arabes, grecques, romaines et gothiques, qui attestent l'importance et l'antiquité de Tolède. Je remarque, entr'autres, un beau vase arabe en pierre sculptée et qui a servi pendant des siècles de margelle à un puits. Les inscriptions ont été traduites en espagnol par le célèbre hébraïsant Amador de los Rios. Bientôt je quitte ces salles voûtées, presque glaciales, et me voilà de nouveau plongé dans l'atmosphère brûlante du dehors.

XXX

LA JUIVERIE DE TOLÈDE

Ce qui frappe le plus l'étranger qui vient chercher dans les antiques villes d'Espagne les souvenirs imposants des temps passés, c'est cet aspect topographique des lieux dans lesquels se sont déroulés les faits les plus importants de son histoire. Peu de villes dans la péninsule ont sensiblement changé, et l'on retrouve presque partout la délimitation exacte des quartiers et des faubourgs des autres siècles.

C'est surtout à Tolède que cet état se rencontre avec plus d'exactitude et de vérité. Lorsqu'on quitte la fameuse église de *San Juan de los Reyes*, on tombe aussitôt dans un quartier que l'on croirait encore habité par l'antique race qui l'avait fondé. Ce ne sont que ruelles étroites et tortueuses, maisons basses et blanchies à la chaux, ouvertures rares et portes presque dissimulées. Tout est à l'intérieur, la vie publique paraissant presque supprimée pour les juifs de Tolède, car c'est dans la vieille *Juderia* que je me trouve en ce moment,

et qui a encore conservé son apparence extérieure, quoique depuis plus de quatre cents ans ses habitants en aient été rigoureusement chassés.

Mais voici une porte qui s'ouvre, un peu de jour paraît : une femme se montre sur le seuil, regardant avec curiosité les étrangers qui passent. A ses yeux noirs, allongés vers les tempes, à son teint basané, à son nez mince et légèrement busqué, on pourrait la prendre pour une descendante d'Israël si, depuis plusieurs siècles, ceux-ci n'avaient fui ces pays où ils avaient apporté la richesse avec le commerce et l'industrie.

Pénétrons maintenant dans une des maisons encore debout de cette antique *juderia*, et on verra combien il est facile de la remettre, par la pensée, dans l'état où elle se trouvait à l'époque de l'opulence de ses anciens maîtres.

Après avoir passé le seuil, on se trouvait dans une cour intérieure ou *patio*, mais rien ne décelait la richesse de ses habitants : il fallait encore plus de secrets aux juifs de Tolède pour jouir en paix des charmes de l'intérieur. Ici, c'étaient des écuries, car ils trafiquaient de ces beaux et bons destriers de guerre pour la possession desquels un chevalier castillan s'endettait avec joie, ou bien des magasins dans lesquels ils enfermaient leurs marchandises les plus grossières.

Mais une porte s'ouvrait et laissait voir un *patio* intérieur plus petit, mais beaucoup plus orné, au centre duquel une jolie fontaine laissait gazouiller ses eaux, claires comme le cristal, et qui donnait cette fraîcheur si appréciée sous ces climats tropicaux. Autour du *patio*, des galeries, soutenues par des colonnettes de marbre, de jaspe ou de stuc, donnaient accès dans les chambres intérieures, sur l'ameublement desquelles les vieilles chroniques nous ont laissé quelques détails originaux.

Pénétrons ensemble dans ces appartements dans lesquels les juifs riches avaient réuni toutes les ressources du luxe et de la fortune pour leurs femmes et leurs filles. La mode

orientale dominait dans ces aménagements, et des tentures luxueusement brodées recouvraient les murailles. Dans un angle, un grand lit de soie pourpre, mais autour de la pièce, un long divan sur lequel étaient jetées des piles de coussins brodés. Au plafond *artesonado*, c'est-à-dire en mosaïque de cèdre et de mélèze, une lampe de cuivre à sept becs avec un fronton triangulaire.

Des chandeliers en argent, admirablement ciselés et supportés par des lions, car les Juifs d'Espagne avaient, aussi bien que les Mores, transgressé la loi qui prohibait toute représentation d'animaux vivants, étaient placés dans les angles. Des boîtes à parfums pour l'*Aphthala*, c'est-à-dire pour la préparation du sabbat, étaient placées sur des crédences en filigrane d'or ou d'argent. Puis venaient les boîtes en argent destinées à conserver le cédrat d'*Ethnoy*, les gobelets en vermeil, les ornements du rouleau de la loi, les cassolettes qui servaient aux femmes de porte-odeur au temple pour le jour du Grand Pardon. Sur un meuble en bois précieux et de la plus riche marquetterie, les statuettes de Moïse et d'Aaron en or massif, avec les yeux de rubis. Un magnifique tapis de Perse recouvrait le sol en mosaïque, et l'air était imprégné de l'odeur subtile des parfums d'Orient les plus exquis.

Il existe encore des preuves authentiques qui peuvent assurer que cette courte description n'a rien d'exagéré : les deux anciennes synagogues de la Juiverie de Tolède, encore debout, sont l'objet de l'admiration des artistes.

C'est au milieu des ruelles qui tournent et s'entre-croisent à travers des masures sans nom, que mon guide me conduit devant un bâtiment qui paraît abandonné. Il frappe à une porte massive, elle s'ouvre, et me voilà dans l'ancienne synagogue. Elle fut bâtie vers 1366 par le fameux trésorier de Don Pedro le Cruel, Simuel Ben Lévi. La construction en fut dirigée par un rabbin fameux, et elle servit aux israélites jusqu'en 1492, époque de l'expulsion, où elle revint au culte catholique sous

le nom *del Transito de Nuestra Señora.* Son ornementation intérieure est aussi riche qu'élégante; elle est revêtue tout entière de stuc, sur lequel courent les plus capricieuses arabesques; des inscriptions en beaux caractères hébreux carrés, reproduites en relief, chantent les louanges de Don Pedro, de Simuel Ben Lévi et de Rabbi Meir. Le plafond *artesonado,* dont le cèdre avait été apporté du Liban, est supporté par des rangées de colonnes et forment des arcs arabes de la plus rare élégance. Malheureusement, le plafond menaçant ruine, on a eu l'idée de le restaurer, et pour cela on a encombré la vieille synagogue d'une forêt de bois de charpente formant les échafaudages destinés aux réparations. Vingt années se sont écoulées, paraît-il, depuis le commencement des travaux, et il s'en écoulera encore vingt autres sans qu'on soit parvenu à lui rendre son élégance primitive.

Pour aller du *Transito* à *Santa Maria la Blanca,* qui est une autre synagogue, je traverse un dédale de petites rues. C'est le quartier le plus populeux de l'ancienne juiverie, et on ne s'y reconnaîtrait pas facilement sans guide. Avec leurs portes hérissées de gros clous, elles forment un enchevêtrement incroyable, et l'on dirait que les juifs l'habitent encore et vont en sortir pour se rendre au temple.

Une sorte de jardin inculte précède l'entrée de l'ancienne mosquée, et les plantes grimpantes montent de tous côtés à l'assaut de la façade. Rien ne la distingue, au dehors, des misérables masures qui l'entourent. Écoutons, pour une fois, l'auteur des *Recuerdos y bellezas de España,* faire si gracieusement la description de cette petite merveille architecturale :

« Dès qu'on a descendu les degrés qui y conduisent, on s'arrête surpris de ce singulier mélange de magnificence et de nudité, de l'étrangeté capricieuse des lignes, du goût exquis des ornements ; on se croit transporté dans une pagode fantastique. La vue s'égare au milieu de cette forêt de gros piliers octogones auxquels il manque, au point de vue des proportions, la moitié de leur hauteur ; on en compte sept

par rangée, formant cinq nefs, et portant des arcs mauresques d'une coupe hardie. Les chapiteaux en stuc sont tous de formes distinctes, composés de branches, de feuilles, de guirlandes entremêlées de pommes de pin, réminiscences du vieux style byzantin. Des ornements variés, des arabesques, de jolies rosaces accompagnent les arcs, et on voit, surtout au-dessus de la nef centrale, une frise à peine en relief, formée de lignes qui s'entre-croisent et sont aujourd'hui encore d'une netteté et d'une pureté remarquables. Point de voûte ni même de plafond ; une toiture en bois d'un aspect misérable, descendant du haut de la nef centrale vers les deux extrêmités latérales, donne à tout l'édifice une triste apparence de ruine et d'abandon ».

Mais que ces édifices devaient donc être somptueux à l'époque de la splendeur de la race juive, qui les avait construits. Le tabernacle était entouré de longues inscriptions en caractères hébraïques. Au-devant, un riche rideau de soie brodé d'or, avec des animaux alternés, qui avait été exécuté à Alméria. Lorsque les plis de l'étoffe étaient relevés, on y voyait l'arche sainte *(Aron Hakodesch)*, qui servait à renfermer les rouleaux de la loi. Du style gothique le plus pur, elle portait les inscriptions sacrées : « Consacré à l'Éternel. — La loi de l'Éternel est juste, elle sauve les âmes. — Que mon âme loue le Seigneur. Alleluia ».

Simuel Ben Lévi, coupable d'avoir bien servi son roi, fut cruellement tenaillé par les ordres de don Pedro ; les juifs, qui l'avaient enrichi, furent expulsés ; on les avait accusés de trahison et d'avoir livré les villes d'Espagne aux Arabes, mais ce que l'on peut constater, c'est qu'ils furent les plus redoutables défenseurs de Tolède contre Henri de Transtamare et les Grandes Compagnies, et se conduisirent de telle manière que les envahisseurs ne purent s'emparer de la ville.

L'expulsion de 1492 vint les frapper, et ils se dispersèrent dans toutes les villes de l'Europe ; beaucoup allèrent en Portugal, quelques-uns restèrent à Tolède, et on ne peut s'imagi-

ner les persécutions sans nombre que leur fit subir l'Inquisition pendant le dix-septième siècle. A ce propos, une touchante anecdote fit le tour de l'Espagne et nous paraît mériter d'être racontée ici :

Un juif, nommé Ismaël, avait été mis en prison avec son père, qui était un docteur de la loi. Après un emprisonnement de plus de quatre années, Ismaël parvint à percer un trou dans la muraille et grimpa jusqu'au faite d'une tour, se servant de cordes qu'il avait préparées, et se laissa glisser jusqu'à terre ; mais aussitôt qu'il fut descendu, il s'aperçut qu'il venait d'abandonner son père : il n'hésita pas un seul instant et, sans se laisser émouvoir par le péril qu'il courait, car ils avaient été jugés tous deux et devaient être conduits à Madrid pour y être exécutés, il remonte sur la tour, descend dans le cachot, en retire son père, le fait sauver avant lui et tous deux se mettent en sûreté. Voilà de ces belles actions qui font plaisir à raconter et qui honorent l'humanité.

Cependant j'écoute à peine les renseignements de mon guide, qui veut m'apprendre à tout prix qu'après avoir été synagogue, *Santa Maria la Blanca* fut transformée en église vers 1495, à la suite de prédications. Je suis réellement effrayé en entendant la redoutable nomenclature des monuments qu'il me faudrait visiter si je voulais voir Tolède comme tout le monde. Je comprends alors ce que l'aspect de la cathédrale m'avait déjà fait entrevoir. Pour bien visiter les édifices notables qui existent encore dans l'ancienne ville impériale, il faudrait non-seulement des semaines, mais des mois entiers. Tout est à peindre, à dessiner, à décrire et à étudier. D'innombrables ouvrages ont été publiés par les érudits espagnols, et il reste encore tant à faire, qu'il semble que tout est à recommencer. Puis ces rues m'attirent malgré moi, et je veux consacrer à les parcourir les quelques heures qui me restent avant mon départ déjà bien prochain.

XXXI

LES RUES DE TOLÈDE

Rien n'est plus curieux que de parcourir au hasard, et sans itinéraire tracé d'avance, ces rues à l'aspect sans pareil. A chaque pas vous aboutissez dans un carrefour, et là tous ces tronçons de voie semblent obéir à un niveau inégal. Si vous suivez la rue de droite, il vous semble vous enfoncer dans un sépulcre; à gauche, vous pénétrez dans une impasse, et la route est bouchée par le portail immense d'un palais gothique ou arabe. Ici, c'est la façade d'un couvent peuplée d'un monde de statues, et qui sert de *posada* ou d'écurie. A l'angle de cette maison presque sans fenêtres, un crucifix gigantesque est sculpté en haut relief. Partout des écussons énormes, des grilles, des portes; les portes surtout, bardées de fer comme des chevaliers du moyen âge : il n'y en a aucune qui se ressemble; le plus grand nombre d'entr'elles sont élevées sur trois ou quatre marches et sont constellées de clous monstrueux. Il semble que ce soient des citadelles prêtes à repousser un assaut, faites de bois résineux et d'une épaisseur invraisemblable; elles ont résisté aux siècles; les clous, qui varient de grosseur et qui sont hémisphériques, sont gravés, striés ou ciselés. Le goût des antiquités, qui a sévi en Espagne comme partout ailleurs, en avait fait détacher un certain nombre, car Tolède était un véritable musée à cet égard; mais la quantité en était si grande qu'il en existe encore de très curieux spécimens.

Ces rues étroites et tortueuses sont bordées, d'un côté, par de larges dalles formant trottoir, tandis que la chaussée est pavée de petits cailloux pointus. Partout les heurtoirs sont placés à une grande hauteur, comme s'ils ne devaient être mis en mouvement que par des cavaliers. A chaque pas, ce sont des surprises inouïes : dans ces rues désertes, dont les noms eux-mêmes sont curieux à étudier, je relève : la *calle del Poso*

amargo (du puits amer), de *Jardines*, de *las Tendillas, del Refugio,* de *la Silleria*, la *calle del Barco, del Carredorcillos* et tant d'autres. Errant ainsi au hasard de mon caprice, je passe successivement devant ces couvents dont le nombre est prodigieux ; ici, c'est celui des Trinitaires chaussés, dans lequel on a placé un quartier d'infanterie ; puis le couvent de la Merci, devenu maison de détention. Partout des sculptures, des armoiries, des statues ; voici les anciennes paroisses mozarabes, la *Casa del Nuncio*, l'hôpital de *Santa Cruz*, la merveilleuse chapelle du Christ de la Lumière et, parmi les anciens ermitages, je relève ces vocables si originaux et qui peignent si bien l'Espagne catholique : *Nuestra Señora de la Cabeza* (Notre-Dame de la Tête), la *Virgen de la Estrella* (Notre-Dame de l'Étoile), la *Virgen de la Gracia* (de la Merci), *el Cristo de la Sangre ;* des hôpitaux magnifiques, chefs-d'œuvre de sculpture gothique ou de la renaissance, la *prison de la Hermandad,* et cela sans citer toutes les ruines antiques de la domination romaine, gothique ou arabe, et le palais de Galien, où la tradition assure que Charlemagne reçut l'hospitalité.

Parmi les palais appartenant aux grandes familles qui habitèrent autrefois Tolède, je dois citer tout d'abord la *Casa de Mesa,* où se trouvent encore les restes d'un beau salon arabe, la *Casa de los Toledos*, située en face de l'église de Sainte-Ursule, où l'on remarque surtout la réunion d'une façade gothique et, sur l'un des côtés de ce précieux reste architectural, un *ajimez* ou arc arabe d'une grande beauté d'exécution.

Je citerai encore la *Casa* des *Condes de Fuensalida*, qui se trouve au fond de la *plaza de Conde :* on y remarque un arc gothique avec de beaux blasons sculptés. Au fond de la rue de *las Tornerias* se trouve une maison arabe aux trois quarts ruinée ; dans la *calle del Barco,* la maison de Muñarriz contient un admirable *patio* et un superbe escalier intérieur.

A côté de *San Lorenzo* on voit une maison, fort petite à la

vérité, mais dont la façade est travaillée comme un véritable bijou, le style plateresque arrive là à sa dernière puissance; puis vient la maison des Templiers, celle qui, dans la *calle de la Soledad*, porte le nº 13 et qui, quoique n'attirant pas le regard, montre une belle inscription arabe; elle s'exprime de la manière suivante :

« La bénédiction vient de Dieu, adorons-le ! L'Empire appartient à Dieu l'unique ! Que l'abondance, la richesse et la sécurité parfaite assistent le maître de cette maison. Bénédiction de Dieu, complète bénédiction. Dieu est éternel, l'Empire est à lui. — Bénédiction ! ».

Je puis signaler encore les *Casas* de Garcilaso, de Padilla, de Gerardo Lobo et de Moreto. Tout serait à citer dans les rues de Tolède. Je promène avec délices dans ces longues avenues qui vous révèlent à tout instant un monde héroïque et disparu. J'arrive cependant dans une rue un peu plus large que les autres, c'est la *calle Ancha* ou *del Comercio*. C'est la seule rue de Tolède où il semble que la vie se soit réfugiée. Chaque *tienda* est couverte par une tente qui donne un peu d'ombre et qui permet de circuler à couvert en frôlant les devantures des magasins. Le milieu de la rue est envahi par les paysans des environs, les habitants sont sur le pas des boutiques, des files d'ânes de grande taille portent, dans des *tinajes*, l'approvisionnement d'eau de la ville.

Mais la vieille cité impériale est bien morte, il n'y a dans ces magasins aucune trace d'industrie locale : ce sont des épiceries, des marchands de draps et de nouveautés. A quelques vitrines sont exposées des photographies, des vues des principaux monuments de Tolède. Des boutiques de bijoutiers et d'horlogers, assez nombreuses, il est vrai, offrent aux touristes de petits poignards ou des épées affectant des formes anciennes, et damasquinés d'or et d'argent. C'est, avec la fabrique d'armes, ce qui existe encore de nos jours de cette extraordinaire renommée des épées de Tolède.

En suivant cette *calle del Comercio*, j'arrive à la place du

Zocodover, où se tient le marché principal. Elle est de forme irrégulière et entourée de tous côtés d'arcades ou *soportales ;* dans un café qui forme l'un des angles, je trouve les rafraîchissements nécessaires après une course si longue dans ces rues montueuses et sur ces pavés pointus. Un grand nombre de jeunes gens, élèves de l'École Militaire, revêtus de l'élégant costume espagnol, sont assis devant la porte.

Enfin l'heure du départ sonne, je prends une voiture et je me dirige vers la gare, en passant à côté de ce célèbre Alcazar qui fut construit au temps de la domination des Arabes ; le long de la côte qui conduit au Tage, je rencontre encore des troupes interminables d'*aguadores*, et ma voiture s'engage de nouveau sur le célèbre pont d'Alcantara. Sur les rochers presque à pic, situés de l'autre côté du fleuve, se voient les vestiges imposants d'un château-fort en ruine, que l'on appelle *San Servando*. Les eaux du Tage coulent en cet endroit entre des bords escarpés, et des constructions considérables, mais depuis longtemps ruinées, s'élèvent au-dessus du lit de la rivière. En me retournant j'aperçois encore la fière silhouette de Tolède se dessinant sur le bleu du ciel. C'est la ville historique par excellence, et bien des mois se sont déjà écoulés que je crois revoir encore, en mes heures de rêverie, ces rues étroites, ces monuments sans nombre, ces merveilles architecturales, et les souvenirs du passé reviennent en foule envahir mon esprit.

XXXII

SÉVILLE AU TEMPS DES ARABES

La ville, qui porte aujourd'hui le nom de la Perle de l'Andalousie et qui en est aussi la capitale, offre, à côté de son aspect tout moderne, de si imposants restes de l'antique domination

des Almohades, que les yeux sont, à chaque instant, charmés par ces gracieux vestiges qui s'élèvent de toutes parts.

Les constructions religieuses s'ajoutèrent aux édifices civils et militaires pour faire de la cour des Almohades l'une des capitales les plus intéressantes et les plus belles de l'Espagne, et on croit que les sultans Abbadites, Almoravides et Almohades y eurent tous de somptueux alcazars et palais : on est certain que sur le lieu où se trouve aujourd'hui le couvent des religieuses de *San Clement* étaient les alcazars de *Bib Ragel*, et les modernes archéologues sévillans ont reconnu qu'il y en avait d'autres qui les précédèrent sur l'emplacement où se trouve aujourd'hui le superbe alcazar du roi Don Pedro.

Quelques-uns tiennent pour œuvre d'architecture arabe la maison qui porte le nom *del Oleo, calle botica de las Aguas*, ainsi qu'un autre fragment d'une maison particulière qui est située *calle de los Abades*. Cependant, il semble que ces opinions ne sont pas complétement exactes, car le précieux salon de la maison de *Oleo*, ainsi que les pièces adjacentes, appartiennent au style *mudejar*, c'est-à-dire à cette architecture particulière, si surchargée d'ornements et qui fut fort à la mode en Andalousie du XIIIe au XVe siècle. L'art des Mores Almohades, si on le compare avec le style mudéjar, est moins précieux, moins charmant dans son ornementation, plus sévère et plus noble.

Comme ces réflexions me porteraient précisément à décrire aussitôt le somptueux Alcazar de Séville, si ce fameux monument, en son état actuel, n'appartenait pas précisément au style sarrasin, pratiqué au XIVe siècle par les alarifes mudéjar, il ne sera donc question dans cette étude que des parties du palais qui paraissent les plus anciennes.

La fable qui attribuait à Abdalasis la construction de cette magnifique forteresse est déjà totalement discréditée, car la demeure du célèbre et malheureux gouverneur se trouvait dans le *Prado de Santa Justa*, dans une église qui y existait à cette époque et qui était dédiée à sainte Rufine. A Séville,

les Sarrasins ne possédèrent précisément aucun alcazar de grande importance jusqu'à ce qu'elle devint capitale d'un royaume indépendant, à l'époque du fractionnement du khalifat de Cordoue.

Ce fut alors que les Abbadites, qui furent si enclins au luxe et à la mollesse, construisirent cette luxueuse résidence qui devait causer une si haute admiration à l'africain Yusuf Ben-Texfin, chef des Almoravides, qui y apprécia hautement les délices de tous genres dont jouissaient ses heureux possesseurs.

On ne sait pas au juste sur quel point les fondateurs de la dynastie de Ben-Abbad fondèrent leur palais, mais comme il parait évident que la situation des alcazars actuels est la plus favorable que puisse offrir Séville pour une vie commode et facile, il parait évident que ce fut dans ces lieux mêmes qu'ils furent placés. Cette idée est assurée par l'existence, au milieu de toutes ces constructions hétérogènes qui composent ce vaste édifice, de certaines parties d'une œuvre magnifique de la bonne époque arabe, et par conséquent antérieure à l'arrivée des Africains en Andalousie.

La *Torre de Oro*, dont la forme architecturale est si belle et si pure, fut très vraisemblablement construite pour fermer et défendre le passage de Tallada à l'Arenal. On croit que les ornements d'azulejos qu'elle possédait autrefois, qui ont été détruits par le temps, et qui étincelaient lorsqu'elle était frappée par les rayons du soleil, lui valurent le nom qu'elle a conservé jusqu'à nos jours. Il en était de même pour la *Torre de la Plata*, située un peu plus en arrière de la même muraille, à l'embranchement *del Carbon*, dans la *calle de Atarazanas*, et que sa brillante blancheur faisait ressembler à de l'argent bruni.

Séville, cela est douloureux à dire, parait professer très peu de respect pour ses antiquités, et la manie dangereuse de vouloir rivaliser avec les villes modernes l'a, petit à petit, dépouillée de ce beau caractère monumental qui formait sa

principale attraction. Aujourd'hui, les environs de l'Alcazar n'ont même déjà plus la belle physionomie romantique qu'ils possédaient il y a moins de vingt ans. Les choses anciennes disparaissent et perdent même leurs noms ; et il arrivera sans doute bien promptement, le jour où la belle reine du Guadalquivir ne conservera plus rien qui rappellera les jours glorieux de saint Ferdinand. « Dans notre premier voyage à Séville, dit Pedro de Madrazo, le savant écrivain espagnol, nous décrivîmes de la manière suivante ce cadre mélancolique des environs de l'Alcazar :

« Au pied de la *Torre de Oro*, tu peux voir dans le Guadalquivir la rivière de Tagarete, l'un des trois cours d'eau qui fertilisent le *campo del Tablado;* cette large plaine était couverte, du temps des Arabes, d'un bois épais de pins, de cèdres et de mélèzes. Le Tagarete lèche le pied des murailles de l'Alcazar et de la ville, depuis la porte de Jerez jusqu'à l'Arenal, mais près du point où s'élève aujourd'hui la tour de la Alcantarilla, quelque ouvrage devait servir à refréner les débordements de la perfide rivière. En effet, sur la muraille se voient encore des traces de la porte par laquelle la tradition assure que pénétra le roi saint Ferdinand pendant le siége de Séville, afin d'aller vénérer l'image de *Nuestra Señora de la Antigua,* conservée à l'aide de l'intercession divine dans l'intérieur de la mosquée principale ». Jointe à la tour de l'Or, il y avait une petite muraille en étrier, à laquelle correspondait une autre tour placée de l'autre côté de la rivière, et l'une et l'autre étaient réunies par une grosse chaîne de bois boulonnée de fer, et qui servait à protéger le pont de bateaux qui, depuis l'Arenal, se dirigeait au château de Triana. Par le moyen de ce pont, lequel servait d'ouvrage fortifié au château déjà mentionné, la ville était en communication avec *el Ajarafe,* district vaste et fertile, dont la populeuse Ishbiliah recevait toutes sortes de secours, et où les grands seigneurs sarrasins avaient leurs maisons de campagne et de plaisir.

« L'Ajarafe de Séville, ce délicieux paradis dont un grand

nombre d'écrivains arabes ont dépeint les charmes, a été décrit par un poète anonyme qui s'adressait ainsi au sultan abbadite Almutamed : « Séville est une jeune épouse : son époux est Abbad, son diadème el Ajarafe, son collier un fleuve profond ».

El Ajarafe, en effet, dit le poète Ibn Safer, surpasse en beauté et en fertilité toutes les terres du monde; l'huile de ses olives arrive jusqu'à Alexandrie; ses fermes et ses granges sont supérieures à celles des autres pays par leur extension et leur commodité, ainsi que pour les belles lignes et les ornements de leur construction; toujours blanches et propres, elles ressemblent à autant d'étoiles au milieu d'un ciel d'oliviers. Les historiens arabes rappellent avec complaisance la citation de cet Andalou qui, après avoir visité les villes du Caire et de Bagdad, et comme on lui demandait laquelle de ces cités si vantées était supérieure à Séville, répondit : *El Ajarafe est une forêt sans fauves, et son Guadalquivir un Nil sans crocodiles.* Un des auteurs cités par Al-Makkari fait de l'Ajarafe l'exacte description suivante : « C'est une contrée étendue qui mesure 40 milles de longueur et presque autant de largeur; elle est formée de belles collines de terre rougeâtre, dans lesquelles il y a des bois d'oliviers et de figuiers qui offrent au voyageur, pendant les plus brûlantes heures de l'été, la plus délicieuse fraîcheur. Cette contrée contient une nombreuse population disséminée dans de belles granges ou jointe dans des métairies. Partout il y a des marchés bien pourvus, des bains d'une grande propreté, de jolies constructions et autres commodités qui ne se rencontrent généralement que dans les villes de premier ordre ».

Ce fertile territoire, appelé par les anciens *Huerta de Hercules* et par les Sarrasins *Xaraf*, surtout à cause de sa conformation, car ce vocable arabe signifie terres hautes ou collines, s'élève en effet graduellement à l'occident de Séville, après avoir étendu sa *vega* spacieuse sur la rive droite du Guadalquivir. Ses hauteurs étaient couvertes de métairies et

de villages qui se rapprochaient tellement que, d'après les indications de l'écrivain arabe, elles formaient comme une sorte de grand village, abondant en tout, et duquel Séville recevait ordinairement ses riches provisions. Ses quatre principales agglomérations étaient : Aznalfaralhe, aujourd'hui San Juan d'Alfaralhe, Arnalcazar, Arnalcollor et Solucar de Albayda, toutes places fortes et bien pourvues de murailles, et dans lesquelles les musulmans recueillaient les impôts de la contrée. On donnait aussi le surnom de *montaña de la Merced* ou montagne de la grâce (Jebb arramah), à cause d'une extraordinaire fertilité, à ce merveilleux rideau formé par les hauteurs de l'Ajarafe, produisant avec la plus surprenante fertilité ces fameux figuiers de Barbarie appelés *gotica* (Al-Kutti) et *veluda* (Ash-shari).

Je terminerai ce tableau de Séville au temps des Almohades par un léger résumé de ses anciennes grandeurs, qui existent encore en quelques vestiges malheureusement bien dispersés. Cette ville, qui fut considérée pendant des siècles comme le siége et le cœur de l'empire des musulmans d'Espagne, figure assez bien, par son plan, un pavois ou écu tendu du N.-O. au S.-E. La tête et le côté droit formaient la muraille avec les tours, défendues par des barbacanes et des fossés, et huit portes dont les accès étaient des plus difficiles. Parmi celles-ci on remarquait principalement les portes de Bib-Ragel, de la Macarena, de Cordoue, la porte del Sol, celle de Bib-Alfar ou de l'ossuaire, parce que tout près de là les Mores avaient leur cimetière, celles de Carmona, de Bib-Ahoar, dans le district de laquelle se trouvait la *Juderia*, et qui fut plus tard appelée de la *Carne* ou de la viande, parce que l'abattoir en était voisin, et une autre qu'il y avait tout près de l'abattoir et dont le nom n'a pas été conservé.

Ces portes étaient par elles-mêmes de véritables forteresses. Elles étaient défendues par des tours et des ravellins, leurs sorties étaient périlleuses et jamais en face, car le chemin extérieur de la ville formait toutes sortes de coudes et de

détours : très souvent le premier passage conduisait à une place d'armes carrée, munie, de l'un et de l'autre côté, de portes d'un accès très difficile. Les portes de Séville, dit Morgade, étaient renforcées de clous et doublées de fer placé sur des cuirs garnis de clous très acérés. Mais leur meilleure défense était encore assurée par le fleuve du Guadalquivir qui, du côté de l'Occident, entoure et défend la moitié de la ville avec les six portes qu'elle présente.

Le côté gauche de la figure à laquelle je viens de comparer le contour extérieur de la cité est formé par la courbe majestueuse de la rivière l'Arenal et une autre série de murailles et de portes ; mais cette partie était dépourvue de fossés et de fausses braies, parce qu'existait en face la puissante protection des châteaux de l'Ajarafe. Les portes, de ce côté, étaient seulement au nombre de quatre, sans compter celle de Bib-Ragel ou de la Barqueta, qui occupait l'angle nord de la ville. On ne connaît plus les noms qu'elles portaient à l'époque des Arabes, mais dans les premiers temps de la conquête on les appelait : la porte *del Ingenio* ou *del Engaño* et, plus tard, de Saint-Jean, à cause de l'église voisine de Saint-Jean-d'Acre ; la *puerta des Goles*, plus tard porte royale, parce qu'on croit que ce fut par là qu'entra triomphalement le roi saint Ferdinand ; la porte de *Triana* ou de *Trina* et la porte de l'Arenal ; en plus, on croit qu'il y avait une poterne qui reçut plus tard le nom de *las Atarazanas*, car on suppose que ce fut par là que sortit Ataxaf pour recevoir le saint roi et lui remettre les clés de Séville. La porte de l'*Ingenio* était ainsi nommée à cause de l'ancien port dans lequel les navires déchargeaient leurs marchandises et qui, à ce que l'on croit, a été édifiée par un grand personnage more, fils de Ragel ; celui-ci avait un palais bien près de là, et la porte prit aussitôt le nom de *Ragel* (Bib-Ragel). Ces palais sont nombreux dans la répartition faite par saint Ferdinand des propriétés ayant appartenu aux Mores, et quoiqu'il y ait des auteurs qui affirment qu'ils furent construits par Yacoub,

je ne crois pas cependant cette assertion très fondée. La porte *del Ingenio* avait une tour percée de quatre fenêtres, et une seconde en pierre avec une belle inscription arabe. La porte de *Goles* (corruption d'Hercules), était ainsi nommée parce qu'elle était située en face de l'Ajarafe qui, ainsi qu'on l'a vu, portait le nom de *Huerta de Hercules*.

L'ancien port de la Séville sarrasine arrivait jusque-là, et dans tout cet espace qui s'appelle aujourd'hui le *barrio de los Humeros*, les mahométans avaient leurs atarazanas ou arsenaux, la fabrique et la garde de leurs chaloupes, et les marins et les pêcheurs du Guadalquivir y avaient construit leurs huttes et cabanes. La porte de Triana, aussi appelée *Trina* dans quelques-uns des priviléges donnés par le roi Alphonse le Sage, probablement parce qu'elle se composait de trois arcs, n'était pas où on la voit à présent, mais elle avait sa place non loin de là, dans la *Pajeria*. Le palais dans lequel on disait qu'avait habité saint Hermenegildo lui était contigu, et il en reste quelques ruines dans cette même rue de la *Pajeria*, sous le nom de *casa de los Leones*; ce nom lui vient de deux figures de pierre qui, décorées de leurs couronnes, sont des vestiges incontestables de l'ancienne domination des rois goths.

La pointe de l'écu formé par le plan de Séville est occupée par la porte de Jerez, ainsi nommée parce qu'elle communiquait avec la route de Xiras, aujourd'hui Jerez de la Frontera. Cette porte appartenait à l'Alcazar.

Une ligne imaginaire divise en deux parties le plan de Séville. Dans la plus grande se trouvait l'Alcazar, la grande mosquée et, en remontant jusqu'au centre, les deux autres mosquées transformées en églises sous les vocables de San Salvador et San Juan de la Palma. Les autres oratoires des musulmans étaient disséminés çà et là dans toute l'étendue de Séville.

On n'a d'ailleurs aucun renseignement certain sur la situation des marchés, écoles, académies, bains publics, hospices et hôpitaux.

Les palais de second ordre étaient au nombre de trois : l'un était joint à la porte de *Ragel (Bib-Ragel)*; un autre, qui avait servi de demeure à Abdul-Asis, était situé sur l'emplacement de l'église de Sainte-Rufine, hors de la cité, au levant, et joint au *Prado de las Virgenes*. Enfin le troisième palais, qui fut longtemps inhabité, était celui dit de Saint-Hermenegildo, près de la porte de Triana.

Avec les jardins et les *huertas* de la Macarena, qui l'ornaient au nord, la plaine et la forêt de Tablada, qui l'enrichissaient de ses bois précieux et de ses céréales à l'orient et au midi; l'aqueduc qui, de Carmona, lui apportait des eaux fraîches et limpides; l'Ajarafe, qui lui fournissait des huiles exquises, des fruits et des légumes savoureux, et la mettait en contact avec les plantureux territoires de Tejada et Niella et les défenses naturelles de la Sierra; grâce aux puissantes murailles qui l'environnaient du côté de la terre, avec le fleuve qui était sa principale artère commerciale du côté du ponant, et avec les châteaux qui, du côté opposé du Guadalquivir, protégeaient le fleuve et son pont et occupaient toutes les éminences depuis Arnalfarache jusqu'aux environs d'Italica; enfin, avec la riche mine de marbres travaillés que cette colonie voisine possédait, avec les silos et les greniers qui étaient établis partout, ses ports spacieux et ses arsenaux renfermés dans son Arenal, depuis la *Torre del Oro* jusqu'à la porte de Bib-Ragel, Séville était l'une des villes les mieux pourvues, les mieux situées, les plus prospères et les mieux défendues de l'empire muslénite en Andalousie, et il n'était pas facile de tenter contre elle un coup de main. En effet, quoiqu'on eût pris toutes les villes voisines du côté du levant, elle pouvait résister encore bien longtemps, derrière ses murailles, avec les inondations et les ravins de Tagarete, et dans les défilés si difficiles et si bien fortifiés que formaient les ponts du Guadaira. A l'occident elle était rendue inexpugnable par la montagne et ses châteaux. En interceptant le fleuve et en coupant sa communication avec Triana, el Ajarafe et la Sierra,

on pouvait la mettre en un péril mortel ; mais le fleuve était défendu, au midi, par la force même de son courant, difficile à remonter, contre les assauts des lourdes nefs castillanes, et plus encore par le tir du château de Aznalfarache, du côté opposé.

Il n'eût servi de rien de descendre par Italica et de s'exposer aux coups de la ville de Triana tant que subsistait le pont qui coupait la retraite et faisait des deux bords du fleuve une seule et même ville. L'unique moyen de pouvoir arriver à prendre Séville était de rompre son pont, mais cette entreprise était réputée supérieure à tout pouvoir humain.

Le nombre des fermes et des tours qui environnaient la ville et embellissaient ses campagnes était véritablement extraordinaire, si on recueille les renseignements que nous en offre la répartition faite par le roi Don Alonso le Sage. Il est regrettable que ce document n'en désigne pas la situation, car il ne fait connaître ces lieux que par des vocables corrompus. Parmi les principaux on trouve : *Ben Abensohar*, *Espartinas*, *Villamera*, la tour de *Aben-Haddon*, *Almuedano*, *Alhadis*, *Rostiñana*, celle qui était appelée *Varga Sanctarem*, *Verrahet*, *Albibein*, *Oliva*, enfin les soixante qui furent cédées par le roi à la ville et qui sont mentionnées dans ce fameux privilége qui a été si souvent publié.

Lorsque Séville tomba entre les mains des Castillans, le douloureux retentissement s'en fit ressentir jusqu'au point de plus reculé de l'immense empire arabe, et le poète Abul-Beka-Saleh, fils du chérif de Ronda, composa sur ce sujet une romance que je donne ci-dessous tout entière, car elle représente bien l'état des esprits dans ce moment si important pour l'histoire des Mores d'Espagne :

Grande mal y sin remedio
Sufre España en el Islam :
A Arabia llegua el lamento,
Y estremecese el Thalâm,

Sus provincias, sus ciudades
Gimen en triste orfandad,
Y Guadalquivir y Turia
Vuelean ruinas hasta al mar.
Valencia y Murcia, que fueron?
Jativa y Jaen, do estan?
Donde la patria de sabios,
Cordoba, la gran ciudad?
Que se hicieron de Sevilla
La riqueza, el sin igual
Decoro, de que su Betis
La apacible magestad?
Cual la ausencia de la amada
Llora el amante leal,
De su cara Andalucia
Llora la suerte el Islam.
Descuella la cruz odiosa
Sobre las mezquitas, ay!
Las campanas sucedieron
Al pregon del almuedan;
Aunque de madera inerte,
Llanto destila el mimbar
Oprimido por el preste
Y huerfano de su Iman!
Sevilla, por nuestras culpas
En esclavitud estas,
Y nosotros extranjeros
Somos en España ya!
Sin ti patria no tenemos,
Que tu caida es mortal,
Y el tiempo que males cura
Este mal no curara!
Vosotros los del Desierto,
Los que raudos cabalgais
En corceles que asunejan

Al rayo en la tempestad ;
Lo que en los campos do el hierro
Ceba su fila mortal
Sois como enjambres de buitres
En ansia y ferocidad
Vos otros que la india flecha
Como centella lanzais
Por entre nubes de polvo ;
Los que daïs allende el mar
A las auras de la noche
En el desnudo arenal
Libres y ardientes suspiros
Que os vuelve el vecino aduar ;
Acaso no habéis oido
El grito de ansia mortal
Que España lanzo á estas costas
Dormidas en dulce paz ?
Los que envio mensageros
Vuestro auxilio á demandar,
No os contaron sus congojas ?
Refiriendoslas no estan ?
Oh dolor, no hay quien la acuda :
Su mal se consumara,
Que en funestas excisiones
Piede el brio el musulman.

XXXIII

LE PALAIS D'ARANJUEZ ET LA CASA DEL LABRADOR

Ce nom de palais d'Aranjuez réveille dans l'esprit de tout Bayonnais un souvenir historique d'une grande importance, car si le premier acte de cette sanglante tragédie de 1808

commença dans le Versailles des rois d'Espagne, je ne puis oublier qu'il se termina dans le château de Marrac par l'abdication des Bourbons.

Le lendemain de mon arrivée dans cette délicieuse résidence, mon premier soin fut d'aller chercher l'autorisation nécessaire pour visiter en détail le *Patrimonio Real.* On me délivre une carte aux angles de laquelle sont imprimées les quatre mentions suivantes : Palais-Royal, Jardin de la Isla, Jardin del Principe, Casa del Labrador. J'ai déjà rendu compte de ma visite détaillée des jardins royaux, il me reste donc à conduire le lecteur dans le Palais et dans la Maison du Laboureur.

Le palais n'est pas la chose la plus intéressante à voir à Aranjuez, mais il n'est pas, comme l'Escurial, réduit simplement au rôle de musée ou de souvenir historique. On voit qu'il est souvent habité, et il est muni de son mobilier.

L'escalier principal, par lequel me fait pénétrer un gardien à casquette galonnée, est large et d'un aspect monumental, et une galerie latérale est ornée de douze bustes d'empereurs romains. Puis vient le *zaguan* ou vestibule des hallebardiers, décoré de six belles peintures de Jordaens. Ce sont ensuite les pièces appelées *ante camara* et *camara*, dont les murailles sont revêtues de magnifiques tapisseries de soie blanche, avec des consoles d'acajou et des tables de marbre sur lesquelles reposent des pendules en bronze doré, style Empire, et plusieurs tableaux représentant des vues de villes espagnoles. L'*ante oratorio* est en satin jaune, et parmi ses curiosités on remarque surtout une mosaïque romaine de plus d'un mètre de largeur et représentant une marine Le charmant oratoire qui suit est orné d'agates, de jaspe et de marbres précieux. Sur l'autel sont six magnifiques candélabres de bronze admirablement ciselés, et le guide extrait d'un tiroir un crucifix d'ivoire sculpté de près d'un demi-mètre de hauteur; le plafond est peint à fresque, et le pavé revêtu d'une mosaïque de marbres de couleurs.

Le salon de *Embajadores* est orné et meublé à la moderne; le *despacho* de la reine, qui vient ensuite, possède des travaux d'ébénisterie et de marqueterie dus au talent du roi Charles IV; des miniatures sont suspendues aux parois recouvertes de damas de soie blanche.

La véritable perle du palais est la pièce appelée *gabinete* ou *pieza de musica,* et qui est pour ainsi dire le seul monument existant encore aujourd'hui de la fabrique royale de porcelaine de Chine. Fondée au Retiro en 1763 par le roi Charles III, elle est entièrement revêtue de paysages chinois capricieux de dessin et chaudement colorés, formant de véritables petits tableaux du goût le plus charmant. La chambre à coucher de la reine, qui fait suite, est bien décorée de jolis meubles et de précieux tableaux de Mengs : deux immenses glaces reflètent quatre belles peintures de Velasquez qui forment la fresque du plafond; le *tocador* est de style oriental; puis je passe successivement dans une série d'appartements très richement décorés, parmi lesquels je remarque le *Salon de baile,* le *comedor,* où se trouve une magnifique pendule à musique dont les sujets de bronze ont les mains en rubis ou en brillants, une autre pendule squelette avec les signes du zodiaque, et deux beaux vases en porcelaine chinoise provenant de la manufacture de Sèvres; un autre *comedor* plus petit termine les appartements de la reine.

Ceux du roi sont de l'autre côté du palais : je visite d'abord la *saleta,* décorée de tableaux de Jordaens, l'*ante camara,* l'*oratorio* tout en marbre et en bronze, la *camara* ornée de belles peintures. Ensuite, c'est la *pieza de musica,* qui est un véritable musée, car elle contient plus de 80 tableaux. Une petite pièce située à côté est ornée de deux cents petits cadres représentant des scènes de mœurs chinoises délicatement peintes sur papier de riz. Le *despacho* du roi, où se trouve une belle pendule à trois cadrans, la *pieza de vestir, el dormitorio,* encore en l'état où ils étaient lors de la mort d'Alphonse XII. Le gardien me fait voir la chaise sur laquelle

il se mettait à cheval en se levant et qui a à son dossier deux petits tiroirs renfermant encore le tabac et les articles nécessaires à un fumeur.

La dernière pièce est une imitation fort réussie, par Contreras, d'une salle de l'Alhambra de Grenade, avec ses azulejos, ses arabesques taillées dans le stuc et son plafond *artesonado*.

Le palais contient encore une chapelle, puis de nombreuses dépendances parmi lesquelles il faut signaler les *caballerizas*, la *capilla de San Antonio* et plusieurs autres bâtiments.

Pour aller à la *Casa del Labrador* je suis cette magnifique *calle de la Reina*, avenue merveilleuse, d'une réputation européenne, et qui s'étend sur une longueur de plus d'une lieue. Les arbres, plusieurs fois centenaires et qui forment une quadruple rangée, sont si beaux et si vigoureux, leur ramure se rejoint à plus de 100 pieds en l'air et est si impénétrable aux rayons du soleil, qu'il y règne, même au milieu du jour, la plus délicieuse fraîcheur.

Mais je suis arrivé devant cette merveilleuse *Casa del Labrador*, qui est encore dans un état de conservation extraordinaire. Cet un véritable petit musée et qui mérite bien la faveur extraordinaire dont il jouit en Espagne.

Il fut construit par ordre de Charles IV et forme une sorte de parallélogramme avec deux ailes en retour. Les façades, quoique simples, sont d'un goût excellent. Elles sont décorées de balcons et de belles statues ; au centre est une inscription en lettres de bronze :

Reinando Carlos IV, año de MDCCCIII.

Le gardien qui me conduit est le seul de tous ceux que j'ai rencontrés jusqu'alors dont la mauvaise humeur paraît visible. Peut-être l'ai-je dérangé et songe-t-il à reprendre au plus vite sa place devant le *puchero* national.

La première pièce dans laquelle je pénètre porte le nom de *Pieza del Ramillete* et est ornée de belles peintures à fresque, et son centre est décoré par un bouquet de fleurs qui lui

a donné son nom. Une rotonde, soutenue par douze colonnes de lapis-lazuli ornées de bronze, imite le cloître de Saint-Pierre de Rome.

La *tercera pieza* n'a guère qu'un beau groupe en marbre; de là on passe dans le vestibule; l'escalier est d'un luxe prodigieux, car les rampes et les fers sont recouverts d'or moulu d'une très grande épaisseur. Dans une pièce qui suit je remarque, sur une console, un merveilleux oiseau d'ivoire, mort sur un rocher, véritable chef-d'œuvre de ciselure. Au milieu, une superbe pendule représentant une cage d'or contenant deux petits oiseaux d'émail qui battent des ailes au son de la musique.

La quatrième pièce contient aussi trois pendules, dont deux d'un grand mérite d'exécution : l'une représente une feuille de chardon en marbre blanc, l'autre une feuille d'artichaut en marbre noir. Mais je reviens sur mes pas pour monter à l'étage supérieur qui contient les plus beaux appartements.

Le billard est d'une richesse extrême. Tout dans cette pièce rappelle les sommes immenses que l'Espagne reprochait à Charles IV d'avoir englouties dans ses curieuses créations. Les meubles, les deux pendules, le billard lui-même sont d'un luxe inouï. Les murailles sont tapissées de satin bordé de soie et d'or représentant des vues de Madrid et d'Aranjuez, qui n'ont encore rien perdu de leur fraîcheur.

La salle qui vient ensuite, et qui porte le nom de *Galeria*, est une véritable merveille, car tous les marbres de l'Espagne ont concouru à la décoration de ses parois. Partout des objets précieux, des petits temples, des statues, des bustes de marbre, des candélabres et des lustres de bronze. Au centre, une pendule à musique décorée de marbre, imitant la colonne Trajane et marquant les heures au moyen d'une spirale formée par une couronne de rubis. La pièce contiguë, quoique plus petite, n'est pas moins bien ornée ; à côté, une table dans laquelle on a incrusté, en mosaïque, un spécimen de tous les marbres qui ont été employés à la construction de ce délicieux *retiro*.

Que dirai-je de plus de toutes ces richesses entassées? Ici, c'est un pavage de petits carreaux de *China*, provenant de la fabrique du Retiro. Cette chambre est ornée de quatre magnifiques pendules : l'une d'elles représente le système de Copernic et marque les minutes, les secondes, les heures, les jours de la semaine, les mois, les années communes et bissextiles, les phases de la lune et les mouvements d'oscillation de la terre. Dans le grand salon, une superbe table de malachite offerte par l'empereur de Russie, quatre boîtes à musique en forme de candélabres, dix-huit grandes peintures représentant des vues de l'Escurial. Tout est à voir et tout est à citer; la pièce appelée de la *Platina* est une répétition exacte de ce que j'ai déjà vu au monastère de San Lorenzo : marqueterie, bois sculptés, fines niellures et damasquinures; quant au *retrete*, c'est un trône, et un trône d'un luxe vraiment royal. Enfin je sors de ce délicieux palais, ébloui, émerveillé et, traversant une allée bordée de plates-bandes qui paraissent de riches tapis émaillés des fleurs les plus brillantes et les plus parfumées, je reviens dans la *calle de la Reina*, qui étend à perte de vue sa verte avenue pleine d'ombre et de fraîcheur.

XXXIV

LA CATHÉDRALE DE SÉVILLE

« *Fagamos una iglesia tan grande, que los que la vieren acabada nos tengan por locos* ».

« Faisons une église si grande, s'écriait un chanoine de Séville dans une réunion du chapitre, que ceux qui la verront achevée nous prennent pour des fous ».

Il est certain que, grâce à la gigantesque Giralda, qui s'élève à côté, la cathédrale de Séville est l'un des plus merveilleux

monuments que le voyageur en Espagne est appelé à contempler.

C'est la vieille tour arabe qui attire tout d'abord l'attention : cet édifice carré est construit en briques auxquelles le chaud soleil de l'Andalousie a donné des tons rosés. On monte jusqu'au sommet par une pente fort douce dont le faîte, autrefois décoré de globes de métal, fut remplacé par une statue de la Foi en bronze, qui produit le plus remarquable effet.

Je me souviens qu'en arrivant dans la *calle de Sierpes*, je fus tout d'abord attiré par l'aspect de la Giralda qui me signalait la présence de la cathédrale ; mais il était trop tard pour aller la visiter, et quoique je fusse obligé de remettre cette excursion au lendemain, je ne pus faire de moins que d'aller, au crépuscule, faire le tour du gigantesque édifice. Les murailles extérieures étaient colorées par les derniers feux du jour, et l'air parfumé par les orangers du fameux *patio;* ce ne fut pas sans impatience que j'attendis le jour suivant qui devait me permettre de la visiter complétement.

Il arriva enfin ce moment tant désiré, et après avoir traversé la place sur laquelle sont situées les *Casas consistoriales*, j'arrive devant *las gradas* ou degrés qui entourent la huitième merveille — il y a ainsi en Espagne une foule de huitièmes merveilles — et me voilà dans le *patio de las Naranjas*, autour duquel s'élèvent encore quelques curieuses constructions arabes. Mais voici une première déception : l'église est fermée de midi à deux heures, et comme il est midi à peine, je suis assez ennuyé par ce contre-temps ; j'en profite pour aller voir la *Casa de Pilatos* et, à mon retour, l'heure désirée n'étant pas encore arrivée, j'ai le temps de faire le tour de la cathédrale et de voir successivement, mais trop rapidement sans doute, les portes de ce monument sans pareil ; ce sont celles de *San Miguel, del Reloj, de la Torre*, et cette *puerta del Perdon*, qui est l'un des plus beaux restes de l'architecture des Arabes ; puis, pénétrant de nouveau par la *puerta de las Naranjas*, j'entre enfin

dans la cathédrale où, à première vue, je suis saisi d'étonnement et de stupéfaction.

Hélas ! voilà donc le sort qui était réservé à ce merveilleux monument. L'église tout entière est revêtue intérieurement de gigantesques bois de coffrages, les piliers immenses et élancés sont entourés de planches colossales retenues par des boulons et des ferrures énormes, des étais se croisent en l'air, les voûtes, d'un dessin si pur, sont cachées par des revêtements de madriers ; partout du bois et des ferrures. L'église est en train de s'écrouler, et comme on n'a pris les précautions nécessaires qu'au dernier moment, on ne sait pas encore si l'on pourra arriver à éviter un irrémédiable malheur.

Grâce à ce luxe extraordinaire de boisages, la cathédrale de Séville est plongée, en plein jour, dans une obscurité presque complète ; toutes les richesses de ses sculptures sont invisibles ; je passe en admirant de confiance le *coro*, le *trascoro*, je vois la tombe du fils de Christophe Colomb, avec l'inscription bien connue :

A Castilla y á Leon
Nuevo mundo dio Colon.

La cathédrale est ainsi parcourue en quelques instants, car à peine si les feux des lampes parviennent à piquer d'étincelles les ombres profondes qui baignent toutes les parties de l'édifice. Voici la *Capilla real* avec son baptistère ; une fenêtre un peu plus dégagée que les autres me permet d'apercevoir le fameux *Saint Antoine de Padoue,* de Murillo, qui avait été découpé dans la toile et vendu à New-York. Mais je marche rapidement et me dirige vers la sacristie, où je veux aller voir les trésors d'art qui y sont conservés.

Celle-ci est du style plateresque, c'est-à-dire travaillé comme un fin bijou de filigrane. Je parcours les belles toiles de Murillo qu'elle possède, et je vais me contenter de dire quelques mots des *alhajas*, c'est-à-dire de son trésor, qui est une des plus riches choses qui se puisse voir.

Je ne ferai que citer la célèbre *custodia* de Juan de Arfe, en

argent, car sa description détaillée se trouve un peu partout; elle fut ciselée par cet artiste en 1587, elle a 3 mètres 25 de hauteur. Les jours de grande cérémonie, il faut employer 24 hommes pour la porter dans les processions.

Cela formerait un livre bien curieux et d'un haut intérêt artistique qu'un catalogue raisonné de tous les trésors d'église qui sont encore conservés en Espagne, car il est vraiment étonnant que ces joyaux aient traversé tant de siècles sans avoir été fondus au feu des guerres civiles ou étrangères. L'accusation qui a été portée si souvent sur les vols systématiques opérés par les armées françaises n'est donc plus bien exacte, puisqu'on constate la présence d'un si grand nombre de joyaux bien faits pour tenter la cupidité d'un vainqueur.

Un jeune et savant écrivain sévillan a publié une liste des principaux bijoux du trésor qui sont offerts à l'admiration des visiteurs, et je lui emprunte quelques-unes de ces descriptions :

C'est d'abord un porte-paix en or, décoré de pierres précieuses, avec une image de la Vierge sous un arc, émaillée d'émaux de diverses couleurs : ce bijou appartenait au cardinal Mendoza, dont il porte les armoiries. — Un reliquaire en forme de temple, avec ses portes, orné de précieux émaux du style gothique fleuri et ayant appartenu au même personnage. — Un joli cabaret avec des allégories en métal repoussé représentant l'Église triomphante, d'un beau style de la renaissance : il porte le nom de *Bandeja de Paira*, et passe pour avoir appartenu à doña Ana de Paira, qui en fit don en 1688. — Une tasse en cristal de roche, avec des ornements dans le goût byzantin romain, au milieu desquels se voit une inscription. — Deux porte-paix d'argent doré du XVIe siècle, avec de belles fantaisies en style renaissance. — Une croix processionnelle en argent avec des ornements repoussés, émaux et incrustations du XVIe siècle, mais dans laquelle la figure du Christ est moderne. — Un *lignum crucis*, monté sur une croix en filigrane d'or avec des émaux du XVIe siècle. —

Un reliquaire en forme de triptyque, qui porte le nom de *Tables Alphonsines*, donation de ce saint roi. — Dix-neuf autres reliquaires d'argent doré, la plupart du style de la renaissance. Deux belles amphores en argent repoussé, ouvrage italien du XVIe siècle. — La *Cruz verte*, en argent doré, très délicat ouvrage gothique du XVe siècle, principalement dans sa partie inférieure. — Une croix d'or, qui montre dans sa partie supérieure et aux extrémités de ses bras de magnifiques camées romains et des émaux verticaux et horizontaux. On voit, au pied, les statuettes du Christ défunt, la Vierge, Saint-Jean et les Maries. La base contient six lobules, et en chacun d'eux un sujet appartenant à la vie du Seigneur. Ce remarquable joyau est composé de divers fragments ; ceux de la base appartiennent au XIVe siècle.

Enfin je citerai encore deux richissimes verres à hostie, dont on se sert généralement dans les octaves du *Corpus*, de la Conception, et dans le triduum du carnaval ; on y compte plus de 1,500 perles, et une multitude d'émeraudes et de saphirs. — Deux urnes en argent repoussé, d'un beau travail de la renaissance, avec reliques de saints : elles sont signées toutes deux du nom de Becerro, à Séville, et tant d'autres objets que je suis obligé de passer sous silence.

Maintenant, sera-t-on assez heureux pour que cette magnifique cathédrale renaisse enfin de ses cendres et se débarrasse un jour de ces épais madriers qui cachent la suprême élégance de ses colonnes ? C'est ce que je ne puis dire ; il y a d'ordinaire si peu d'argent disponible en Espagne pour ce genre de travail, et les sommes qu'il faudrait dépenser sont sans doute trop fortes, pour qu'on puisse espérer arriver à un bon résultat.

XXXV

LA BIBLIOTHÈQUE DE LA CATHÉDRALE DE TOLÈDE

Lorsqu'on croit avoir tout vu dans cette merveilleuse cathédrale de Tolède, on ne tarde pas à s'apercevoir que l'on a négligé les choses les plus importantes ou les plus curieuses. C'est ainsi qu'après avoir parcouru le cloître, je passai devant une petite porte grillée qui n'eut en rien attiré mon attention, si le jeune homme qui m'accompagnait ne m'eût dit en ce moment : — *Señor, la biblioteca del Cabildo!* J'avoue que cette sorte d'invitation me fit tressaillir et que je trouvai encore un reste de force pour aller visiter ce précieux dépôt.

Les anciennes bibliothèques de cathédrales n'ont pas subi en Espagne le même sort qu'en France, et on peut dire qu'à part quelques dépôts publics d'une très grande importance, ce sont encore les bibliothèques capitulaires qui sont les plus riches en manuscrits précieux. Il est vrai que les églises espagnoles n'ont pas eu à supporter la passion du grand bibliophile Colbert ni les ravages de la Révolution, et qu'elles sont restées entières et complètes sous la garde des successeurs de ceux qui les avaient formées.

On pénètre dans la salle de la bibliothèque ou, selon le mot ancien encore en usage ici, dans la *libreria*, en passant par une petite porte et en gravissant un escalier assez commode. La bibliothèque du chapitre remonte à une haute antiquité, car un écrivain du XVIIe siècle dit que dès la première époque de l'église espagnole, le prélat Olimpio offrit à la cathédrale une nombreuse collection, ce qui lui donna déjà une certaine richesse dès le Ve siècle. Mais ce qui n'est pas douteux, c'est qu'il y avait déjà une suite importante de livres au temps des Goths.

Lorsque les Arabes conquirent Tolède, ils y trouvèrent de magnifiques trésors, sans compter cette fameuse table dite de Suleyman, dont je parlerai quelque jour; un historien

nous a conservé la liste des objets précieux pris dans la cathédrale de Tolède, parmi lesquels se trouvaient trente-six couronnes d'or ayant appartenu aux rois Goths et vingt manuscrits du Pentateuque, du Gespel, des Psaumes, le livre d'Abraham et celui de Moïse. Plusieurs autres ouvrages contenant les secrets de l'art et de la nature, ou traitant des différentes manières d'user des plantes, minéraux, pierres précieuses ; un autre contenant des talismans de philosophes grecs, plusieurs vases d'or remplis de perles, rubis, émeraudes, topazes et autres pierres précieuses.

Et cependant on assure que la plus grande partie des livres et des manuscrits furent emportés en ce moment de péril extrême dans les montagnes des Asturies avec les reliques des saints, et après la nouvelle conquête de Tolède par les chrétiens, on songea tout d'abord à reconstituer l'antique librairie. C'est de cette époque que proviennent les anciens manuscrits qui y sont conservés et qui appartiennent aux VIIIe, IXe, Xe, XIe, XIIe et XIIIe siècles. Cependant, il semble que cette collection ne fut pas très nombreuse jusqu'à la fin du XIVe siècle, dans le cours duquel l'archevêque Don Pedro Tenorio, un des hommes les plus savants de son temps, fit cadeau à la cathédrale de sa riche bibliothèque, et fit construire, dans le cloître qu'il faisait édifier, une pièce particulière pour sa collection et qui est la même dans laquelle elle se trouve aujourd'hui.

Du temps du cardinal Don Gaspar de Guiroga, le chanoine Don Juan Bautista Perez travailla beaucoup à augmenter cette bibliothèque en y joignant, aux anciens, les nombreux ouvrages qui avaient été laissés par les archevêques Cisneros, Fonseca, Tavera et Siliceo, et qui furent enrichis par de précieuses collections de livres et de manuscrits, les uns par leur ancienneté incontestable, les autres comme autographes de divers écrivains, soit pour l'importance des matières dont ils traitent, soit pour le mérite des enluminures qui les illustrent. On conserve de cette même époque des missels, des

évangéliaires, des épistolaires, des livres de chœur et de plain-chant, admirablement écrits et ornés de vignettes et de miniatures par les célèbres Alejo Jimenez, Gonsalo de Cordoba, Alonso Vasquez, Bernardino Calderon, Fr. Felipe, Alonso de Cordoba, Francisco de Villadiego, Diego de Arroya, Francisco Buitrago, Francisco Comontes, Juan Brocario, Pedro Obregon, Juan Martinez de los Corrales, Juan de Salazar, Alonso Morate, Miguel Eguia, qui les écrivirent et les enluminèrent pendant le XVIe siècle. En bibles, codes des anciennes lois, dévotionnaires, il y a grand nombre de choses rares, et il faut citer entr'autres une Bible gothique pour laquelle, selon la tradition, un roi de Castille offrit au chapitre la ville de Guadalajara, et on ne peut s'empêcher de mentionner le dévotionnaire de Doña Juana et de son fils l'empereur Charles-Quint, qui sont couverts de miniatures d'une valeur inappréciable.

Les archevêques se sont toujours plu à augmenter et à enrichir cette précieuse collection, mais entre tous il faut citer surtout le savant cardinal Zelada qui, dans un voyage qu'il fit à Rome, dépensa beaucoup d'argent pour acquérir des manuscrits, et acheta même l'ancienne bibliothèque d'un cardinal dans le catalogue de laquelle se trouvaient par centaines les codices et autres manuscrits d'un mérite indiscutable ; il y en avait beaucoup d'hébreux, grecs, syriaques, chaldéens, grecs et latins, annotés au XVIe siècle par le savant professeur de la Bibliothèque Vaticane, F. Antonio Constancio ; les œuvres autographes, à ce que l'on croit du moins, de saint Thomas et celles de saint Ambroise, le Décret de Gratien et différents pontificaux et missels peints et enluminés en 1562 par les célèbres maîtres italiens Antonio Maria Antononcios et Francisco Grigiote ; divers manuscrits en papyrus, en ardoise, en plomb, sur des petites tablettes chinoises et sur feuilles de palmier ; tous les autres sont sur parchemin, à l'exception d'un petit nombre de modernes qui sont en papier.

Les manuscrits de cette bibliothèque traitent de toutes les

branches des connaissances humaines ; mais la plus grande partie des anciens sont relatifs à l'Écriture sacrée : théologie, les deux décrets, conciles, médecine, chirurgie, philosophie, mathématiques, humanités, littérature, histoire, géographie, astrologie, etc., c'est-à-dire les œuvres des plus célèbres écrivains grecs, romains, arabes, hébreux, italiens ou anciens espagnols. Le très remarquable catalogue de cette précieuse collection, rempli de notes bibliographiques et d'observations critiques d'un grand mérite littéraire, fut composé à la fin du siècle dernier par le savant jésuite Don André Bueriel et est contenu dans trois épais volumes.

Si l'on veut avoir plus de détails sur cette célèbre bibliothèque, je puis ajouter que les livres d'heures manuscrits sont au nombre de plus de soixante, et que plusieurs d'entr'eux sont ornés de charmantes miniatures dues aux plus habiles enlumineurs du XVIe siècle. Je signalerai encore celui de Charles-Quint, couvert de velours cramoisi, avec coins en argent, et dont tous les feuillets sont ornés d'encadrements variés et autres belles peintures.

La bibliothèque possède encore 23 belles bibles latines et hébraïques écrites sur parchemin et appartenant aux VIIe, XIIIe, XIVe et XVe siècles, et, en outre, dix autres recueils, soit grecs, hébreux ou latins, contenant des passages des Ecritures. Je ne parlerai pas ici des nombreuses gloses, commentaires, expositions et concordances sur divers traités bibliques qui enrichissent et complètent ce trésor de livres sacrés. Je ferai encore remarquer que cette collection comprend 27 recueils arabes, parmi lesquels sont quatre copies du Coran et plusieurs traités d'histoire, de médecine et de grammaire ; 33 manuscrits hébreux où sont représentés l'exégèse, la grammaire et les mathématiques, et 45 manuscrits grecs touchant la patrologie, philosophie, canons, histoire, liturgie, médecine, grammaire et poésie.

La pièce qui contient ces trésors littéraires et artistiques est une magnifique salle soutenue par sept voûtes de 80 pieds

de longueur sur 26 de largeur. Elle est éclairée par quatre grandes fenêtres qui donnent dans la *calle Chapineria,* vulgairement appelée de la *Feria.* Les armoires dans lesquelles sont conservés ces précieux manuscrits sont de construction moderne, construites en noyer, avec des portes vitrées, et décorées d'un corps d'architecture d'ordre ionique. Enfin les serrures, les tables du centre et tous les ornements de cette bibliothèque sont en rapport en magnificence et en bon goût, de manière qu'elle a un aspect véritablement royal.

XXXVI

LES RUES DE SÉVILLE

Tout Sévillan m'en voudrait mortellement si je commençais cette étude sans parler tout d'abord de la *calle de Sierpes,* qui est, en effet, la principale de la capitale de l'Andalousie. J'étais descendu dans la *Fonda de Nueva Yorck,* à côté de l'*Hôtel de Madrid,* et au centre de la maison se trouvait un beau *patio* entouré de colonnes de marbre et formant, à l'étage supérieur, une seconde colonnade. A peine arrivé, je me précipitai dans les rues dont toutes les maisons étaient encore tendues de draperies rouges et, en travers des voies, de larges étendards portant des écussons, des armoiries et des figures allégoriques flottent à tous les vents. Je traverse la belle place San Fernando, garnie de tous les côtés de larges bancs de pierre avec dossiers, et aux quatre coins de laquelle sont plantés des palmiers : on a fait sur cette place des débauches d'illuminations, car des milliers de globes dépolis existent encore, et au centre un beau kiosque pour les musiques, en bois découpé et peint. Il ne faut pas s'étonner de ces splendeurs inaccoutumées, car la famille royale était, il y a peu de jours, à Séville, et ces braves Andalous ne savaient que faire pour lui démontrer leur loyauté.

Encore quelques pas et je suis dans la *calle de Sierpes* ou rue des Serpents, qui porte ce nom on ne sait trop pourquoi. Mais avant d'aller plus loin, que l'on me permette une légère remarque : le mot *calle* est soigneusement supprimé dans les inscriptions indicatrices placées aux coins des rues, et les lettres qui en composent les noms sont placées sur un carré de faïence ou de terre cuite différent, ce qui permet de les remplacer lorsqu'elles sont cassées, sans avoir à changer l'inscription tout entière.

Mais je reviens à la rue principale de Séville, située au cœur même de la cité. Elle donne, par l'une de ses extrémités, à la place de la *Constitucion*, à l'*Ayuntamiento*, à la *Cathédrale* et à l'*Alameda del Duque*. Elle est dominée par la gigantesque *Giralda*, qui dépasse les toitures des maisons et qui semble regarder curieusement dans les rues.

Le mouvement, la vie, la circulation, paraissent s'être réfugiés entièrement dans la *calle de los Sierpes*, qui est d'ailleurs fort étroite, et dont l'abord est défendu aux voitures. Les plus beaux magasins de la ville la bordent constamment des deux côtés, et on est surpris de la richesse des devantures des bijoutiers, des joailliers. Ici, ce sont les librairies qui exposent à leurs vitrines les dernières productions de la capitale ; les cafés regorgent de monde, et on ne peut leur reprocher que d'être mal éclairés quand vient la nuit ; les cercles principaux sont aussi situés dans cette rue, centre de tout mouvement, et ils ne se distinguent guère des autres cafés que par une élégance plus raffinée ; les barbiers à la mode rasent et coiffent leurs clients à la vue de tous, et de belles boutiques sont destinées au cirage des chaussures où le patient, installé sur une haute estrade, a un faux air de dieu indien.

On ne peut se faire une idée de la foule qui circule sans cesse dans la *calle de Sierpes ;* des groupes compacts s'arrêtent aux vitrines des photographes ou des marchands d'estampes ; mais à part le *sombrero cordovés* et la petite veste que portent encore les hommes du peuple ou de l'état commun,

ces costumes si pittoresques de l'Andalousie ont presque totalement disparu. Cependant on voit encore, parmi les femmes et les jeunes filles, des crêpes de Chine de couleurs voyantes : groseille, abricot, bleu céleste et vert émeraude, qui paraîtraient fantastiques en France, mais qu'ici on a constamment sous les yeux sans qu'ils en soient blessés. C'est surtout la mantille qui est portée avec une grâce charmante et qui a donné lieu aux vers suivants :

Tiene la Sevillana
En su mantilla
Un letrero que dice :
Viva Sevilla !

Cela et des fleurs dans les cheveux, voilà le dernier mot de la mode dans bien des villes d'Andalousie. Fleurs naturelles d'Andalousie, la servante qui balaie le devant de sa porte, la dame derrière son comptoir, la petite modiste qui court sur le trottoir, la *cigarrera* qui se rend à son travail, ne manquent jamais de piquer une fleur fraîche et parfumée dans leurs beaux cheveux noirs. *Mueren por una flor*, dit-on des femmes de Séville et de Cordoue, et ce dicton populaire affirme parfaitement l'amour qu'elles ont pour les fleurs, amour souvent porté jusqu'à l'exagération.

Dans tous les angles de la rue, des marchands de journaux qui font aussi un petit commerce de tabac et d'allumettes, puis des *floreros* qui vantent leur marchandise avec des cris perçants, les marchands de billets de loterie qui vous offrent le *premio gordo* avec des cris assourdissants, et enfin les mendiants aussi nombreux ici qu'à Madrid, et qui ne se gênent guère pour vous tirer par la manche en vous demandant un *centimito*.

En outre de la *calle de Sierpes*, on trouve encore les *calles de Dados* et *de Oncos*, où se tient le commerce des draps, les *sombreros cordovés*, parfaitement ronds, le haut plat et les bords larges et raides. Les orfèvres ont élu domicile dans la *calle des Chicarreros ;* dans la *calle del Mar* se trouvent les

fabricants et les marchands de guêtres piquées à l'andalouse, qui ne sont plus aujourd'hui portées que par les *majos* de la campagne.

Ici, comme autrefois dans l'ancienne France, le goût des rébus a été conservé sur les enseignes de quelques *tiendas;* sans parler des armes mêmes de Séville, qui sont bien connues, je me bornerai à signaler les deux suivants :

V
F } INOS

Peut-être est-ce pour économiser le travail de l'ouvrier ou de la peinture ! La seconde est encore plus curieuse : l'enseigne est placée à l'angle même d'une rue et rappelle par plus d'un côté la fallacieuse annonce de nos anciens marchands de vin : *Aujourd'hui en payant, demain pour rien.* Mais ici, il faut voir à la fois les deux côtés de l'angle de la rue pour avoir la signification du rébus :

VINO
DE } PEÑA
VALDE

Elle serait bien curieuse, une histoire des rues de Séville. Que de souvenirs, tantôt touchants et pathétiques, tantôt grotesques ou risibles, tantôt terribles et ensanglantés, rappellent ces voies s'enchevêtrant sans cesse les unes dans les autres, et où l'étranger ne peut faire plus de vingt pas sans se perdre.

A chaque instant, la porte d'une maison grande ouverte laisse entrevoir, à travers une belle grille en bronze doré, le *patio* intérieur tout planté de grenadiers en fleurs et d'orangers : au milieu, la ravissante petite fontaine de marbre fait crépiter son jet d'eau. Combien de fois ai-je appuyé mon front contre la grille, regardant avec des yeux ravis la petite cour entourée de son élégante colonnade, le pavé en marbre blanc qui brille gaiement au soleil, et tout autour ces grands siéges, ces chaises roulantes qui bercent les habitants aux heures si douces de la sieste.

Mais me voici de nouveau dans les rues, errant sans but et à l'aventure. Presque tous les quartiers de Séville ont leurs dictons populaires, qui rappellent leur côté le plus expressif par quelques mots pleins de finesse et d'à-propos. Le suivant rapporte les différentes modes de vivre dans les rues qu'il passe en revue :

Desde la catedral hasta la Magdelena
Se almuerza, se come y se cena ;
Desde la Magdelena hasta San Vicente
Se come solamente ;
Desde San Vicente hasta la Macarena
Ni se almuerza, ni se come, ni se cena.

La *calle de los Abades*, à côté de la cathédrale, a encore un dicton très curieux à son actif :

En la calle de los Abades,
Todos han tios, ningunos padres,
Los canonigos no tienen hijos,
Los que tienen en casas son sobrinicos.

Ceci peut se passer de tout commentaire.

J'ai déjà parlé de la *calle del Candilejo;* voici la *calle de San Leandro*, où était la maison du fameux Don Juan Tenorio, puis la *calle de Murillo*, avec la maison dans laquelle naquit le Raphaël espagnol. La *calle de la Feria*, le Rastro de Madrid, puis voici le *Mercado*, où sont étalés en piles gigantesques tous les fruits de cette riche Andalousie.

Parmi les rues dont les noms peuvent encore le plus attirer l'attention, je puis signaler tout d'abord celles qui se rapportent à ces *gremios* ou anciennes corporations, qui firent autrefois Séville si riche et si puissante : l'*Alcaiceria* ou Marché de la soie, des *Alcuceros* ou des vendeurs d'huile, des *Alemanes* ou Allemands, *Alfareria* ou des Potiers, *Alfayate* ou des Tailleurs, tous noms arabes qui rappellent les anciennes corporations des Mores. Puis ce sont les *calles Almudena* ou du Marché, de la *Amargura* ou de l'Amer-

tume, *Archeros* ou des Archers, *Arrayanes* ou des Myrtes, *Azafran* ou du Safran.

Je ferai cependant une exception pour la *calle de Bayona*. C'est une petite rue étroite et tortueuse qui donne, d'un côté, dans la *calle Gran Capitan*, et de l'autre dans celle de *Garcia Vimera* : c'est en souvenir de la flottille de galères fournies par Bayonne et qui firent le siége de Séville par le Guadalquivir, en 1248, pendant que l'armée castillane le faisait du côté de la terre. Lorsque la ville se rendit au roi Ferdinand, les habitants de Bayonne y eurent pendant longtemps des comptoirs.

Les villes espagnoles paraissent avoir évité, pour la plupart, cette manie qui consiste à débaptiser les noms des vieilles rues. Aussi y trouve-t-on la *calle Consuelo* ou de la Consolation, *Cruces* ou des Croix, des *Curtidores* ou des Tanneurs, des *Chapineros* ou fabricants de chapins, chaussures en bois, hautes et étroites, si fort à la mode en Espagne pendant le XVIe siècle, des *Descalzos* ou Déchaussés, des *Doncellas* ou Jeunes Filles, *Enladrilla* ou rue Pavée, *Enramadilla* ou de la Ramée, des *Escoberos* ou des Balayeurs, *Flandes* ou des Flandres, *Flechas* ou des Flèches, *Gallos* ou des Coqs, *Heliotropo*, *Herbolarios*, *Hombre de Piedra*, *Laurel*, *Lombardos*, *Lumbreras* ou des Lucarnes, *del Matute* ou de la Contrebande, *Mercenarias* ou des Mercenaires, *Meson del Moro*, dont la rue se distingue aisément de la *Moreria*, dans laquelle furent relégués les Arabes après la conquête de Séville. Je citerai encore la *calle de la Mezquita*, celles de la *Pescaderia del Pilar*, de la *Plata* ou de l'Argent, *Rubios* ou des Blonds, *Ten-tu-dia*, et tant d'autres dont les vocables, qui ont traversé les siècles, sont des plus intéressants à étudier.

Je n'ai pas tout dit sur les rues de Séville : l'étranger qui s'y aventurera sera bien récompensé des quelques fatigues qu'il éprouvera, en parcourant ces voies étroites, par les curieux tableaux de mœurs qu'il découvrira à chaque pas.

XXXVII

CORDOUE AU TEMPS DES ARABES

Je ne veux pas m'occuper ici de ce qu'a pu être Cordoue sous la domination romaine : la *Corduba* de Silius Italicus et de Martial n'attirera pas davantage mon attention. La splendeur de cette ville à l'époque des rois Goths sera, pour cette fois, laissée de côté, et je n'étudierai dans cette rapide esquisse que la capitale des puissants khalifes d'Occident, dont la force, le courage et la sagesse firent trembler le monde.

Il était dix heures du matin environ lorsque je débarquai à la gare de Cordoue, venant de Séville. Toute la végétation de la vallée est magnifique, car les chemins sont bordés d'aloès, d'orangers couverts de fruits, et de ces beaux palmiers qui me rappellent les riches plaines de l'Andalousie.

Au sortir de la gare on trouve une promenade assez vaste, plantée d'arbres et arrosée par de jolies fontaines ; la ville paraît à quelques centaines de pas comme un amas de murailles blanches, mais aussitôt qu'on y a pénétré on y trouve, plus encore qu'à Séville peut-être, le caractère et la physionomie moresque la plus prononcée.

J'eus la présomption de vouloir aller seul et sans guide de la gare du chemin de fer à la *Fonda Suiza*, qui est sans contredit le meilleur hôtel de Cordoue ; mais je fus bien vite obligé de demander mon chemin, car je m'égarais sans cesse dans ces rues étroites dont j'aurai bientôt l'occasion de parler. Ce qui, dans cette étude, m'attire tout particulièrement, c'est la Cordoue des Arabes, la capitale des puissants khalifes d'Occident, qui serait d'ailleurs à peine reconnaissable si quelques beaux restes qui subsistent encore ne nous donnaient à penser que les chroniqueurs musulmans qui nous en ont laissé des descriptions n'ont pas exagéré la vérité.

Ce fut sous les successeurs d'Abd-er-Rhaman que Cordoue parvint à l'apogée de sa puissance. Depuis le commencement

du IXe siècle jusqu'à la fin du XIe, elle fut une ville des plus brillantes et des plus peuplées du monde entier; rivale de Damas et de Bagdad, les deux villes les plus florissantes de l'Orient, elle vit sa population s'élever à près d'un million d'habitants; elle renfermait, assure-t-on, deux cent mille maisons, trois cents mosquées, cinquante hospices, quatre-vingts écoles et neuf cents bains publics. Le nombre des faubourgs s'élevait à vingt-deux, et chacun de ces faubourgs avait ses mosquées, ses bains et autres établissements publics. Les détails que donnent les écrivains arabes sur le luxe et la splendeur de la cour des khalifes sont tellement merveilleux qu'on pourrait croire leurs récits exagérés s'ils n'étaient pas unanimes à ce sujet : l'or, l'argent, l'ivoire, les perles, les pierres fines et les marbres les plus précieux, les bois les plus rares étaient employés avec une profusion inouïe dans la construction et dans l'ameublement des palais ou des habitations des particuliers.

Il serait fastidieux de citer tous les chroniqueurs qui ont fait l'éloge et la description de Cordoue, soit en vers, soit en prose. Les habitants étaient renommés pour leur courtoisie et leurs manières polies, leur intelligence supérieure, leur amour du luxe, et le faste déployé dans leurs habitations, leurs vêtements et leurs montures.

Un géographe arabe a fait une étude toute particulière de Cordoue et de ses splendeurs. Ibn-Saïd dit que Cordoue, joint aux villes de Medinah-Azzarah et Azzahirah, couvrait un espace de dix milles de longueur. Un autre assure que la capitale des Omnyades était divisée en cinq districts spéciaux parfaitement séparés les uns des autres par de belles murailles fortifiées de tours. Au centre de la ville se trouvait la *Kassabach* ou citadelle. Les portes étaient au nombre de soixante. Le palais royal avait été élevé sur les ruines romaines et ses appartements décorés avec un luxe qui réjouissait les yeux. Les eaux de la sierra furent conduites dans le palais qu'elles égayaient et rafraîchissaient par leur abondance,

coulant dans des fontaines de marbre grec; plus loin, un jet d'eau s'élançait à une hauteur prodigieuse au centre d'une cour.

Le palais décrit par Ibn-Bashkuval est le même que celui qui est appelé palais de don Roderic. Et cependant, lorsque les Arabes s'emparèrent de l'Andalousie et s'établirent à Cordoue, ils renversèrent cet édifice, et sur son emplacement ils en construisirent un autre mille fois plus beau et mieux décoré. La porte du palais fut revêtue de plaques d'argent admirablement ciselées; il y en avait encore beaucoup d'autres qui portaient ces noms poétiques si chers aux Arabes. Je ne parlerai ici que pour mémoire des autres palais royaux qui entouraient la capitale, et des milliers de villages qui s'étendaient dans les campagnes environnantes et sur les bords du Guadalquivir, aujourd'hui déserts.

Maintenant, que l'on se figure la civilisation qui régnait dans cette ville immense, civilisation prodigieuse pour l'époque. Il y avait une rue spéciale où avait été placé le marché des pierres fines et précieuses dont on faisait un si grand usage pour l'ornementation des maisons ou des vêtements. On trouvait des rubis, fort petits à la vérité, près du château de Montemayor, dans la province de Malaga; des marcassites dorées, qui n'avaient pas d'égales au monde, dans les montagnes d'Ubéda; de belles perles étaient pêchées près de Barcelonne; les pierres d'aimant se récoltaient aux environs de Lisbonne; une pierre que l'on appelait à cette époque pierre juive et qui servait de médecine, se trouvait à Hisna-l-Bonah, et le territoire de Lorca contenait des mines de lapis-lazuli.

Les montagnes de Cordoue même abondaient en marbres précieux. Ceux en couleurs se trouvaient dans les Alpujarras. Dans le voisinage de la Vega de Grenade on trouvait des marbres bleus, rouges et jaunes, de la plus belle qualité. La province d'Almeria était fameuse par ses agates et ses jaspes, et tout cela était envoyé pour alimenter les marchés de Cordoue.

Les manufactures n'étaient pas moins riches et moins remarquables, et elles avaient atteint, en Andalousie, le plus haut degré de perfection. On remarquait principalement les fabriques de tissus d'or et d'argent d'Almeria, de Malaga et de Murcie, qui avaient une telle réputation dans le monde entier, qu'elles étaient aussi recherchées par les chrétiens que par les musulmans. Teutalia, ville indépendante de Murcie, fabriquait des tapisseries magnifiques ; Grenade et Baza produisaient les fameuses étoffes appelées *Al-Mulabbad*, qui étaient estampées et teintes des plus riches couleurs ; Murcie était célèbre par ses fabriques de cottes de mailles, cuirasses et armures damasquinées d'or, des selles et harnais de chevaux richement ornés, toutes sortes d'instruments d'acier, tels que couteaux, ciseaux et autres objets tranchants, damasquinés d'argent et d'or. C'était aussi à Murcie que se trouvaient les fabriques de poteries et de verres, mais bien d'autres villes d'Andalousie produisaient des mosaïques et surtout ces *azulejos* qui sont restés en si grand nombre, et dont les vives et fraîches couleurs sont encore présentes, même après tant de siècles, afin de nous donner une idée du génie décoratif de ce peuple.

Tous ces objets abondaient dans Cordoue et contribuaient à faire de cette capitale la plus riche et la plus commerçante du monde.

Ce fut alors que Cordoue arriva à l'apogée de sa prospérité ; elle mérita d'être appelée l'Athènes de l'Occident et devint, suivant l'expression du célèbre médecin Razis, « la nourrice des sciences, le berceau des capitaines ». D'autres auteurs arabes l'appellent encore « la mère des cités, le trône du sultan, le minaret de piété et de dévotion, le refuge de la tradition, le séjour de la magnificence et de l'élégance ». Un poète dit que Cordoue est à l'Andalousie ce que la tête est au corps. Un autre compare cette province à un lion dont la capitale des khalifes d'Occident serait le cœur.

Cordoue était, au moyen âge, la ville du monde où il y avait

le plus de livres. Le khalife Hisham avait réuni une bibliothèque qui contenait plus de six cent mille volumes et dont le catalogue ne comprenait pas moins de quarante-quatre tomes. Elle avait la prééminence pour les lettres et pour les sciences. Séville, sa voisine, passait pour l'emporter sous le rapport de la musique. Un auteur arabe raconte à ce sujet une intéressante anecdote :

« J'étais une fois, dit-il, dans le palais du khalife Al-Mansur Ya-Kub, lorsqu'une dispute s'éleva entre un faquir et un caïd au sujet des mérites divers des deux villes. Celui-ci venait de faire l'éloge de Séville. — C'est très-bien, reprit le faquir, mais je n'ai qu'une chose à vous dire : c'est que lorsqu'un homme instruit, habitant Séville, vient à mourir, et que ses héritiers veulent tirer parti de sa bibliothèque, ils l'envoient toujours à Cordoue pour la faire vendre. Lorsqu'au contraire un musicien meurt à Cordoue et que ses instruments sont à vendre, la coutume est de les envoyer à Séville ».

On ne peut s'imaginer à quel point avait été poussé à Cordoue l'amour des livres et des sciences. Pas de grand seigneur ou d'homme riche qui ne fît tous les frais de l'existence de plusieurs hommes de lettres et, indépendamment de la fameuse bibliothèque du sultan Al-Hakem, il s'y trouvait encore un très grand nombre de collections de livres. Tout homme qui se trouvait au pouvoir se considérait comme obligé d'en réunir le plus grand nombre possible. Le bazar dans lequel ils étaient vendus était plus particulièrement fréquenté. Sur cette passion pour les livres, Ahadhrami raconte la curieuse anecdote suivante : « Je résidais à Cordoue depuis quelque temps et je me rendais tous les jours au marché des livres, dans l'espoir de trouver enfin un certain ouvrage que j'étais très désireux de me procurer. Un temps assez long se passa, lorsqu'un jour je finis par trouver l'objet de ma recherche : c'était une magnifique copie, très élégamment écrite et enrichie de très beaux commentaires. Mais je m'aperçus que le prix qu'on en demandait en était beaucoup

plus élevé que la valeur réelle et, mis aux enchères, il fut immédiatement acquis. Je priai le crieur de m'indiquer la personne qui l'avait poussé si haut, et il me fit voir un homme qu'à ses vêtements on pouvait supposer être un homme de très haut rang. Je fus à lui et lui dis : — Mon Dieu, docteur, je regrette de ne pas avoir su que vous désiriez cet ouvrage, car nos enchères successives sont arrivées à le faire monter beaucoup plus haut que sa valeur réelle. — Je ne sais pas, me répondit-il, je ne sais pas le moins du monde ce que peut contenir ce livre, mais je tiens à compléter la bibliothèque que j'ai formée, et cet ouvrage me paraissant beau, bien écrit et en belle condition, c'est pour cela que je l'ai acheté ».

La poésie surtout était tenue en grand honneur, et des femmes même y acquirent une certaine réputation. Toutes les branches des sciences étaient également cultivées, la musique fut l'objet de longues études, et je me souviens d'avoir, à l'*Exposition Historico-Europea*, vu des manuscrits contenant des traités complets. Séville avait presque le monopole de la fabrication des instruments, et parmi ceux-ci j'en puis citer un grand nombre qu'on ne connaît plus que par leurs noms. On trouve : le *khiyal*, le *kerbeth*, le *oût* (luth), le *rotteh* (rebec), le *rabab*, le *kanun* (saquebutte), le *nunis*, le *kamierah* (cithare), le *ghinar* (guitare), le *zalenu*, le *shakarah* (psalterion), le *murah* : ces deux derniers instruments comprenaient deux flûtes, mais avec cette différence que l'un était très criard, et l'autre avait, au contraire, des sons très doux et très harmonieux. Il y avait encore le *bok*, sorte de clarinette, puis venait le *duf* ou tambour, le *dabdabah* et le *hanaki* des Berbers.

C'était aussi à Cordoue que se fabriquaient ces peaux et ces anciennes tentures de cuir doré, peint et gaufré, dont la réputation fut tellement grande qu'ils prirent le nom de cordouans. Les cuirs pour les tentures s'appelaient *guadaneri* ou *guadamaciles*. L'orfèvrerie en était très réputée, et les bijoutiers d'une habileté sans égale pour travailler le filigrane. Enfin, que dire de ces fameux haras, qui produisirent des

chevaux d'une telle valeur que leur réputation survit encore quoiqu'ils aient disparu depuis de longs siècles.

C'est à Cordoue qu'il faut placer le véritable berceau de la chimie qui, inventée par les Arabes, sortit de là pour aller révolutionner le monde. La preuve de ce fait est d'ailleurs bien facile à établir, car si ce peuple, si richement doué par la nature, n'avait pas eu des connaissances chimiques très développées, il n'aurait pas pu employer à la décoration des murailles des ornements en métaux précieux, tels que l'or et l'argent, ainsi que de véritables couleurs métalliques, comme la pourpre, le vermillon, la teinte rubis et tant d'autres qui se sont encore conservées fraîches et éclatantes pendant plus de dix siècles.

El Makhari fait mention d'un certain métal liquide, aussi blanc et aussi brillant que l'argent, dont les dames arabes se servaient comme d'un miroir destiné à refléter leurs charmes et qu'elles conservaient à cet effet dans des coquilles sans profondeur. Le fait est qu'il y a plus de mille ans, les Arabes savaient parfaitement traiter le mercure, et les ruines d'Almaden et d'Almadenejos sont encore là pour nous en donner la certitude.

Ils sont surtout des maîtres dans l'agriculture et l'élevage des fleurs. On sait qu'Abd-er-Rhamam planta dans les merveilleux jardins d'Arrizafah la première palme qu'il fit venir d'Asie et qui devint la mère de tous les palmiers de l'Andalousie. La romance suivante a célébré ce fait important, les vers en ont d'ailleurs été faits par le sultan-poète :

Tu tambien, insigne palma- eres aqui forastera ;
De Algarbe las dulces auras- tu pompa halagemy besan ;
En fecundo suelo arraigas- y al cielo tu cima elevas ;
Tristes lagrimas lloraras,- si cual yo sentir pudieras ;
Tu no sientes contratiempos,- como yo de suerte aviesa ;
A mi de pena y dolor- continuas lluvias me anegan ;
Con mis lagrimas regue- las palmas que el Forat riega ;
Pero las palmas y el rio- se olvidaron de mis penas,

Cuando mis infanstos hados-
Me forzaron á dejar-
A ti de mi patria amada-
Pero yo triste no puede-
y de Alabás la fiereza
del alma las dulces prendas ;
ningun recuerdo te queda ;
dejar de llorar por ella.

Le savant écrivain espagnol Don Pedro de Madrazo nous donne une vue à vol d'oiseau, très remarquable, de Cordoue telle qu'elle est aujourd'hui, et on me permettra de terminer cette rapide étude par la traduction de cet excellent morceau :

« Monte avec moi sur la tour de la cathédrale et regarde les environs ; à tes pieds, un temple gigantesque ; en face, une rivière sinueuse dont les bords sont déjà dépouillés de leur végétation. A droite, les tristes vestiges des somptueux alcazars détruits, et à gauche, une agglomération étendue et hétérogène d'édifices appartenant à toutes les époques, divisés en deux grandes sections par une longue et large voie qui marque les sinuosités d'une antique muraille qui les divisait, et où se voient encore de place en place quelques vieilles tours mutilées, dernières sentinelles blessées du mur d'enceinte qui défendait la ville. Cette voie spacieuse est la *calle de la Feria,* principale artère de l'industrie et du commerce de l'antique Cordoue, aujourd'hui sans vie.

« Au milieu de ce singulier composé de tous les âges, entrecoupé de misérables ruelles et de carrefours de formes irrégulières, on voit des maisons inhabitées qui, par leurs superbes façades, mériteraient le nom de palais. Portails élégants du style de la renaissance avec de sveltes colonnes et des médaillons en haut relief ; gracieux aljimez ; hautes galeries d'arcades aériennes moresques au-dessus d'édifices restaurés avec la plus barbare simplicité ; de misérables masures avec des fragments de marbres et de jaspes enchâssés dans leurs pierres grossières. Là, un superbe chapiteau corinthien servant de pierre augulaire ; ici, un beau fût de granit servant de marche à un escalier ; plus loin, une base de statue romaine placée comme borne à l'encontre de l'inscription qui indique son noble et antique emploi.

« Çà et là, au milieu de ces demeures, on voit poindre quelques constructions un peu plus vastes, dont les frontons anguleux dominent les toits voisins; la statue d'un saint couronne celle-ci; une tour s'élève au-dessus de celle-là; on reconnaît parmi elles, et sous quelques déguisements modernes, les vieilles basiliques moresques. Dans la partie haute de la ville la domination arabe avait construit 700 mosquées avec leurs minarets, une foule de marchés, de bazars, d'ateliers, de fabriques, d'hôtelleries, dont on ne retrouve pas même la trace. Puis, de toutes parts, des façades sans édifices où croissent la mousse et la mauve; une population inactive, endormie, pauvre, réduite à rien.

« La moderne Cordoue porte avec dignité ces lambeaux de la toge romaine, du *tiraz* musulman et de la cotte de mailles espagnole..... C'est le noble et majestueux berceau de Lucain, de Sénèque, d'Avernoës, de Saint Euloge, de Juan de Mena, du grand capitaine Gonsalo Fernandez Cordova, de Moralés de Gongora, de Cespedes et de tant d'hommes illustres ».

J'ai essayé de reproduire de mon mieux, dans cette série de petites études sur l'Espagne, mes impressions et mes souvenirs sur ce pays dont le passé est si grand et encore aujourd'hui si plein de vie. Que de choses il y aurait encore à dire sur les palais, les monuments et les villes qu'il m'a été donné de visiter presque en courant, et qui nous révèlent toute une civilisation disparue; car, au moment de clore ce travail, je m'aperçois que je n'ai rien dit de la fameuse mosquée de Cordoue, de l'Alhambra de Grenade, et de tant d'autres sur lesquels je reviendrai peut-être un jour, si ces faibles esquisses ont le bonheur de plaire aux curieux et de faire naître en eux le désir de les voir compléter.

E. DUCÉRÉ.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES

PAGES

AVANT-PROPOS 1

I. — De Bayonne à Madrid 3

II. — Les Rues de Madrid 11

III. — Le Buen Retiro 15

IV. — Les Rues populaires de Madrid 19

V. — La Plaza Mayor 21

VI. — Les Jardins d'Aranjuez 24

VII. — Les Archives des Indes à Séville 29

VIII. — Un palais de Cordoue. — Médina-Azzarah ou la ville des fleurs ... 34

IX. — La Bibliothèque Colombine 50

X. — De Séville à Cordoue 55

XI. — Types et Coutumes de Madrid 58

XII. — La Bibliothèque de l'Escurial 61

XIII. — La Calle del Candilejo et la Maison de Pilate à Séville 65

XIV. — Coup d'œil sur Grenade 69

XV. — Statues et places publiques de Madrid 75

XVI. — Les Caravelles de Christophe Colomb 81

XVII. — Maria de Padilla et les Jardins de l'Alcazar 91

XVIII. — Philippe II à l'Escurial 97

XIX. — L'Alcazar de Séville et Don Pedro le Cruel 104

XX. — De Madrid à Tolède 111

XXI. — Le Jardin de Lindaraja à l'Alhambra 115

XXII. — L'étranger à Séville 122

XXIII. — Une visite à l'Escurial 127

XXIV. — Le Cyprès de la Sultane au Généralife 137

XXV. — Le Trésor de l'Escurial 146

PAGES

XXVI. — La Géographie espagnole et les dictons populaires..... 151
XXVII. — La Casita del Principe à L'Escurial..... 161
XXVIII. — Les Musées de Madrid..... 167
XXIX. — San Juan de los Reyes à Tolède..... 174
XXX. — La Juiverie à Tolède..... 177
XXXI. — Les rues de Tolède..... 183
XXXII. — Séville au temps des Arabes..... 186
XXXIII. — Le Palais d'Aranjuez et la Casa del Labrador..... 197
XXXIV. — La Cathédrale de Séville..... 202
XXXV. — La Bibliothèque de la Cathédrale de Tolède..... 207
XXXVI. — Les Rues de Séville..... 211
XXXVII. — Cordoue au temps des Arabes..... 217

Imp. et Litho. A. Lamaignère. — Bayonne — Biarritz.

5